

Charles
Williams
Avec un élastique

carre
noir





Charles
Williams

carre
noir



Avec un élastique



CHARLES WILLIAMS

Avec un élastique

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR BRUNO MARTIN

Nrf

GALLIMARD

Titre original :

THE BIG BITE

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour
tous les pays.*

© *Charles Williams, 1956.*

© *Éditions Gallimard, 1957, pour la traduction française.*

I

Ils m'avaient assuré qu'elle serait exactement comme avant, mais ce n'était pas vrai. Je m'en aperçus dès la fin de la première semaine d'entraînement. Ils avaient recollé les morceaux, d'accord, et cela ressemblait bien à une guibolle, mais il y manquait quelque chose. McGilvray, sans doute le meilleur trois-quarts arrière de formation T, me passait régulièrement le ballon une demi-foulée trop en avant. On avait joué tous deux ensemble, à l'Université d'abord, et depuis cinq ans comme professionnels, aussi savait-il parfaitement où j'aurais dû me trouver. Moi aussi, mais je n'arrivais pas à m'y tenir. Après s'être extirpé pour la dixième fois de dessous le tombereau de barbaque empilée sur nous après la mêlée, il recracha un peu de terreau et me dit :

— On est encore un peu rouillé, Harlan. Peut-être que je force trop ?

— Possible, ma vieille.

Mais je savais bien que non.

A la passe suivante, il m'expédia la balle à l'endroit où j'étais, au lieu de là où j'aurais dû être, et je me fis écrabouiller derrière la ligne par deux bleusailles. Et pas des gars de l'équipe des « Browns », de Cleveland, mais simplement des débutants qui se faisaient la main. Et cela continua ainsi tout au long de la partie. Quand on projeta le film pour voir qui avait raté ses plaquages, il devint évident que je n'étais plus du tout dans le coup. On vous ouvre le passage, mais on ne peut pas vous garantir qu'il restera dragué tout l'été comme un chenal pour bateaux. Pour peu qu'on soit en retard d'une demi-foulée, en division nationale de rugby, on a l'air d'une octogénaire qui tenterait de remonter les chutes du Niagara avec une paire de béquilles. On vous passe dessus sans même vous laisser le temps de cracher vos dents. L'entraîneur me donna pourtant toutes les chances possibles, il me colla même en défense avant de me laisser partir, mais il n'y avait rien à faire. Je ne pouvais plus pivoter et virer assez vite pour suivre le jeu, même quand j'avais repéré la combine adverse, et chaque fois j'étais bon pour le rouleau-compresseur. En cinq saisons de jeu, j'en avais grignoté, des kilomètres sur la touche, aux gars d'en face ; ça, le patron s'en rendait compte et ça l'embêtait tout autant que moi, cette histoire, mais chez les « pros », quand on n'a plus la cadence, on n'a

plus rien du tout. Il entra au vestiaire, le dernier après-midi, pendant que je vidais mon placard, et manifesta son émotion au point d'allumer le bout de cigare froid qu'il avait au coin de la bouche, disait-on, depuis que la formation « aile volante » avait cessé d'être à la mode.

— Le coup est vache, dit-il. Salement vache.

— Oui, mais ne vous en faites pas. Vous avez là un noir qui vous tirera d'embarras, il court bien.

— Dans trois ans, il courra bien. Et alors il se trouvera bien un foutu poivrot pour lui casser la patte, à lui aussi. Mais parlons de toi. T'as des projets ?

— Non.

— Jamais pensé à devenir entraîneur ?

— J'ai déjà une guibolle à la traîne. Vous voulez que j'attrape des ulcères ?

— T'aurais duré encore cinq ans. Au moins.

— Oui. A quinze mille dollars par an.

— Peut-être, grommela-t-il. (Il ôta son cigare de sa bouche et le balança contre le mur, d'où il retomba dans l'urinoir.) Ces ivrognes ! dit-il encore.

Je rentrai à l'hôtel pour faire mes malles et vider les lieux. Il y avait quatre ou cinq journalistes sportifs dans le hall. Ils me tapèrent dans le dos en me racontant qu'on me reverrait à la saison suivante avec une quille toute neuve et que je raclerais mes six mètres de moyenne. Je leur répondis : « Naturellement, naturellement ! » et, au bout d'un moment, je réussis à me libérer et à grimper dans ma chambre. Je me déshabillai pour prendre une douche et me mis à examiner ma jambe. Le cal s'était bien formé ; je ne boitais même pas. Elle ne semblait ni anormale ni différente de l'autre, à part les tissus cicatriciels. Magnifique, en somme, à ceci près qu'elle ne valait plus un pélot. Ç'avait été ma seule richesse, cette mécanique qui marchait comme dans un bain d'huile, et on me l'avait bousillée. Et raccommodée, bien sûr, mais désormais il y manquait quelque chose.

Un ivrogne m'avait accroché et expédié dans le fossé et, après deux ou trois tonneaux, je m'étais retrouvé assis avec une Buick

décapotable sur les genoux. En pensant aux cinq ans que j'aurais encore pu tirer dans l'équipe, et aux soixante ou soixante-dix mille dollars que j'aurais encore pu gagner en faisant la seule chose qui m'ait jamais plu, la seule chose pour laquelle j'étais doué, mes mains se crispèrent.

D'un coup de poing, je fis rebondir ma guibolle du tréteau à bagages sur lequel je l'avais posée.

Le paquet de muscles de mon mollet se durcit et me fit mal quand je me dirigeai vers la douche. Je fixais sans les voir les carreaux blancs pendant que l'eau me ruisselait sur le corps. Ce cochon de soûlaud, ce dégueulasse, cet enfant de... A quoi bon l'insulter ? Il était mort. Tué dans l'accident.

Je quittai l'hôtel avant que l'équipe ne soit rentrée de l'entraînement, sautai dans le bus de Los Angeles et allai m'asseoir à l'aéroport en attendant de pouvoir embarquer sur un avion à destination de l'Est. En fait, je ne savais pas où aller, et je m'en fichais pas mal. Je descendis à La Nouvelle-Orléans et ce fut une des rares fois de ma vie où je me cuитай tout seul. Ce fut une bordée carabinée qui dura huit jours ; quand je sortis de la vape, j'étais dans un motel, quelque part au bord de la nationale 90, près de la frontière du Mississippi, en compagnie d'une fille du nom de Frances. Je n'ai jamais su son nom de famille ni d'où elle venait ni comment nous en étions arrivés là, à moins que quelqu'un nous ait embarqués dans un autocar, mais je m'en souciais comme de ma première chaussette. Elle ignorait tout du rugby et s'y intéressait encore moins, et elle n'avait jamais entendu parler de moi, ce qui était parfait, mais elle buvait comme on boit quand un taxi vous attend dehors, le compteur en train de tourner. Elle semblait persuadée qu'il lui arriverait quelque chose d'abominable si jamais elle dessoûlait. Le matin du troisième jour, je me levai pendant qu'elle dormait encore et pris le bus pour rentrer en ville. Je ne savais toujours pas quoi faire, mais me soûler ne me mènerait à rien. Je me rendis sur la plage de Galveston et, là, je me laissai rouler par les vagues et rôtir au soleil jusqu'à ce que la dernière goutte d'alcool se soit évaporée de mon système. J'étais là depuis quatre jours quand Purvis me retrouva.

J'étais descendu dans un hôtel de la plage et je traversais le hall, cet après-midi-là, en short de bain et peignoir en tissu éponge, quand un personnage qui lisait le journal dans un fauteuil se leva et s'avança vers moi. Il me rattrapa au moment où j'entrais dans l'ascenseur.

— Tout juste. Qu'y a-t-il à votre service ?

— Je m'appelle Purvis, et je suis de la Compagnie d'assurances *Old Colony*.

— Ne vous fatiguez pas, coupai-je, je suis assuré...

Mais le garçon d'ascenseur avait déjà refermé la porte et nous commençons à monter. Purvis hocha la tête :

— Je ne cherche pas à vous placer de contrat. Je voudrais seulement vous parler cinq minutes si cela ne vous dérange pas.

— Expert ? Fis-je en haussant les épaules.

Je ne voyais pas ce qu'ils venaient encore farfouiller là-dedans. Toute la question était réglée depuis cinq mois.

— Enquêteur, répondit-il.

Je le regardai alors pour la première fois et je me rendis compte que je l'avais déjà rencontré quelque part. Un mètre soixante-quinze à peu près, mince, légèrement voûté, il devait avoir dans les quarante ans, malgré les mèches blanches qui dépassaient de son vieux feutre. Il était fagoté comme s'il avait sauté dans ses frusques du haut d'une échelle. On ne lui aurait pas accordé un second regard, à moins que le premier n'eût porté sur sa physionomie. Un visage maigre, grisâtre, un peu fatigué, mais où l'on sentait une détermination implacable. Les yeux aussi étaient gris, aussi neutres que le vide intersidéral. Je me rappelai alors où je l'avais rencontré.

— Vous êtes passé à l'hôpital, lui dis-je.

Il fit un signe affirmatif.

L'ascenseur s'arrêta et les portes s'ouvrirent. Je passai devant dans le couloir, ouvris ma porte et m'effaçai pour le laisser entrer. La chambre était orientée sud, avec une fenêtre sur le golfe, mais la brise était à peu près nulle et il faisait une chaleur étouffante. Le coucher du soleil enflammait les masses de nuages au-dessus de la mer, et les reflets rouges et orangés se confondaient dans ma chambre en une étrange teinte vineuse. Il s'assit dans le fauteuil près de la porte, laissa tomber son chapeau sur le tapis, et pécha un paquet de cigarettes dans sa poche de veste. Je lançai mon peignoir sur le lit. Quand je me retournai, je le surpris en train de m'observer. J'allai prendre mes propres cigarettes sur la commode, au pied du lit. J'en allumai une,

laissai tomber l'allumette dans un cendrier, et je vis dans le miroir qu'il continuait à me guetter avec insistance. Exprès, délibérément, et sans se soucier des conséquences. Je me sentais un peu comme une fille qu'on guigne d'en dessous une passerelle et je commençais à m'énerver.

Il souffla une bouffée de fumée et s'adossa confortablement.

— Drôlement balancé, dit-il. Avancez un peu vers moi.

— Non, mais dites donc ! Vous en êtes ? Fis-je. Débinez !

Il hocha la tête, l'air détaché.

— Je ne cherche pas à vous séduire. Je voudrais simplement voir comment vous marchez.

— Pourquoi ?

— Intérêt professionnel.

Je revins m'asseoir sur le lit, la cigarette au bec. Il m'observait, le visage absolument impassible, puis il hocha de nouveau la tête.

— Vous êtes baisé, archibaisé.

— Vous croyez que c'est une révélation ?

— Il n'y a pas un jury au monde qui vous accorderait un centime, même si vous n'aviez pas déjà signé une décharge. Regardez-vous dans la glace et imaginez l'effet que vous feriez sur douze types bedonnants et mal foutus en essayant de prendre un air pitoyable et de vous faire passer pour un estropié ? Ils rigoleraient comme à un Charlot.

— Vous êtes venu spécialement pour me remonter le moral, à ce que je vois ? Mais vous savez, tout ça, je le sais déjà. Et j'ai signé le reçu ou la décharge, quel qu'en soit le nom...

— Combien on vous a donné ?

— Cinq mille... plus les frais d'hôpital.

— Vous vous êtes fait couillonner, camarade.

— Avant un an ou deux, je serais peut-être arrivé à la même conclusion. Ecoutez : ma jambe s'est parfaitement ressoudée. J'étais debout et en état de marcher. Pas la moindre claudication. Les toubibs

m'ont affirmé qu'elle était aussi bonne qu'avant...

— Et à l'entraînement, vous vous êtes aperçu que c'était du bidon, que vous étiez en perte de vitesse ?

— Ça ne peut pas se mesurer. Ça se sent, par exemple, en cherchant à forcer un barrage de onze « pros » qui, eux, ne sont pas en perte de vitesse. Alors on a tout le loisir de le constater, pendant qu'ils vous piétinent la figure, à cinq mètres en arrière de l'endroit où on devrait se trouver. C'est un rien, improuvable, incommunicable. Même les rayons X ne le montreraient pas.

Il approuva du chef et agita les mains :

— Le mouvement, c'est la coordination d'un millier de signaux et d'un millier de gestes. La moindre arête, le plus petit angle, et le mouvement se brise, le flux est stoppé. Vous n'êtes plus un athlète professionnel, mais un simple contribuable, muni de deux bras et de deux jambes. Rien de l'oiseau rare, autrement dit.

— Alors, à quoi bon remettre ça sur le tapis ? La question a été réglée il y a des mois. (Là, il me vint une idée.) Comment s'appelle votre compagnie, déjà ?

— Assurance-vie *Old Colony*.

— Mais ce n'était pas celle-là.

— Non. Naturellement. Je croyais que vous l'aviez compris. Nous n'avions rien à voir avec son assurance-auto. C'était une compagnie californienne quelconque.

— Alors ? Où est votre intérêt ? Où intervenez-vous ?

— Assurance-vie. Pour environ cent mille dollars.

Je le regardai, intrigué :

— Je ne pige pas.

Il soupira :

— Cannon était assuré à l'*Old Colony*...

— Je vous suis jusque-là. Mais quoi ? Il était assuré. Il est mort. A vous de régler la note. Ça me paraît simple comme bonjour. Moi, j'estime qu'il me coûte de cinquante à soixante-quinze mille dollars,

selon le temps que j'aurais mis à me faire invalider de façon normale, en jouant. Et voilà qu'il vous coûte cent mille dollars, à vous aussi. En une seule nuit, c'est du beau boulot pour un ivrogne, mais je ne vois pas ce que nous y pouvons, l'un comme l'autre, à part, peut-être, nous payer une boîte de kleenex et chialer dedans un bon coup.

— Je voudrais simplement vous poser quelques questions. Si cela ne vous dérange pas trop.

— Allez-y, fis-je en haussant les épaules. Mais, entre nous, il est mort et bien mort. On l'a enterré pendant que j'étais encore à l'hôpital.

— Je sais. Disons qu'il subsiste chez nous quelque curiosité quant à la façon dont il est mort.

Je le regardai avec stupéfaction :

— Vous ne lisez donc pas les journaux ?

— Seulement les pages comiques. Et l'horoscope de la journée.

— Tout le monde sait comment il est mort. Il a été tué dans l'accident après m'avoir pris en écharpe et expédié dans le fossé.

— D'accord. J'ai lu le rapport de la police routière. J'ai parlé aux agents. J'ai causé avec le docteur. J'ai interrogé les autres témoins qui étaient sur les lieux quand on l'a extirpé des décombres. Je vous ai parlé à l'hôpital. Et je viens vous relancer. C'est mon gagne-pain, que voulez-vous !

— Vous ne croyez pas qu'il est mort dans l'accident ?

— Je n'ai pas dit ça, que je sache !

— Alors quoi d'autre ?

— Simple formalité, Harlan. Chaque fois qu'un assuré meurt de mort violente, sans témoins immédiats sur les lieux...

— Des clous ! Cinq mois de ça et vous êtes encore en train de fouiner. Pourquoi ?

— Nous ne classons jamais une affaire avant d'avoir une certitude.

— Eh bien ! Écoutez : il devait être en vie quand il m'a doublé. Je

n'ai jamais entendu parler de cadavres capables de conduire une bagnole, même de la manière dont il conduisait la sienne. Et quand on l'a sorti de la ferraille, il avait le crâne défoncé. Qu'est-ce qu'il vous faut de plus ?

— Je n'en sais rien. Si vous me racontiez tout en détail, encore une fois, comme vous l'avez fait à l'hôpital ?

— C'est ça ! Vous vous imaginez sans doute que je suis allé lui défoncer le couvercle pendant que j'avais la jambe coincée sous les deux mille kilos de sa décapotable ? J'avoue que j'étais un tantinet énervé...

Il hocha la tête :

— Racontez-moi tout, au mieux de vos souvenirs.

Je poussai un soupir et allumai une seconde cigarette :

— Très bien. La nuit venait juste de tomber. Je rentrais en ville de la cabane de pêcheur où je campais, pour aller au ciné. Un kilomètre ou deux après que j'eus débouché du petit chemin de terre qui traverse le marais, sur la chaussée, une voiture est arrivée derrière moi, à grande vitesse. Je roulais à quatre-vingts, donc il devait bien faire aux alentours de cent quinze. Nous étions seuls sur la route, personne en vue, et il avait toute la place voulue pour me doubler et reprendre ensuite sa droite, mais au lieu de cela, il s'est rabattu en plein dans mon aile gauche et m'a envoyé dans le fossé. La bagnole a fait deux ou trois tonneaux, avec moi qui étais plaqué contre le plancher, mais au dernier, j'ai été éjecté – la capote était baissée – et la voiture, après être restée un instant en équilibre sur deux roues, s'est renversée sur moi. Lui aussi, il a capoté. Juste comme je faisais mon premier valdingue, – et que je me plaquais au plancher – j'ai vu ses phares décrire un grand cercle, comme quand on balance une torche électrique à bout de bras. Ce n'était pas tant que je m'intéressais au sort de ce triste salaud à ce moment précis, mais c'est de ces choses que le cerveau enregistre parmi tout le reste, pour on ne sait quelle raison. Je ne sais pas combien de temps ils ont mis à rappliquer avec le camion de dépannage pour soulever la bagnole qui m'écrasait, mais ça m'a semblé durer une éternité. Je suis resté sans connaissance, au moins une partie du temps.

— Mais pas tout le temps ?

— Non.

— Et la voiture était allée buter dans un caniveau, une centaine de mètres plus loin ?

— C'est ce qu'on m'a dit par la suite.

— Avez-vous entendu quoi que ce soit pendant que vous aviez votre connaissance ?

— Quel genre de choses voulez-vous dire ?

— Des passages de voitures, des conversations, des gens en train de remuer...

— Non. Vous pouvez me croire, mon vieux, jamais je ne me suis senti aussi seul.

— Rien, alors ? Vous n'avez rien entendu ?

— Rien que les bruits de la nuit. Vous savez bien... les grenouilles, et des trucs comme ça. Et quelque chose qui dégoulinait. Je me souviens d'avoir souhaité que ce ne soit pas l'essence.

Je vis qu'il était déçu.

— Et c'est tout ?

— C'est tout ce que je me rap... Non ! Attendez. A un moment donné, j'ai cru l'entendre gémir, ou appeler à l'aide, de l'autre voiture.

Il fit un petit geste de la main et je vis à son regard qu'il tenait ce qu'il était venu chercher.

— Vous avez dit la même chose, la première fois. Vous pensez l'avoir entendu gémir ou appeler ?

— Je le crois.

— Vous ne pouvez pas être plus affirmatif ?

— Avez-vous déjà été assommé ? Lui demandai-je.

Il acquiesça.

— Alors vous savez ce que c'est. Tout reste flou par la suite, surtout si vous êtes retombé deux ou trois fois dans les pommes. On ne distingue plus très bien ce qui est rêve ou réalité.

— Mais il y a quand même une possibilité que vous l'avez vraiment entendu ? Rappelez-vous, vous me l'avez dit deux fois, et de la même manière.

— Bien sûr. Mais qu'est-ce que ça prouve ? Qu'est-ce que ça peut changer qu'il ait grogné ou non ?

— Vous avez vu des photos de son crâne ?

— Je n'avais pas envie d'en voir. J'avais les miennes pour m'occuper.

— C'est bien ce que je pensais. Moi, je les ai vues. Il n'a fait aucun bruit, croyez-moi.

— Alors ce sera mon imagination.

— Peut-être, marmonna-t-il.

Ce fut alors que je compris, mais avant que j'aie pu dire un mot, il changea brusquement de sujet :

— Avez-vous rencontré sa femme ?... Sa veuve, devrais-je dire.

— Non.

— Elle n'est jamais allée vous voir à l'hôpital ?

— Non. Seulement son avocat et le zèbre de l'assurance. C'est tout.

Il prit un air pensif :

— Ça ne vous a jamais paru bizarre ? Après tout, son mari vous écrabouille et vous expédie à l'hôpital pour plusieurs semaines et elle ne se fend même pas d'un bouquet de fleurs. On a pu établir que l'accident était entièrement de la faute de Cannon. Elle ne pouvait pas savoir si vous n'alliez pas réclamer X millions de dollars de dommages-intérêts aux héritiers, et cependant elle n'a pas trouvé une demi-heure à perdre pour aller vous endormir un peu à l'hôpital.

— Je vous l'ai dit, son avocat est venu.

— Aucun rapport. Elle est du tonnerre, la môme. (Il remua les mains. Il savait exprimer des tas de choses avec ses mains.) Une fille comme elle est capable de verser plus d'huile en cinq minutes sur les flots déchaînés qu'un avocat en un mois. Et elles le savent bien,

toutes !

— Quand même, dis-je, son mari a péri dans l'accident...

— Elle ne s'est pas alitée pour si peu.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien de spécial, répondit-il en haussant les épaules. Depuis combien de temps habitiez-vous ce chalet au moment de l'accident ?

— A peu près six jours, je crois. Voyons... j'y étais arrivé le samedi, et c'est le soir du jeudi suivant qu'il m'a télescopé. Pourquoi ?

— Simple curiosité... au fait, comment se fait-il que vous soyez allé là ? Vous n'êtes pas du coin ?

— J'aime la pêche. J'y consacre à peu près un mois chaque printemps, quand je n'ai pas de boulot accessoire. Le lac abonde en perches et la cabane appartient à un vieil ami, un type que je connaissais à l'Université.

— Je vois. Vous y étiez déjà allé auparavant ?

— Une fois. Il y a environ trois ans. Pour un week-end.

— Et vous n'avez jamais fait la connaissance des Cannon ? Je pensais que peut-être... parce que lui aussi possédait une cabane dans le coin, pas loin de celle de votre ami.

— Probable que j'ai dû le rencontrer, *lui*, dis-je d'un ton excédé. Je ne sais plus si je vous en ai parlé. Mais *elle*, je ne l'ai sûrement jamais vue. Je ne sais même pas de quoi elle a l'air.

— Une brune, aux cheveux noirs avec des reflets bleutés, des yeux bruns, assez grande, la trentaine. Jolie femme. Pas la beauté classique, mais attachante, beaucoup d'allure. Un teint... vous voyez ce que je veux dire ?

— Euh... Oui, bien sûr. Je...

J'allais dire autre chose, mais, instinctivement, je me retins.

— Si vous l'aviez rencontrée, vous vous en souviendriez. Tenez, j'ai sa photo. (Il la prit dans sa poche intérieure et me la tendit.) Qu'est-ce que vous en dites ?

— Rien, répondis-je après l'avoir regardée.

Une vraie créature de rêve, pas de doute, et c'était bien la même. Je l'aurais presque juré. On n'y voyait pas très clair, là-bas sous les arbres, mais il avait raison : quand on l'avait vue une fois, on se souvenait d'elle.

— Alors ? Insista-t-il.

Mû par une sorte d'intuition, je répondis :

— Délectable, sans aucun doute, mais je ne l'ai jamais vue.

II

Il ramassa son chapeau sur le plancher et se leva :

— Eh bien ! C'est à peu près tout. Merci de m'avoir accordé tout ce temps.

— De rien.

Après son départ, je pris une douche en vitesse et je m'allongeai sur le lit avec une cigarette. J'en étais à ma troisième quand le soleil disparut à l'horizon et que l'ombre s'épaissit dans ma chambre. Toute cette histoire était insensée, mais certains faits ressortaient comme le nez au milieu du visage. *Primo* : il avait des raisons de penser que Cannon n'avait pas péri dans l'accident. Ni des suites de l'accident. Pourquoi ? Quand un type perd le contrôle de sa voiture et va s'écraser dans un caniveau à cent à l'heure et qu'on le ramasse à la cuiller parmi la ferraille, avec le crâne défoncé, se demande-t-on s'il est mort d'ulcères à l'estomac ? Non. Purvis était persuadé qu'on l'avait assassiné après l'accident. Mais cela, il ne voulait pas l'admettre.

Je comprenais ses réticences. Il pensait bien à quelqu'un, mais on ne s'en va pas porter des accusations pareilles si on n'a pas de preuves pour les étayer. La personne diffamée pourrait fort bien poursuivre la compagnie d'assurances.

La seconde évidence, c'est que cela ne changeait rien pour la compagnie qu'il ait péri dans l'accident ou qu'on l'ait tué après... à moins que le bénéficiaire de la police ne fût l'auteur ou le complice du meurtre. Si c'était quelqu'un d'autre qui l'avait effacé, la compagnie devait quand même payer l'addition, autant que je sache. La bénéficiaire devait sans aucun doute être sa veuve. Par conséquent, c'était Mme Cannon qu'il gardait à l'œil. Cela collait parfaitement, puisque c'était au sujet de Mme Cannon qu'il n'arrêtait pas de poser des questions. Il ne comprenait pas pourquoi je ne l'avais jamais vue pendant que j'étais à la cabane, ni pourquoi elle n'était jamais venue à l'hôpital. J'avais de l'avance sur lui dans ce secteur. Après avoir vu sa photo, je croyais bien savoir pourquoi elle s'en était abstenue. Elle ne tenait pas à m'approcher parce qu'elle avait peur que je la reconnaisse.

Mais pourquoi Purvis farfouillait-il là-dedans après tout ce temps ? Cela faisait cinq mois. Le montant de la police avait dû être réglé depuis un moment, donc la compagnie aurait dû considérer le dossier comme clos. Tout cela était incompréhensible.

Autre chose l'était tout autant : ce qui m'avait poussé à dire à Purvis que je ne l'avais jamais vue. « Bah ! Pensai-je, qu'il déniche tout seul ses renseignements ; il ne s'est pas fatigué les mâchoires à me faire ses confidences, lui. » Autre considération : En admettant qu'il se soit passé quelque chose de pas très clair, ce soir-là, le ballot qui s'était fait écraser, ce n'était pas Purvis, c'était John Harlan.

Je me levai, m'habillai et allai dîner. Il était un peu plus de neuf heures quand je rentrai dans ma chambre avec un numéro de *Pêche et Chasse* sous le bras. J'avais l'intention de lire un peu. Rien à faire.

J'avais constamment devant les yeux l'image d'une brune très jolie et fort riche, devenue veuve et encore plus riche pendant que moi je gisais dans le fossé avec une Buick en travers des genoux. Donnez donc un os au chien, James, qu'il cesse d'aboyer ! Cinq mille suffiront amplement. Le téléphone sonna. Je le pris sur la table de chevet.

— Harlan ? fit une voix masculine. C'est encore Purvis...

— Vous êtes toujours en ville ?

— Non. Chez moi. Je suis détaché à l'agence de Houston. Je ne vous l'avais pas dit ? Voilà pourquoi je téléphone : j'ai encore quelque chose à vous demander. La capote de la voiture était baissée ? Exact ?

— Oui. (Je plissai le front.) Pourquoi ?

— Vous étiez seul, naturellement ; mais est-ce que vous vous rappelez s'il y avait quelque chose sur le siège, à côté de vous ?

— Sur le siège ? Pas que je sache. Mais pourquoi... ?

— Une question que je me posais, tout simplement, dit-il négligemment. Sans aucune importance. Mais vous savez ce que c'est. On s'embarque sur une affaire comme celle-là et on n'a de cesse d'avoir une vue d'ensemble...

Il continua sur ce ton, cherchant habilement à noyer le poisson. Mais cette question absurde m'avait fait dresser l'oreille.

—... Donc le siège était vide ? conclut-il.

— Naturellement. Sauf mon linge sale, bien entendu.

— Du linge ?

— Le sac à blanchissage que j'emportais à la ville.

— Un sac à blanchissage ?

Je discernai une pointe d'agacement dans sa voix. Il reprit :

— Permettez... Je ne saisis pas. Je croyais que vous alliez en ville voir un film. Il était plus de huit heures du soir, par conséquent toutes les blanchisseries devaient être fermées...

Je poussai un soupir :

— C'est vous qui allez payer la communication ?

— Oui, mais...

— Très bien. Du moment que ça n'est pas porté à mon compte, je veux bien qu'on s'embarque dans une histoire à dormir debout et qui ne peut mener à rien. Je vais vous dire : il y a un jeune gars, là-bas en ville, qui travaille dans une station-service. Il vient de terminer ses études secondaires et a obtenu une bourse d'athlétisme dans je ne sais quel collège. Il sait qui je suis. Ou plutôt qui j'étais. C'est un fana du rugby, alors si je le lui demandais, il me laverait lui-même mes frusques avec du Lux et les sécherait en soufflant dessus. J'avais l'intention de lui confier mon paquet de linge sale pour qu'il le fasse prendre le lendemain par un camion de blanchisserie. Ça m'évitait un déplacement à la ville et me permettait d'aller à la pêche. Ça vous suffit ?

— Certes. Je n'ai pas bien retenu le nom de son oncle, ni sa date de baptême, mais vous pourrez me retéléphoner d'Omaha à mes frais...

— Vous avez tenu à savoir, non ?

— Exact. Et c'était un paquet de bonne taille, hein ?

— Je crains bien d'avoir égaré la liste, dis-je, ennuyé. C'est vraiment important de savoir combien de paires de chaussettes propres j'avais en mars...

— Je veux dire... ce n'était pas seulement une ou deux chemises ?

— Non. Il y avait tout un ballot dans un sac blanc. Des draps, des couvertures et ainsi de suite...

— Ouais-ouais, fit-il d'un air pensif.

— Je ne vous suis pas. Qu'est-ce que ça change... ?

— Une simple idée, dit-il négligemment. Comme vous le dites, cela ne peut mener à rien. Merci infiniment, Harlan. Je vous reverrai.

— Hé ! Attendez !

Il était trop tard. J'entendis le déclic de l'appareil qu'il venait de raccrocher.

Je m'assis au bord du lit pour griller une cigarette. Plus question de lire à présent, et impossible de dormir. Un paquet de linge sur le siège à côté de moi... pourquoi diable s'intéressait-il à un détail aussi absurde ? Sa façon de faire « ouais-ouais » me disait que c'était exactement le genre de chose qu'il avait espéré découvrir.

Cherche encore, me dis-je. *Repasse tout en revue.* Personne n'y a rien vu jusqu'à présent... personne sauf Purvis. Réfléchis. Une route secondaire, pratiquement sans circulation, ce sagouin qui s'amène derrière toi, à toute barre, soûl comme un Polonais, il te double, il se rabat... Pourquoi ? Eh bien ! De toute évidence, parce qu'il a trop bu pour tenir son volant. Mais s'il était tellement mâchuré et s'il roulait si vite, pourquoi n'avait-il pas eu d'accident plus tôt ?

Il y a quelque chose qui continue à t'échapper, me dis-je. C'est bien ainsi que tout le monde a compris la chose dès le début, mais Purvis la considère sous un angle tout à fait différent. Il y mêle un ballot de blanchissage. Pourquoi ? Parce qu'il était posé sur le siège. C'était un sac blanc... J'interrompis mes réflexions et restai figé au bord du lit. Était-ce là que tout le monde avait déraillé ? En croyant d'emblée que Cannon était soûl ? Peut-être ne l'était-il pas ? Et s'il m'avait télescopé *volontairement* ? Et qu'ensuite quelqu'un l'ait tué, lui défonçant le crâne pendant qu'il gisait sans connaissance parmi les débris ?

« Eh ! Non, bon sang, me dis-je, c'est trop délirant. »

Mais l'était-ce vraiment ? Je savais quelque chose que Purvis lui-même ignorait... mais qu'il soupçonnait probablement. M^{me} Cannon était présente au bord du lac, ce soir-là. Et si Cannon s'était mis à sa recherche en la croyant en compagnie de quelqu'un ? Peut-être était-il

sorti du chemin de terre derrière moi, s'efforçant de distinguer qui se trouvait dans ma voiture. Il m'avait rattrapé et, à la lumière de ses phares, il avait vu que j'étais seul. La capote baissée, il avait dû voir qu'il n'y avait personne avec moi. Mais au moment où il me doublait, pendant une fraction de seconde, il avait cru apercevoir quelqu'un de penché ou de tassé sur le siège, près de moi, quelqu'un qui cherchait à se cacher de la lumière. Alors il avait complètement perdu la boule.

Mais personne ne pouvait être fou à ce point. Il aurait couru le risque de se ratatiner lui-même – ce qui était d'ailleurs arrivé. Mais qu'est-ce qui me prouvait qu'il ne l'était pas, cinglé ? Peut-être m'avait-il pris pour quelqu'un d'autre ? Peut-être se fichait-il pas mal de se tuer en même temps qu'elle. Peut-être... les hypothèses ne manquaient pas.

Mais tout cela, c'était des visions... il manquait des éléments positifs pour étayer ces soupçons. Et Purvis en avait, autrement il ne se serait pas mis à enquêter sur l'affaire. Il faudrait que je le revoie. Mais à quoi cela m'avancerait-il ? Purvis était de ces types qui ne vous diraient même pas l'heure qu'il est, tellement ils sont prudents. D'accord, mais il n'avait pas besoin de me dire quoi que ce soit : je devais être capable de m'orienter rien que d'après le sens de ses questions. Le système m'avait assez bien réussi jusqu'à présent. Je pourrais lui téléphoner pour lui dire que je me rappelais un truc saugrenu quelconque, soi-disant important, de façon à le refaire parler : toutefois, je ne pouvais pas lui téléphoner tout de suite ; d'ailleurs j'ignorais son prénom et l'annuaire des téléphones de Houston devait bien comporter plusieurs douzaines de Purvis.

J'enfilai quelques vêtements pour aller prendre une tasse de café. De retour dans ma chambre, je mis des heures à m'endormir. Je repensais à Mme Cannon, et à cent mille dollars, et il y avait un tas de choses qui devenaient plus claires dans ma tête pendant que je m'agitais et me retournais sur mon drap mouillé de sueur. J'étais un type fini, non ? Le rugby était ma seule activité valable, la seule qui me convînt, et on me l'avait supprimée. Que me restait-il ? Entraîneur ? Donner du mordant aux universitaires ? Me faire rentrer dans le chou pour des nèfles ? Au diable tout cela ! Représentant de commerce ? Des clous ! J'avais été costaud, rapide, habile, et voilà qu'un foutu cochon d'ivrogne avait mis fin à tout cela. Peut-être même l'avait-il fait volontairement. J'aimais la violence et les chocs rudes des corps, et l'argent, et l'excitation du jeu, l'argent surtout, et pour moi, le ratage c'était pire que tout, sans doute parce que j'avais vécu toute ma jeunesse parmi des ratés.

Et peut-être cette femme était-elle responsable de ce qui m'était arrivé. Je me rappelai son allure sur la photo et je pensai à l'argent qu'elle ou quelqu'un d'autre m'avait pour ainsi dire barboté. J'allumai une cigarette et regardai la flamme sans la voir, les dents serrées. « Tu aurais dû t'attaquer à un autre, petite, me dis-je ; je n'aime pas me faire pigeonner... »

Le lendemain matin, après avoir pris mon petit déjeuner, je remontai dans ma chambre et demandai Houston au téléphone. Au bout d'un moment, une voix féminine roucoula : « Bonjour, ici la Compagnie d'assurance-vie *Old Colony*. »

— Je voudrais parler à M. Purvis, dis-je.

— Je vous demande pardon. Qui demandez-vous ?

— M. Purvis.

— Je regrette, mais nous n'avons personne de ce nom chez nous. Vous êtes sûr de ne pas vous tromper de numéro ?

— Naturellement, fis-je, agacé. C'est un enquêteur de l'agence de Houston. Vous êtes bien l'agence de Houston, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur. Mais nous n'avons pas de M. Purvis. Un instant, s'il vous plaît...

J'attendis en me rongeanant les sangs. Qu'est-ce qu'elle fabriquait ? Elle ne savait donc pas le nom des employés de sa maison ? Elle reprit :

— Allô ! Excusez-moi de vous avoir fait attendre. Je viens de vérifier avec une collègue plus ancienne dans la maison. Il y avait *autrefois* un M. Purvis, mais il a quitté notre Compagnie depuis plusieurs mois.

— Ah ! Bon... bon... (C'était un peu inattendu et il me fallut un moment pour piger.) Eh bien ! Écoutez, repris-je sans lui laisser le temps de raccrocher, pourriez-vous me communiquer son dernier numéro de téléphone ou son adresse, par les dossiers du personnel ?

— Une minute, s'il vous plaît !

Je trouvai une vieille enveloppe et ouvris mon stylo.

— Allô, fit-elle. Cela remonte à quatre mois, mais il y est peut-

être encore.

Je notai le numéro.

— Mille mercis, dis-je.

Je raccrochai et allumai une cigarette. C'était donc ça. La Compagnie avait sûrement classé le dossier, mais Purvis s'était mis à son compte. Chantage, extorsion de fonds... appelez ça comme vous voudrez. Quelque chose avait dû éveiller ses soupçons alors qu'il enquêtait sur les lieux pour la Compagnie. Peut-être n'en avait-il jamais parlé dans ses rapports ; et maintenant il s'apprêtait à faire casquer quelqu'un. Et c'était dans l'espoir de se procurer des munitions supplémentaires qu'il était revenu me voir. Moi, j'étais le couillon, dans l'histoire. Si Cannon m'avait tamponné volontairement, quelqu'un m'avait du même coup refait d'une cinquantaine de milliers de dollars, à mon idée, et il était temps que je sache qui c'était. Purvis le savait, donc autant commencer par lui. Je repris l'appareil et appelai le numéro que m'avait communiqué la téléphoniste.

Pas de réponse.

— Voulez-vous que je rappelle dans dix minutes ? me demanda la standardiste.

— S'il vous plaît, dis-je.

Il n'y eut pas davantage de réponse au bout de dix minutes, et j'obtins la même sonnerie dans le vide lors de mes deux tentatives suivantes, au cours de la matinée. Bon. Il avait peut-être un nouvel emploi. Il ne rentrerait peut-être pas chez lui avant cinq ou six heures de l'après-midi. Je me rendis à la plage et m'efforçai de nager, mais je bouillais d'impatience et je ne cessais pas de penser à Purvis. Un peu avant six heures, je regagnai ma chambre et appelai de nouveau.

Un homme me répondit, d'une voix excédée.

— Je voudrais parler à M. Purvis, dis-je. Il est là ?

— Monsieur qui ? Aboya-t-il.

— Purvis. P-u-r-v-i-s. Il habite chez vous ?

— Non. Vous vous gourez de numéro, mon pote. Il y a longtemps qu'il a déménagé d'ici.

— Dans ce cas, savez-vous où je pourrais le joindre ? Est-ce qu'il a laissé une adresse... ?

— Non, non... Pas idée où il peut être.

Il raccrocha.

Je restai en contemplation devant l'appareil. Que faire ? Prendre l'annuaire de Houston et me mettre à téléphoner à tous les Purvis jusqu'à ce que je trouve le bon ? Pas par l'inter en tout cas. Si je devais en venir là, mieux valait aller sur place. Et s'il habitait une pension de famille ? Le téléphone ne serait même pas à son nom. Bon Dieu ! Il fallait quand même que je fasse quelque chose, sinon j'allais devenir dingue. Je m'habillai à la hâte. Au moment où je boutonnais mon col de chemise, la sonnerie retentit, stridente. D'un bond, je fus à l'appareil :

— Allô !

— Harlan ?

Mon poulx s'accéléra en entendant sa voix cauteleuse et persuasive du type à la coule.

— Oh ! Allô ! C'est encore vous, dis-je d'un ton détaché. Qu'est-ce qu'il y a maintenant ?

— Vous n'avez pas eu trop de mal à essayer de me joindre ? demanda-t-il d'un ton innocent.

— A essayer de vous joindre ? Que diable pourrais-je avoir à vous dire ?

— Oh ! Je ne sais pas, répondit-il sur le même ton, je pensais que, si vous avez eu l'idée de me téléphoner à la Compagnie, ils vous auraient donné une adresse qui n'est plus valable. Mais puisque vous ne m'avez pas cherché...

Sa voix s'éteignit de façon presque moqueuse et je devinai qu'il était parfaitement au courant de mon appel à la téléphoniste d'Old Colony. Il devait y avoir conservé des accointances. Maintenant il savait que je m'intéressais à l'affaire.

— Pas mal, dis-je.

— Je pensais bien qu'il ne vous faudrait pas plus de vingt-quatre

heures pour décider que cinq mille dollars de dédommagement n'étaient que des clopinettes, fit-il en gloussant. Vous avez reconnu la souris, non ? Vous avez assez bien tenu le coup en voyant la photo, mais vous vous étiez déjà trahi quand je vous avais fait sa description.

— A part ça, dis-je, il me sera peut-être difficile de me rappeler exactement où je l'ai vue auparavant. Vous savez ce que c'est... les poupées, il n'en manque pas...

— Oui, naturellement. Je ne pensais pas que ça serait du tout cuit.

— Mais vous connaîtriez peut-être un moyen de faciliter les choses ?

— Sinon, je ne vous aurais pas téléphoné. J'ai une petite proposition à vous faire, dans le cas où cela pourrait vous intéresser.

— Quand vous me l'aurez faite, je verrai. Si vous veniez ici pour qu'on en parle ?

Il hésita :

— J'attends une communication ; si je sors, je risque de la manquer. Cela ne vous dérangerait pas de venir chez moi ?

— Non. Donnez-moi votre adresse. Il me l'indiqua et je la notai.

— Je serai là dans deux heures, dis-je. Et je raccrochai.

III

Je dus attendre l'autobus et il était plus de neuf heures quand j'arrivai à Houston. La nuit était calme, le ciel une chape de plomb couvrant les lumières de la ville, et une pluie intermittente balayait le pavé quand je sortis de la gare des autobus pour appeler un taxi. La course me prit à peu près dix minutes.

C'était une rue étroite dans un quartier déjà ancien, abandonné maintenant à des boutiques de revendeurs, des épiceries miteuses et quelques immeubles d'habitation vétustes. Le chauffeur s'arrêta devant une bâtisse en brique de deux étages, pourvue d'un petit vestibule où brillait une unique ampoule. Je descendis et le payai. La rue était pour le moment déserte, à part deux hommes qui bavardaient sous une enseigne de bar, à l'autre extrémité du pâté de maisons. Purvis habitait au second. Je sonnai. Au bout d'un moment, le verrou électrique se déclencha et j'entrai.

Il n'y avait pas d'ascenseur. Je grimpai les marches quatre à quatre, sans rencontrer personne dans l'escalier ni sur les paliers ; toutefois des bribes d'un même programme de télévision semblaient émaner de tous les appartements. Le numéro 303 était la première porte à droite sur le palier. A peine eus-je touché la sonnette que Purvis ouvrit. Il me fit un signe de tête, mais ne dit rien avant d'avoir refermé la porte sur nous.

Nous étions dans un petit living-room. En face de la porte s'ouvrait une fenêtre qui devait donner sur la rue, mais le store était complètement baissé. A gauche, une porte ouverte révélait la chambre, et à droite, juste en face, une autre donnait sur une minuscule salle à manger.

Il y avait aux murs une demi-douzaine de reproductions de tableaux : des danseuses en tutu, comme on en voit souvent dans les salles d'attente des médecins. Il y avait aussi une douzaine de photos dans un grand cadre, au-dessus d'un bureau. Elles étaient toutes autographiées et représentaient toutes des ballerines. « Un *aficionado* », pensai-je en me rappelant sa façon de s'exprimer avec les mains et sa théorie sur le mouvement. Près de la fenêtre, un tourne-disque haute-fidélité se fondait dans le décor du mobilier crasseux avec autant de discrétion qu'un billet de mille dollars parmi la menue monnaie dans un plateau de l'Armée du Salut. L'appareil jouait de la

musique d'intellectuels.

— Asseyez-vous, Harlan, me dit-il en me désignant le vieux divan à ma gauche. (Il arrêta le tourne-disque, puis lova sa grande carcasse dans un fauteuil près du bureau.) *Les Sylphides*, murmura-t-il.

— Vous vouliez me dire quelque chose ? Demandai-je.

Il portait un pantalon gris et une chemisette de sport foncée à manches longues. Il faisait très chaud dans la pièce malgré le petit ventilateur qui ronflait sur le bureau, mais il ne transpirait pas. Son visage cynique de jeune vieillard était pâle et fatigué, mais ses yeux avaient toujours leur expression sagace et implacable. Il n'y en avait pas gras sous les vêtements ; on se disait qu'il suffirait de le pousser un petit coup pour qu'il s'enroule autour de votre bras comme une serviette mouillée. Il alluma une cigarette et m'examina à travers la fumée.

— Son mari vous a tamponné volontairement, dit-il négligemment, vous vous en êtes rendu compte, j'imagine ?

— Oui. A moins que je n'aie été qu'un accessoire, dans le coup. C'était peut-être elle qu'il cherchait à tuer.

— Tous les deux, à mon avis.

Je me rappelais ce qu'elle avait fait quand je l'avais vue aux abords du lac ; il avait sans doute raison, mais je ne dis rien. A lui de se déboutonner, cette fois.

— Qu'est-ce qui vous a mis la puce à l'oreille au départ ? Lui demandai-je. Il n'y a rien de suspect dans le fait de trouver un type mort dans un sale accident d'auto.

Il haussa les épaules :

— J'appellerais ça un sixième sens, si ça ne faisait pas si pompier. En fait, je ne sais pas ce que c'est au juste, mais on l'acquiert au bout d'un certain temps quand on s'occupe activement de ce genre d'affaires. On sort une centaine de dossiers du classeur et ils se ressemblent tous, mais tout d'un coup, il y en a un qui déclenche en vous comme une sonnerie d'alarme. Là, c'était la façon dont il avait eu le crâne défoncé...

— Après tout, coupai-je, il a retourné sa bagnole à cent quinze à l'heure. Il devait fatalement se faire quelques bleus...

— Naturellement. Mais quand des témoins dignes de foi sont arrivés sur les lieux, il était toujours derrière son volant. Avec quatre côtes brisées pour le prouver. Son crâne avait été écrasé par un coup formidable, la blessure un peu en arrière et à droite de l'occiput. Alors, contre quoi s'était-il cogné ? Le tableau de bord ? Il l'avait sur les genoux. D'accord, le plafond de la voiture avait cédé au point de reposer presque sur ses cheveux, mais l'objet qui l'avait frappé n'était pas plat...

— Il se passe toujours des anomalies dans les accidents graves. Par exemple, personne n'a encore été capable d'expliquer comment un type peut être éjecté hors de ses chaussures dûment lacées et serrées jusqu'en haut, et pourtant, cela s'est vu.

— Exact. Mais il y avait un peu trop d'anomalies dans le cas qui nous intéresse. D'une part, il n'était pas soûl. Du moins, pas aussi soûl, et de loin, que tout le monde l'a cru. Donc la seule possibilité, c'est qu'il a volontairement tenté de vous supprimer. Et si les gens qu'il avait vraiment l'intention de tuer se trouvaient encore dans les parages du lac... (Il s'interrompt pour m'adresser un sourire mi-figue, mi-raisin.) Car c'est là que vous l'avez vue, bien entendu. Bref, s'ils y étaient encore, par où auraient-ils dû passer pour rentrer en ville ?

— Juste devant les lieux de l'accident, dis-je.

Il ouvrit les mains :

— Vous voyez ?

— D'où tenez-vous qu'il n'était pas soûl ?

— Je n'ai pas dit cela. J'ai dit que je ne pensais pas qu'il l'était à *ce point*. Personne ne l'a jamais établi. On n'a pas fait d'examen de laboratoire. Prenons les faits : c'était un personnage connu ; il était mort ; son corps dégageait une odeur d'alcool et il y avait dans la boîte à gants une bouteille au tiers pleine... qui ne s'est pas brisée, soit dit en passant, parce que les cartes et paperasses du coffre ont amorti le choc. Pourtant, la seule raison pour laquelle on l'a cru ivre mort, c'est le fait que *seul un type ivre mort aurait pu se rabattre ainsi*. Vous voyez ? Ils ont simplement interverti cause et effet, sans même se donner la peine de chercher une autre explication.

— Pourquoi n'a-t-on pas fait les tests de laboratoire ?

— Pour prouver quoi ? Sa responsabilité dans l'accident ? Elle était formellement établie. On vous l'a dit dès que vous avez repris

connaissance. Les marques des pneus et la position des voitures en faisaient foi, et votre version l'a confirmé. Alors, à quoi bon poursuivre un mort en justice pour conduite en état d'ivresse ?

— Et votre Compagnie ?

— Qu'est-ce que cela aurait changé pour nous, qu'il soit vraiment ivre ou pas ? Il était mort. Nous devions payer sur son assurance-vie, de toute manière. Et d'ailleurs, quand je suis arrivé, ç'aurait été impossible. On l'avait déjà enterré. Je ne faisais donc qu'une enquête de principe, jusqu'à ce que j'aie commencé à entrevoir d'autres explications possibles à son geste. J'ai parcouru la route jusqu'à ce que j'aie retrouvé la boutique où il avait acheté sa bouteille...

— Celle-là même ? Qu'en savez-vous ?

Il haussa les épaules, l'air excédé :

— Oh ! Bon Dieu ! Je ne sais rien *d'absolument certain*. Ce qui est sûr, c'est que c'était bien un demi-litre, et de la même marque. Evidemment, il a pu en acheter trois autres entre-temps et les jeter par la portière. Mais dans notre métier, on prend l'habitude de miser sur les statistiques, et les statistiques veulent que ce soit bien la même bouteille. Il avait l'air à jeun quand il l'a achetée, et je doute fort que deux tiers de la bouteille aient pu le souler au point qu'il ne puisse plus voir un objet de la taille d'une Buick décapotable. Bien. On peut passer à autre chose ?

— Allez-y.

Il se renversa dans son fauteuil et m'examina pensivement :

— Du fait que vous êtes venu, je déduis que vous pourriez, le cas échéant, être intéressé à la révision de vos accords avec M^{me} Cannon ?

— Tout juste.

— Je vous préviens que ça risque de friser un tantinet l'illégalité.

— Et alors ! Il s'agit d'argent, non ? Elle a touché le montant de l'assurance ?

— Oui. Et elle est bourrée, en outre. Cannon laisse une succession de quelque chose comme trois cent mille dollars, tous droits et impôts payés. Pas d'autres héritiers.

Je me penchai en avant :

— Parfait. Continuez.

— Disons cent sacs. On partage soixante-quinze-vingt-cinq.

— Soixante-quinze pour moi ?

Il hocha négativement la tête, avec un sourire un peu peiné :

— Soixante-quinze pour moi, fiston.

— Au temps pour les crosses. Vous avez la tête pleine de courants d'air, mon p'tit vieux.

— Comment ça ?

— Qui est-ce qui s'est fait écraser ? Vous ou moi ?

— Cela n'entre pas en ligne de compte, fit-il en haussant les épaules. Qui est-ce qui a flairé l'entourloupette et dégotté les indices, alors que tout le monde avait classé l'affaire comme accident de la route ?

— Vous en avez d'autres ?

— D'autres quoi ?

— Indices, preuves, pièces à conviction ?

— Quelques-uns. Mais peut-être pas tout à fait assez. C'est là que vous intervenez.

— Là où j'interviens, c'est quand j'entendrai articuler : soixante mille. C'est ma réplique.

— Cinquante, fit-il avec un soupir.

Je savais que c'était ce qu'il cherchait depuis le début. Ah ! Il voulait me rouler !

— Soixante, répétais-je. A prendre ou à laisser. Vous ne m'auriez pas fait signe si vous n'aviez pas eu besoin de moi.

— J'ai autant besoin de vous que de rage de dents. Il se trouve seulement que vous êtes en excellente position pour donner le tour de vis psychologique qui faciliterait les choses, mais je peux m'en tirer

tout seul, au besoin...

— Alors, faites-le tout seul, dis-je avec un sourire glacial.

— Vous m'en croyez incapable ?

— Parfaitement. Il vous faut quelqu'un qui se soit trouvé sur les lieux quand on l'a assassiné, quelqu'un qui était ou *n'était pas* totalement sans connaissance pendant *tout le temps* qu'il a passé sous la carcasse de l'autre voiture. C'est un domaine hautement spécialisé, mon cher, et peu de candidats seraient susceptibles de remplir les conditions nécessaires.

Il souffla une bouffée de fumée qu'il observa d'un air sombre. Je savais que je l'avais touché en un endroit sensible.

— Bon, dit-il. Laissons tomber la question pour le moment. Que diriez-vous d'une bière bien fraîche ?

— D'accord.

Je l'avais mis sur la défensive et je n'avais plus qu'à le tenir sous pression. L'obliger à abaisser sa garde et lui bondir dessus encore un coup. Et j'étais décidé à le sonner ferme.

Nous prîmes la porte de droite. Elle menait à la cuisine-salle à manger, séparées par un réfrigérateur et un comptoir. Il fallait contourner le comptoir pour accéder au réfrigérateur qui s'ouvrait côté cuisine. Il donna de la lumière. La partie cuisine n'était guère qu'une alcôve avec un évier et un réchaud à gaz à deux brûleurs contre le mur. De là, on n'avait pas vue sur le living-room. Il ouvrit le réfrigérateur et prit deux bouteilles de bière d'importation. Je crois que c'était de la danoise. Il les décapsula et les posa sur l'égouttoir de l'évier. Il n'y avait pas de fenêtre et il faisait très chaud sous la lampe.

— En fait, dis-je avec une indifférence affectée, avouez que, pour décider de vous lancer dans cette histoire, vous disposiez d'indices un peu plus probants que ce trou dans le crâne et le fait qu'il n'était pas soûl ?

— Qu'est-ce qui vous le fait penser ?

— Il ne peut pas en être autrement.

Il me regarda sans se démonter :

— Et alors ? Peut-être en ai-je d'autres, effectivement.

— Par exemple ? Autant ce moment-là qu'un autre.

— Par exemple, rien, pour l'instant.

De la main gauche, j'empoignai le devant de sa chemise. L'attirant à moi, je lui appliquai ma paume droite en travers de la figure.

— Allons, accouchez, dis-je. C'était une erreur.

Il n'opposa pas la moindre résistance. Il se laissa mollement venir, comme une paire de vieilles chambres à air, mais quand il fut tout contre moi, il explosa. Il me tombait du Purvis de partout. Des éclats de Purvis me fouettèrent le plexus solaire en même temps que la pomme d'Adam, et soudain je dégustai, juste sous l'oreille gauche, une pêche dans le genre enclume qui me mit K. O. Je ne tombai même pas ; il m'allongea par terre comme quand on dépose un vieux matelas après l'avoir trimbalé. J'avais la nausée et je ne pouvais pas reprendre mon souffle. Tout mon corps était paralysé. Je tentai de me retourner. En vain.

Toute une collection de Purvis se tenait en cercle autour de moi et m'observait.

— A votre place, je ne recommencerais pas, me dirent-ils tous à la fois. Leurs voix me semblaient très lointaines.

Je tentai d'aspirer un peu d'air, mais je m'étranglai et je suffoquai de plus belle. La cuisine bascula et se mit à tourner au ralenti, comme un manège à la foire. J'ouvris la bouche pour mordre une bouchée d'air avant d'étouffer pour de bon. Juste avant que la pièce sombre dans le noir absolu, je recommençai à respirer, mais je ne pouvais toujours pas bouger.

J'entendis comme un bruit de sonnette et je crus que cela se passait encore dans ma tête, mais il m'enjamba et se mit à contourner le petit comptoir :

— Ne partez pas, me dit-il en éteignant.

Je restai dans le noir, à suer de souffrance.

Si je réussissais seulement à le toucher une fois, je le casserais en deux. J'avais fait la gaffe, en le tirant à moi. La prochaine fois, je le mettrai en morceaux. Mais, d'abord, il fallait que je me relève. Je fis

une tentative, et, ce coup-là, je réussis à me retourner. La sueur me coulait sur le visage et je dus faire effort pour ne pas vomir. J'entendis un carillon de porte, puis le battant qui s'ouvrait, et des voix. La porte se referma. Purvis avait de la visite. Un homme. Je distinguai des bribes de phrases :

— Inspecteur fédéral de la radio... plaintes pour interférences de télévision... émetteur amateur dans le voisinage...

— Non, je n'ai pas la télévision, dit Purvis.

— Ah ! Eh bien ! Je vous remercie.

— De r..., commença Purvis.

Le mot fut coupé en même temps qu'il aspirait violemment, comme pour crier, puis j'entendis le choc même, comme si quelqu'un avait projeté une pastèque verte contre le mur. Un bruit affreux, écœurant. Je restai figé, oubliant ma douleur. J'attendis. Quelque chose s'affala doucement par terre, aidé, probablement, comme Purvis m'avait allongé lui-même. Puis il ne se passa plus rien. Pas un bruit. Je relâchai lentement mon souffle, conscient maintenant de la douleur à ma gorge. Il remua. Des pas se dirigèrent vers la petite salle à manger. Un obstacle intercepta la lumière qui venait du living-room. Je compris qu'il se tenait sur la porte. Il paraissait l'emplir. Je ne pouvais pas le voir puisque j'étais étendu derrière le comptoir et le réfrigérateur. J'attendais, suant d'angoisse. Allait-il entrer et inspecter la cuisine ? J'étais sans défense ; il me défoncerait le crâne à coups de pied comme on écrase un serpent. Il resta planté là un moment, puis je l'entendis pivoter et s'éloigner. J'eus l'impression qu'il passait dans la chambre. Il en revint et j'entendis le tiroir du bureau s'ouvrir. Il y eut un froissement de paperasses. Je m'efforçais de relâcher mon souffle avec parcimonie, silencieusement, mais l'air me paraissait gargouiller et siffler à travers ma gorge douloureuse comme la vapeur dans un vieux radiateur.

Je pouvais maintenant bouger un peu et je réussis à me mettre à quatre pattes. S'il entraît, je voulais au moins être debout pour le recevoir. J'entendis le tiroir se refermer, puis de nouveau le bruit de ses pas. Ils semblaient aller vers la porte d'entrée. Il partait. Je rampai sans bruit autour du comptoir et m'avançai jusqu'à ce que je puisse voir la majeure partie du living-room. Les pieds et les jambes de Purvis se trouvaient dans mon champ de vision, près du divan. Je rampai un peu plus loin sur le linoléum, pour me rapprocher de la porte. Arrivé là, je risquai un œil. Il se tenait debout sur le seuil. Je vis

d'abord ses pieds et ses jambes, puis mon regard monta, monta. Il était grand comme une maison. Il me tournait le dos et inspectait le couloir, et il paraissait vraiment emplir le cadre de la porte. Il était nu-tête et avait des cheveux foncés, coupés en brosse. Il sortit sans bruit et referma la porte derrière lui. Je n'avais pas vu son visage. Avec un faible soupir, je me remis péniblement debout. Je dus me cramponner au réfrigérateur. Mes vêtements étaient trempés de sueur.

Je me rendis en chancelant dans le living-room pour regarder Purvis. Il gisait sur le dos, les yeux ouverts, fixes, braqués au plafond. Son bras gauche, cassé et tordu de façon grotesque, s'étalait sur le tapis. On eût dit qu'il avait deux coudes sous sa manche bleu foncé. Il avait dû le lever d'instinct à l'ultime fraction de seconde de sa vie, pour parer le coup, mais le choc avait été assez violent pour lui casser le bras et réduire sa tête en bouillie. Je cherchai autour de moi l'objet dont le meurtrier s'était servi. Il n'y avait rien. Le grand type avait dû amener son arme et la remporter.

Le tout s'était passé si vite que j'avais du mal à m'en faire une idée. Une chose était sûre : il fallait que je me tire de là ; et en vitesse ! J'aurais l'air fin en cherchant à expliquer ce que je fabriquais là en tête à tête avec un homme qui se vidait de sa cervelle sur le tapis usé.

J'eus assez de présence d'esprit pour m'envelopper la main d'un mouchoir avant de tourner le bouton de la porte. Le couloir était désert. Je me coulai furtivement dehors, essuyai la poignée externe et refermai la porte sans bruit. Je remis le mouchoir dans ma poche et descendis l'escalier. Le couloir du premier était désert. J'entendis des rires et des éclats de voix émanant d'un programme de télévision. Je me retrouvai enfin dans la rue et, les jambes molles, tremblant comme une feuille, je tournai le premier coin et poursuivis ma route. Personne ne m'avait vu. *Mais le chauffeur de taxi ?* Il se rappellerait m'avoir conduit à cette adresse. Il se souviendrait de m'avoir chargé à la gare des autocars. Il est vrai qu'il ne m'avait pas même regardé. Il serait incapable de donner mon signalement, à part ma taille au-dessus de la moyenne. C'était sans importance.

Je longuai tout un pâté de maisons avant de rencontrer quelqu'un, une négresse, qui passa sans m'accorder un coup d'œil. Arrivé assez loin du quartier, j'entrai dans un bar faiblement éclairé où une machine à disques beuglait une complainte, et je commandai une bouteille de bière. Assis sur un tabouret, entre une grosse blonde qui jacassait à perdre haleine avec son compagnon et une minuscule rouquine soûle jusqu'aux cheveux qui chantonnait à mi-voix, je bus

lentement ma bière en m'efforçant d'y voir clair. Si le chauffeur se souvenait de moi ou si la police avait l'idée de vérifier les communications téléphoniques interurbaines de Purvis, j'étais dans de sales draps. On ne m'avait pas vu quitter la maison, mais peut-être avait-on remarqué l'autre type. Nous étions à peu près de la même taille et les flics s'accommoderaient sans doute du premier d'entre nous sur lequel ils mettraient la patte. Et en admettant que je ne sois jamais impliqué ? Que faire, maintenant ? Par quoi commencer ? Purvis était mort : je n'apprendrais plus rien de lui désormais. Serais-je obligé d'abandonner, uniquement parce que cette espèce de mastodonte lui avait défoncé la toiture ?

Et qui c'était, ce zèbre, d'ailleurs ? De toute évidence, Purvis s'était embarqué dans un chantage à grande échelle, donc le type était peut-être une de ses victimes présentes ou à venir... mais, dans ce cas, pourquoi Purvis ne l'avait-il pas reconnu ? Or, il ne le connaissait pas puisqu'il s'était laissé prendre à ce bobard d'enquête sur le brouillage des programmes de télévision dans le quartier. Il ne devait pas s'attendre qu'on vienne lui chercher des histoires, autrement l'autre n'aurait jamais pu réussir à le frapper. Je le savais après ce qu'il m'était arrivé. Jamais je n'avais rencontré un gars avec des réflexes aussi rapides. Mais peut-être le colosse était-il rapide, lui aussi ? Il devait tenir son bout de tuyau ou sa matraque plombée dans sa manche. Ce qui est sûr, c'est que je n'aurais pas aimé avoir affaire à lui dans une ruelle sombre. Il était à peu près de ma taille, et s'il était aussi vite que Purvis... Brusquement, je réalisai.

Il avait fallu que je le répète deux fois avant de piger. Maintenant j'avais saisi et tout concordait parfaitement. J'étais en bonne posture pour faire des affaires, à condition de ne pas le laisser passer derrière mon dos avec son bout de tuyau.

IV

Je fis signe à un taxi et réussis à attraper le premier car en partance pour Galveston. Il était un peu plus de minuit quand je regagnai ma chambre d'hôtel. Je me débarrassai de mes vêtements trempés de sueur, pris une douche et m'allongeai sur le lit en fumant une cigarette.

Il y avait des tas de possibilités à envisager et ce serait terriblement dangereux. En admettant que j'aie vu clair, il avait déjà tué deux hommes ; rien ne permettait de croire qu'il hésiterait à allonger sa liste s'il soupçonnait que j'avais l'intention de m'attaquer à lui.

Curieux que Purvis ne l'ait pas reconnu ; il avait pourtant été le premier à comprendre que M^{me} Cannon devait avoir un amant et que cet amant devait être un type à peu près de ma taille, mais il s'était quand même laissé prendre par surprise. Ce qui signifiait que le type s'était tenu à couvert, tout comme la femme. Purvis avait dû faire quelques incursions dans le coin, pour fouiner un peu et tâcher de se renseigner sur lui et, total, il s'était fait assaisonner comme un vulgaire pigeon. Mais moi, j'avais un ou deux facteurs qui joueraient en ma faveur. Tout d'abord, je connaissais sa silhouette.

Ensuite, il risquait de se découvrir un peu plus, maintenant que la seule personne qui le soupçonnât encore – à sa connaissance, du moins – était morte. Il n'avait plus rien à craindre de ce côté. Le seul trouble-fête dans cette histoire, c'était Purvis, et maintenant qu'il l'avait éliminé, il pouvait se décontracter. A moins que...

Cannon roulait aux environs de cent quinze. Au mieux, il n'avait pu voir dans l'éclat de ses phares que la silhouette d'un grand type et, plus brièvement encore, une seconde personne qui tentait apparemment de se cacher de ses phares en se tassant sur le siège. Pour avoir pris sa décision aussi rapidement – en admettant qu'il ait volontairement causé l'accident, bien entendu – il fallait qu'il ait eu une idée préconçue de l'identité de ces personnes. Autrement dit, il devait être sur leur piste. Je savais que M^{me} Cannon s'était trouvée au bord du lac ; par conséquent, le grand type y était peut-être aussi. Elle attendait, près du chemin de terre, que quelqu'un vienne la prendre en voiture, car lorsqu'elle m'avait vu arriver, elle s'était avancée un instant sur la route puis, se rendant compte de son erreur, elle avait

reculé. Le soir commençait seulement à tomber et je n'avais pas allumé mes phares, donc, elle avait sûrement très bien vu la voiture. Par conséquent, celle qu'elle attendait devait ressembler à la mienne. Cannon avait une Cadillac conduite intérieure grise, donc ce n'était pas lui qu'elle attendait. Il suffisait de supposer qu'elle attendait une décapotable découverte pour que tout s'explique : Cannon m'avait tamponné exprès ; j'étais de la même taille que le colosse et nos voitures devaient se ressembler.

On pouvait donc présumer qu'ils étaient bien là-bas tous les deux. Pour rentrer en ville, il leur fallait passer devant le lieu de l'accident. Ayant reconnu la voiture de Cannon, ils s'arrêtaient donc pour voir. Cannon gisait à l'intérieur, sans connaissance, ou tout au moins incapable de se défendre. Apparemment, il avait cherché à les tuer ; peut-être avaient-ils de leur côté envisagé de le supprimer, lui ? En tout cas, ils ne retrouveraient jamais pareille occasion. Personne ne pourrait même les soupçonner. Et personne n'y avait songé, sauf Purvis. A force de fouiner partout, il leur avait tellement cassé les pieds qu'ils l'avaient effacé, lui aussi. Et ce serait bientôt mon tour, s'ils en arrivaient à me soupçonner ; mais entre-temps j'espérais bien être en mesure de jouer leur petit jeu aussi bien qu'eux. Frapper le premier et ne jamais présenter le dos à personne.

Jusqu'à présent, je n'avais aucune preuve réelle de tout cela, à part la présence de Mme Cannon au bord du lac et le fait que je m'étais trouvé dans la pièce voisine quand on avait tué Purvis. Mais il ne m'en fallait pas tellement. La menace suffirait, à condition d'être appuyée par un bon moyen de pression, et je commençais à avoir une idée sur ce point.

J'éteignis ma cigarette et posai la tête sur l'oreiller. Il me fallut un certain temps pour m'endormir, car la pensée du chauffeur de taxi me tourmentait de nouveau. Beaucoup de choses dépendraient du bruit que ferait la découverte du cadavre de Purvis. Si le chauffeur se présentait de lui-même, les policiers, en faisant travailler un peu leur matière grise, me mettraient la main dessus sans difficulté. Ils sauraient qu'il m'avait pris en charge à la gare des autocars à peu près à l'heure critique. Une vérification des horaires des cars les conduirait inévitablement à Galveston. La liste des appels téléphoniques de Purvis prouverait qu'il avait à deux reprises parlé à quelqu'un dans cet hôtel au cours des deux jours précédents. A partir de là, un gamin pourrait remonter la filière. Bien sûr, ce n'était pas moi qui avais tué Purvis et j'avais la quasi-certitude de pouvoir leur indiquer où trouver le coupable s'ils se montraient trop pressants, mais ce serait un petit discours qui me coûterait chérot.

En m'éveillant, le lendemain matin, j'avais encore la gorge en marmelade. « Leur sacré judo, me disais-je, qu'ils se le collent quelque part. Parlez-moi d'une bonne partie de rugby professionnel, ça, au moins, c'est propre, c'est net, c'est joli ! On se pilonne la gueule et on s'écrase les os, mais rien qu'à la carrure d'un type, on sait d'avance ce qu'il est capable de vous filer comme gnon. »

Je fermai le robinet Purvis et sautai du lit. J'avais des tas de choses à faire avant de déclencher l'action et si je ne voulais pas me faire défoncer le mien, de crâne, il fallait que je combine et que j'exécute mon plan avec une sacrée précision. Je me rasai, passai rapidement sous la douche et descendis déjeuner au restaurant. Je pris le *Post* de Houston au passage. Il n'y était pas question du meurtre de Purvis. Le contraire m'aurait d'ailleurs étonné. Cette édition avait dû être mise sous presse vers l'heure de son assassinat. Il pourrait même se passer plusieurs jours avant qu'on le découvre. « Plus cela durera, mieux cela vaudra », me dis-je. Pendant ce temps-là, le chauffeur oublierait peut-être l'adresse.

En remontant dans ma chambre, je m'arrêtai à la caisse pour demander qu'on prépare ma note. Je prévins qu'il y aurait encore une communication par l'Inter à mes frais. Pour George Gray, à Fort Worth. J'eus la chance de l'attraper au moment même où il entrait dans son bureau, à la Société d'équipement pétrolier qu'il possédait conjointement avec son père.

— Qui le demande ? interrogea la secrétaire.

— John Harlan.

Il vint à l'appareil :

— Hé ! vieux chimpanzé, pourquoi n'es-tu pas venu nous voir ? Où es-tu ?

— A Galveston.

— Bon. Ecoute... (Il eut une brève hésitation.) J'ai lu la nouvelle dans les journaux. C'est moche, ce qui t'arrive. Que comptes-tu faire, Johnny ?

— Je n'ai pas encore pris de décision. Mais c'est à ce sujet que je te téléphone...

— Eh bien, amène-toi, on en parlera. Je pense qu'on pourra te donner du boulot. Nous avons besoin d'un représentant de plus et

comme tu as travaillé dans les chantiers durant deux étés, tu en sais assez pour que ça marche. A moins, bien entendu, que tu n'aies dans l'idée de faire un nouvel essai la saison prochaine.

— Non. Je suis définitivement lessivé. Ces histoires de saison prochaine, c'est bon pour les journaux. Je ne sais pas encore ce que je vais faire. J'ai envie de m'isoler pendant une quinzaine pour y réfléchir. Je pensais que je pourrais peut-être retourner finir ma partie de pêche, à condition que personne n'ait besoin du chalet.

— Excellente idée ! Fais comme chez toi, vieux. Il n'y a personne là-bas. Et de la façon dont se présentent les choses, je ne pourrai pas m'absenter avant la saison de la chasse aux canards. Amuse-toi bien et pense à mon offre. Tu as la clé de la cabane ?

— Non. Je te l'avais renvoyée par la poste. Ou du moins, c'est une infirmière qui s'en est chargée pendant que j'étais à l'hôpital.

— C'est vrai ! Je me rappelle, à présent. Eh bien !

Arme-toi d'une égoïne et scie la porte, autour de la serrure. Tu en rachèteras une neuve et tu me renverras les clés en partant. Non. Attends... il faudrait dans ce cas que je remplace tous les doubles que j'ai répartis entre mes amis. Pourquoi ne t'enverrais-je pas une clé, tout simplement ?

— C'est ce que j'allais te proposer. Expédie-la à Wayles, poste restante. Je la prendrai à mon passage dans le patelin.

— Je l'envoie aujourd'hui même. Oh ! Bon Dieu ! Si seulement je pouvais t'accompagner ! Attrape une perche maousse en mon honneur. Tout ton barda est encore là-haut, non ?

— Oui.

— Eh bien ! J'espère que tu auras plus de veine cette fois que la dernière. C'était vache.

— C'est la vie, dis-je en contemplant ma cigarette qui se consumait dans le cendrier. Au fait, est-ce que tu connaissais ce nommé Cannon ? L'ivrogne qui m'a foutu dans le fossé ?

— Oui. Je l'avais rencontré une fois. Pourquoi ?

— Simple curiosité. Il me semblait avoir entendu dire qu'il avait une cabane dans le coin, lui aussi.

— Exact. Mais ce n'est pas là que j'ai fait sa connaissance. Je l'ai rencontré tout à fait par hasard dans le Mississippi, à la chasse aux cailles. Il m'a fait l'effet d'une sombre brute ; pas mon genre du tout.

— Pourquoi donc ?

— Un poivrot, d'une part. C'est un miracle qu'il ne se soit pas tué depuis longtemps. Et il avait de ces façons de rigoler ! Il tirait les oiseaux uniquement pour le plaisir de les bousiller, de les voir éclater en l'air. Tu vois ça d'ici.

— Les cailles ?

— Pas les cailles. Des moineaux, des alouettes, des passereaux, des rouges-gorges, tout ce qu'il trouvait à portée. Tu as déjà vu un rouge-gorge descendu à vingt pas avec toute une charge de douze ?

— Non. Mais j'ai l'impression que ça ne s'oublie pas facilement.

Deux ou trois minutes se passèrent à évoquer des souvenirs d'école. Je voulais lui demander ce qu'il savait de Mme Cannon, mais je préfèrai m'abstenir. En principe, je n'y allais que pour la pêche ; inutile de donner à penser aux gens. Après avoir raccroché, je fis l'inventaire de mes finances. J'avais touché une traite à La Nouvelle-Orléans et il me restait encore plus de neuf cents dollars en chèques-voyage. Il faudrait que cela me suffise. Je pouvais m'en sortir en faisant un premier versement sur une bagnole. J'avais revendu ma Buick remise à neuf après l'accident ; le produit de la vente, je l'avais déposé à ma banque d'Oklahoma City ainsi que l'indemnité de la compagnie d'assurances, mais un virement m'aurait trop pris de temps. J'étais pressé. Je bouclai mes deux valises, quittai l'hôtel et attrapai le premier bus pour Houston.

J'y arrivai un peu après sept heures. Je laissai mes valises dans un coffre-consigne et je sortis de la gare. Un soleil éblouissant inondait les rues, l'air était alourdi de fumées d'échappement et d'odeurs de diesels. Les premières éditions des journaux de l'après-midi étaient déjà en vente. J'en achetai un et me réfugiai dans un café climatisé où je commandai un hamburger et un thé glacé. Il n'était toujours pas question de Purvis.

Je jetai un coup d'œil aux annonces de voitures d'occasion en dernière page. Le revendeur le plus proche n'était qu'à quelques blocs de là. Je m'y rendis à pied. L'emplacement regorgeait de voitures ; je fus immédiatement submergé sous l'assaut des vendeurs qui se mirent à me roucouler des choses aux oreilles, mais leur ton changea quand

j'eus choisi une Oldsmobile 54 et qu'il fallut remplir les formules de crédit. Mon adresse dans un autre Etat constituait une mauvaise note, ainsi que le fait que j'étais pour le moment sans emploi. Je me mis à pester en pensant au temps que je perdrais à faire faire un virement. Cela me prendrait au moins une journée de plus. Tous ces braves petits vendeurs versèrent quelques larmes en m'assurant que dans d'autres circonstances ils ne demanderaient pas mieux que de m'adopter et de me laisser jongler toute la journée avec des Cadillac garnies de peaux de léopard et prendre des bains de lune toutes les nuits dans des Lincoln Capri, mais avec ces salauds des sociétés de crédit, vous savez ce que c'est...

Je leur dis : « Bien sûr, bien sûr », et, en sortant, j'aperçus une Chevrolet 1950 marquée cinq cent quatre-vingt-quinze dollars. J'y jetai un coup d'œil, flanquai un coup de pied dans un pneu et regagnai le trottoir. Ils me ramenèrent presque de force en m'assurant qu'on pouvait faire affaire à cinq cent vingt-cinq dollars. Après tout, la bagnole marchait et le moulin tournait rond. J'en offris quatre cent quatre-vingt-cinq. Ils descendirent à cinq cents. Finalement, j'eus la voiture pour quatre cent soixante-quinze dollars, moyennant quoi on m'emplit le réservoir gratis et on me proposa même de nettoyer le pare-brise.

— Laissez donc ça, leur dis-je. Embrassez-moi seulement et donnez-moi un coup de main pour monter.

Je roulai jusqu'à un parking pas trop éloigné de la gare des autocars et chargeai mes valises dans la voiture. Il était une heure et demie. Je m'arrêtai ensuite chez un brocanteur. J'y trouvai une machine à écrire portative, des jumelles 7 x 50 et un Colt 45 automatique. Ensuite, après réflexion, j'entrai dans un magasin de sports où j'achetai une boîte de cartouches pour mon arme. L'idée me déplaisait, mais ce n'était plus un jeu d'enfants, à présent. Une fois tout cela casé dans la bagnole, je cherchai la meilleure boîte à magnétophones de la ville. J'y passai presque deux heures à me tuyaüter consciencieusement sur les appareils à ruban et à essayer divers modèles. J'en emportai un excellent muni d'un micro ultrasensible. Je pris un taxi pour retourner au terrain de parking. Après avoir mis le magnétophone dans le coffre de la Chevrolet, je revins au carrefour. Un gamin criait la dernière édition d'un journal de l'après-midi. Je l'achetai et m'installai derrière le volant pour la parcourir. On avait découvert Purvis.

On a découvert au début de l'après-midi, dans son appartement du 10325, Caroline Street, le cadavre de Winton L. Purvis, détective privé, ex-enquêteur d'assurances. La victime a vraisemblablement été frappée à la tête par un coup asséné avec une force prodigieuse. L'arme du crime devait être un objet pesant ; on n'en a malheureusement pas trouvé trace sur les lieux. La police n'a encore découvert aucun indice quant à l'identité du meurtrier, mais les inspecteurs sont persuadés qu'il s'agit d'un homme de grande taille et d'une force physique peu commune.

C'était à peu près tout. Le canard avait dû attraper de justesse l'information avant la dernière édition et n'avait publié que l'essentiel ; le reste viendrait demain. Mais il y en avait suffisamment là pour déclencher l'action... l'adresse et le fait qu'ils recherchaient un type de taille peu commune. J'espérais seulement que le chauffeur de taxi n'était pas quelque part, à son volant, en train de feuilleter le journal comme moi.

Bon. La balle allait automatiquement rebondir... d'un côté ou de l'autre. Mais je ne pouvais pas rester là à perdre mon temps. Je mis le contact et m'engageai dans la circulation. M^{me} Cannon, à nous deux !

Wayles...

V

Tout en roulant, j'essayais de me rappeler le patelin, tandis que mes phares creusaient dans la nuit un tunnel de lumière. C'était une bourgade, chef-lieu de canton, construite à l'ancienne mode, autour d'un square et d'un tribunal en brique où des pigeons roucoulaient de bonne heure le matin et fientaient le long des murs rouges toute la journée. C'était dans un patelin semblable que j'avais passé ma jeunesse ; on en compte un bon millier dans le Sud. Je croyais me rappeler qu'il y avait un hôtel à un bout du square. Je l'espérais, en tout cas, car c'était essentiel.

Il était plus de dix heures du soir et il n'y avait guère de voitures dans les rues. Je ralentis en passant devant le tribunal et, à l'est du square, juste à l'endroit où je le situais vaguement dans ma mémoire, j'aperçus le bâtiment. L'enseigne annonçait : *Hôtel Enders*.

Il était situé à peu près au centre du pâté de maisons. Je m'engageai dans l'allée. L'entrée était constituée par une porte treillisée entre un magasin de robes et une bijouterie, fermés l'un et l'autre, mais inondant le trottoir de la lumière de leurs vitrines. Je pris un étroit couloir recouvert d'un tapis de jute. Il y avait un petit vestibule au bout, et un escalier derrière le bureau. Une lampe de bridge brûlait près du distributeur de cigarettes et, à gauche, sur un râtelier de métal, s'étaient des pocket-books bariolés. Un ventilateur monté sur socle ronflait dans un coin. Même s'il n'apportait aucune fraîcheur, il maintenait l'air malodorant en circulation. Derrière le bureau, une grosse femme aux cheveux gris et courts, aux bajoues de bouledogue, lisait un magazine. Un jeune noir de quelque deux mètres cinquante de long était ratatiné dans un fauteuil et dormait, laissant traîner par terre des morceaux de bras et de jambes. Il portait une vieille veste lie-de-vin et des chaussures grandes comme des valises. La femme leva sur moi des yeux fixes de tortue.

— Oui ? fit-elle.

— Vous avez une chambre d'une personne avec bains ? Sur le devant ?

Elle fit un signe affirmatif. Je signai le registre. Elle se pencha et aboya :

— Raymond !

Il ne se passa rien. Je reposai le porte-plume sur son support et me retournai au moment où elle lui lâchait sa deuxième salve :

— Raymond !

Il grogna un peu et remua un pied, ce qui était déjà un travail remarquable, sans treuil.

— Ne le faites pas lever, dis-je, il risquerait de tomber sur quelqu'un. J'apporte moi-même mes valises.

— Le parking est derrière l'hôtel, me dit-elle. Prenez le passage deux portes plus loin. (Elle me désigna de la tête le couloir qui s'enfonçait vers l'arrière de l'immeuble.) Apportez vos valises par l'entrée de derrière.

Je fis la manœuvre et déchargeai mes bagages. Il faisait très sombre. Il y avait deux autres voitures garées là. J'avais déjà mis le Colt et les jumelles dans une des valises. Après avoir bouclé la machine à écrire dans le coffre, puisque je n'en aurais pas besoin ce soir, je pris les deux valises et le magnétophone – qui ressemblait à tout autre bagage dans son étui fermé – et me dirigeai vers le rectangle de lumière que dessinait la porte arrière de l'hôtel. Raymond sortit en traînant les pieds et prit mes valises ; je conservai l'enregistreur. Il me précéda à travers le vestibule, puis dans l'escalier. Ma chambre était au premier, vers l'extrémité du couloir. Raymond m'ouvrit la porte et fit de la lumière. C'était la classique chambre d'hôtel de troisième catégorie, lit de fer, couvre-lit crasseux, tapis usé, et une commode couverte d'une plaque de verre sous laquelle on avait glissé la carte d'un teinturier et celle d'un quelconque café du Chat Noir. Mais la seule chose que je vis, en fait, c'est la fenêtre. Le store était baissé, aussi ne pouvais-je rien apercevoir au-dehors, mais j'avais l'impression qu'elle s'ouvrait exactement où il fallait. Raymond restait là à glandouiller, ouvrant alternativement le placard et la salle de bains comme s'il s'attendait à en voir surgir une volée de chauves-souris. Peut-être se déciderait-il à partir d'ici un jour ou deux, que je puisse jeter un coup d'œil par cette maudite fenêtre.

— Besoin de rien, cap' ? me demanda-t-il.

— Non, dis-je en lui tendant un dollar. Tiens, paie-toi une paire de bas nylon.

Il sortit sans se presser et referma la porte. Je poussai le verrou,

éteignis la lampe et m'approchai vivement de la fenêtre. Après avoir soulevé le store, je regardai au-dehors. C'était très bien. Cela faisait très embuscade de franc-tireur, du haut d'un défilé. Tout le square s'étalait sous mes yeux. Je distinguais tout, sauf la zone située juste derrière le tribunal et la portion de trottoir directement sous ma fenêtre. S'il habitait Wayles, je le verrais.

Des gens sortaient d'un cinéma, côté nord. D'autres traînaient devant un drugstore, au coin de la rue. Quelques-uns longèrent le trottoir, côté sud, des couples pour la plupart, les femmes s'attardant devant les vitrines éclairées. Je reculai pour ouvrir une valise et y cherchai à tâtons mes jumelles. Les tirant de leur étui, je m'accroupis près de la fenêtre et réglai les oculaires. Les visages bondirent vers moi. Jolies filles, gamins, hommes de toutes tailles et de tous âges. Je ne vis personne qui ressemblât à Mme Cannon, mais, parmi les hommes, il y en avait plusieurs qui faisaient plus de six pieds. Ce ne serait pas facile. La ville devait compter de six à huit mille habitants, et nous étions au Texas, où les gens sont grands. Je commençais à comprendre à quelles difficultés Purvis s'était heurté et pourquoi ce grand macaque avait pu l'attaquer par surprise. Purvis ne pouvait pas se rappeler tous les visages et signalements de *tous* les hommes de taille supérieure à la moyenne dans une bourgade de cette importance.

Balayant le square d'un coup de jumelles, je vis, côté ouest, une enseigne en partie cachée par la masse sombre du tribunal :... CANNON AUTOS. Ce devait être cela. Je savais qu'outre diverses entreprises, il possédait une agence automobile. La plus grande partie de la salle d'exposition était visible derrière les vitrines. Je réglai légèrement le foyer et tous les détails se dessinèrent de façon nette, brutale et crue. Je voyais les pneus blancs des modèles exposés, la porte qui donnait sans doute sur un bureau, et, plus loin à droite, le comptoir des pièces détachées. Je distinguais même les joints de culasse pendus à des crochets derrière le comptoir. Un vrai coup de pot. Il devait probablement travailler là et, dans ce cas, il serait désormais aussi visible qu'un poisson rouge dans un bocal.

Je remis les jumelles dans leur étui et j'ouvris le magnétophone. Je n'avais pas pu l'essayer à fond dans les conditions voulues, au magasin, puisque évidemment je ne pouvais pas expliquer ce que je voulais en faire. Je le branchai sur une prise derrière le bureau, le mis en marche et donnai du volume. Le micro était muni d'un long cordon. Je repoussai le drap et le couvre-lit, je plaçai le micro dessous, puis jetai ma veste par-dessus. Il ne serait pas étouffé à ce point dans les conditions réelles d'opération, mais la pièce serait sans doute plus

vaste. Passant dans la salle de bains, j'ouvris un des robinets du lavabo. Je le refermai et commençai à siffler très doucement quelques mesures d'un air à la mode. De retour dans la chambre, je pris le téléphone. Quand la dame au faciès de bouledogue me répondit, je lui dis :

— Je voudrais me faire réveiller à six heures, s'il vous plaît.

— A six heures. Bien, merci, fit-elle.

— Merci à *vous*, lui dis-je.

Je pris la monnaie de ma poche et la posai sur le dessus de la commode. Par la fenêtre ouverte, me parvenaient les bruits de la rue. Une voiture vira dans un crissement de pneus. Un avertisseur retentit et une voix de tout jeune homme fit :

— Salut, beauté.

J'estimai que c'était suffisant. Je me demandais ce que j'avais pu enregistrer de tout cela. Après avoir rembobiné le ruban, j'abaissai la manette « audition » et réglai le volume au plus bas. L'eau coula du robinet et j'entendis même le craquement de mes chaussures sur le lino de la salle de bains. Je sifflai. Le téléphone heurta mon support. Tout y était. Je laissai dérouler la bande jusqu'au bout. *Salut, beauté*, dit doucement le haut-parleur, un tout petit peu plus fort que le bruit des pneus et les bruits de fond. « Parfait », me dis-je. Je roulai le câble de prise de courant et le cordon du micro, rangeai le tout dans la mallette et la bouclai.

Je me déshabillai et éteignis la lampe. Il faisait très chaud et le drap me collait au corps. Je me levai pour mettre en marche le ventilateur du plafond. Cela devint un peu plus agréable. Cinquante mille. Soixante-quinze. Cent mille. « Impôts déduits », me dis-je avec un froid sourire. Moins le prix de l'essence pour le voyage jusqu'ici.

Mais des chiffres pareils, ça ne veut plus rien dire. On ne peut pas imaginer autant d'argent d'un coup. En cinq, dix ans, si on doit travailler pour le gagner, oui. Mais pas en un après-midi. Pas en allant simplement la trouver pour lui dire : « Je prends une liasse du dessus, ma belle. Collez-la donc dans ma poche arrière. » C'était un rêve, une vision d'opium. Il faudrait que je pique une drôle de suée pour y arriver.

Je m'éveillai avant six heures et je n'avais pas encore les yeux ouverts que je bouillais d'impatience. C'était le grand jour. Je le sentais. Je sautai à bas du lit et m'approchai de la fenêtre. J'écartai un peu le store pour jeter un coup d'œil dehors. Le square était paisible et presque désert dans le jour naissant. Il n'y avait pas de vent, mais l'air était assez frais et il y avait un je-ne-sais-quoi de vivifiant dans cette aube estivale.

Côté nord du square, à quelques portes du cinéma, un café était ouvert. Les seules voitures visibles étaient garées devant. Sous mes yeux, deux hommes coiffés de casques et portant des gamelles montèrent dans une bagnole et démarrèrent. Sans doute des ouvriers du pipe-line. « Au boulot ! » me dis-je. Si je voulais déjeuner, il ne fallait pas que je tarde. Je passai rapidement sous la douche. Pendant que je me frictionnais, le téléphone sonna. C'était mon réveil de six heures, une voix masculine. Je m'habillai et descendis. La femme aux cheveux gris et Raymond n'étaient plus là. Un personnage d'une cinquantaine d'années était installé au bureau. Il avait l'air aimable et des yeux bruns derrière des lunettes à monture d'acier. Je posai ma clé sur le bureau.

— Bonjour, me dit-il. Vous restez parmi nous ?

— Peut-être. J'ai envie d'aller à la pêche au lac Swanson, mais il se peut que j'attende jusqu'à demain. Je ne me sens pas dans mon assiette, je ne sais pas ce que c'est. Probablement quelque chose que j'ai mangé hier soir.

— Crampes d'estomac ? me demanda-t-il, compatissant.

— Simplement un peu dérangé. Je vais prendre un jus d'orange et du café avec deux comprimés d'aspirine, et on verra.

Je traversai l'angle du square. Il y avait cinq ou six personnes dans le café, en majorité des types casqués et un ou deux routiers. Une blonde qui avait l'accent de la Géorgie me servit des toasts et une tasse de café. J'achetai deux paquets de cigarettes et rentrai à l'hôtel. Le square était toujours aussi tranquille, à part les battements d'ailes des pigeons sous le toit du tribunal.

— Ça va mieux ? me demanda l'homme aux yeux bruns.

— Pas beaucoup. (Je pris deux bouquins au râtelier, posai cinquante *cents* sur le bureau et ramassai ma clé.) Je vais rester un moment au lit. Dites à la femme de chambre de ne pas s'occuper de moi. Elle pourra faire ma chambre plus tard.

— D'accord, dit-il.

Puis il ajouta :

— Nous pouvons appeler le médecin, si vous voulez.

— Ce n'est pas grave à ce point-là. Mais merci quand même.

Je montai dans ma chambre. Après m'être mis en caleçon car il allait faire chaud, je tirai les jumelles de leur étui et les plaçai sur le tapis, sous la fenêtre. J'y posai également un cendrier, un paquet de cigarettes et des allumettes. Je m'assis sur le plancher et relevai le store d'une dizaine de centimètres. En approchant la figure, je parvenais à voir presque tout le square. Il y avait bien peu de chances que quelqu'un m'aperçoive d'en bas. Ce côté de l'hôtel resterait à l'ombre jusqu'à midi. Et d'ailleurs qui avait jamais l'idée de regarder à la hauteur du premier étage ?

J'allumai une cigarette, la fumai jusqu'au bout et en allumai une seconde. Le temps passait. Le soleil frappait maintenant en plein la vaste vitrine du salon d'exposition de Cannon Autos. Quelques voitures commençaient à s'insérer entre les lignes en oblique du parking. J'examinai soigneusement les conducteurs pendant qu'ils descendaient et se fouillaient à la recherche de monnaie pour les compteurs, et, quand ils étaient de bonne taille, je les observais à la jumelle. Pour l'instant, aucun d'eux ne lui ressemblait. Quand la taille collait, la carrure n'y était plus, et quand ils étaient solidement charpentés, ils étaient plus petits ou avaient les cheveux blond pâle ou trop longs, ou bien ils étaient presque complètement chauves.

Je commençai à me sentir courbatu. Je changeai de position pour m'étirer un peu. Ma jambe abîmée me faisait mal ; examinant les cicatrices de mon genou, je ne pus me retenir de maudire à mi-voix cette tête-de-lard, ce salaud d'ivrogne...

Soudain je saisis les jumelles et les braquai sur l'entrée de la salle d'exposition de Cannon Autos. Une fille s'y était arrêtée, la main sur la poignée de la porte. Mais ce n'était pas Mme Cannon. C'était une blonde. Elle portait une robe bleue et des chaussures blanches, et avait au bras un sac blanc avec une longue courroie. Elle semblait attendre qu'on lui ouvre la porte. Je braquai vivement mes jumelles vers l'endroit qu'elle regardait et je retins mon souffle, puis le relâchai, déçu. L'homme qui s'amenait sur le trottoir avait bien la taille voulue, mais il avait les cheveux plus longs et d'un blanc cotonneux. Il ouvrit la porte et ils entrèrent ensemble. Je la suivis des yeux et la vis

traverser la salle pour se rendre au bureau. Elle avait de jolies jambes.

Oh ! Il devait y en avoir d'autres qui travaillaient là. De temps en temps, j'y reportais mes jumelles, sans cesser d'observer le coin du square le plus proche. La plupart des magasins étaient maintenant ouverts. Il y avait davantage de gens sur les trottoirs et il devenait plus difficile de les inspecter tous au passage.

Brusquement, j'interrompis le va-et-vient de mes jumelles, tous mes sens en éveil. Une Chevrolet décapotable débouchait de la rue au sud du square. Elle était conduite par un homme, un homme aux larges épaules, nu-tête. Il avait les cheveux foncés – du moins en eus-je l'impression pendant le bref instant où il resta en vue. Je saisis les jumelles, mais, le temps de les porter à mes yeux, il avait viré dans une ruelle et disparu. J'observai l'entrée de la ruelle, avec une intensité fébrile. Personne n'en sortit. « Cela aurait pu être lui », me disais-je. La décapotable, c'était un indice probant. Les minutes s'étraient, j'attendais toujours, mais il ne donnait pas signe de vie.

Peut-être y avait-il là un parking pour les employés des boutiques situées sur ce côté du square ? J'examinai la zone. La ruelle coupait le bloc d'immeubles par son milieu. L'entrée en était encadrée par le grand magasin J. C. Penney d'un côté et une cordonnerie de l'autre. A l'est du magasin Penney, donc vers moi, il y avait un coiffeur, puis une petite bijouterie. A l'ouest de la ruelle, après la cordonnerie, je vis un magasin d'articles de sport et immédiatement après une teinturerie. J'inspectai la rangée de façades, examinant toutes les portes. Elles étaient à présent toutes ouvertes sauf celle de la teinturerie et du magasin de sport. Cependant, je ne distinguais personne à l'intérieur, à part quelques vendeuses chez Penney. Baissant les jumelles, je revins à l'examen du trottoir. Et soudain, je m'immobilisai. La porte du magasin d'articles sportifs était ouverte. Quelqu'un devait être entré par-derrière. Je serrai les jumelles et les mis au point.

Personne n'était en vue, mais je distinguais clairement tous les détails jusqu'à plusieurs pas en retrait à l'intérieur. Il y avait une vitrine à droite et je voyais même dedans les rangées d'amorces sur une étagère de verre. Mes jumelles tremblaient un peu. Je les affermis contre le rebord de la fenêtre et repris ma surveillance. Derrière les vitrines, je vis des rayonnages où s'empilaient des boîtes du genre boîte à moulinets et d'autres, plus plates, qui devaient contenir les lignes enroulées. Personne n'apparut.

Grommelant d'impatience, je détournai les yeux. Je ne pouvais pas perdre toute ma journée à cause d'une vague intuition ; il fallait

que j'observe aussi tout le reste du square. Je m'en acquittai consciencieusement sans trouver d'individu possible. Au bout d'un moment, je revins à l'observation du magasin de sport. Un objet posé sur la vitrine intérieure m'attira l'œil. C'était rond et noir, en partie caché par l'encadrement de la porte. Je concentrai toute mon attention et poussai un petit grognement de satisfaction. C'était l'extrémité d'un récepteur de téléphone.

Bon. Je pouvais toujours éliminer cet oiseau et ne plus m'en soucier. Je baissai mes jumelles et déchiffrai l'enseigne au-dessus de la porte. *Tallant's*. Je me redressai et pris l'annuaire du téléphone sur la petite table de coin. Après avoir cherché le numéro, je pris l'appareil et me remis en position, les jumelles appuyées sur le rebord de la fenêtre. Le cordon du téléphone était juste assez long.

— Voudriez-vous me demander le 2279, dis-je quand l'employé du bureau me répondit.

— Une minute, s'il vous plaît.

Je l'entendis composer le numéro, puis le timbre retentit à l'autre bout. J'attendais, les verres braqués sur la zone immédiatement au-dessus de la vitrine. Il apparut et souleva le combiné. C'était un homme de haute taille avec des épaules impressionnantes et des cheveux foncés coupés court. J'exhalai doucement ma respiration.

— Allô ! Tallant's Sports, dit-il.

Cela faisait un drôle d'effet de voir ses lèvres bouger tout en écoutant sa voix dans l'écouteur.

— J'espère que vous n'étiez pas trop occupé, dis-je. Je me demandais si vous n'auriez pas des renseignements sur la pêche au lac Swanson ? Je voudrais savoir si la perche a l'air de mordre en ce moment.

— Ça rend assez bien, ces jours-ci, d'après ce qu'on m'a dit. Mais surtout au vif. Qui est à l'appareil ?

— Vous ne me connaissez pas. Je viens d'arriver de Beaumont. Un de mes amis de là-bas m'a dit que vous seriez probablement en mesure de me renseigner. George Tallant, il m'a dit, si j'ai bonne mémoire. C'est bien vous, n'est-ce pas ?

— *Dan* Tallant, rectifia-t-il.

— Dan, oui, bien sûr ! Je vous demande pardon ! Donc ça mord, là-haut, hein ?

Je le regardais attentivement, très intéressé à présent. J'étais presque certain de mon fait, bien qu'il se tînt penché sur la vitrine, tout en parlant. Il m'était difficile de me le représenter dans la position où je l'avais vu la première fois, debout et tourné de l'autre côté.

Il était en train de me dire quelque chose quand il me vint subitement une idée :

— A propos, coupai-je, vous n'auriez pas par hasard une ligne à lancer G. B. F. à tête-torpille ? Pour une canne de six onces...

— No-on, je ne pense pas, répondit-il. Je n'ai pas un très grand choix en stock parce que, dans le pays, presque tout le monde se sert de ligne à pivot. Mais un instant, je vais voir...

Je le vis se redresser et virer pour inspecter les rayonnages placés derrière le téléphone, là où je pensais avoir reconnu les boîtes de lignes à lancer. Je le tenais bien cadré dans les jumelles, exactement comme je l'avais vu la première fois, même taille, mêmes épaules énormes, mêmes petites oreilles collées au crâne, cheveux raides, courts, foncés, et cette même impression de jeunesse et de force – l'air d'un taureau de combat. Il n'y avait pas le moindre doute. J'étais en train de parler à l'homme qui avait assassiné Purvis.

VI

Quand il eut raccroché, il regagna le fond de sa boutique et je ne le vis plus. J'abaissai mes jumelles, reposai le combiné sur son support et restai un moment à le regarder d'un air absent. Au but, du premier coup ; jamais je n'aurais seulement osé l'espérer. Je m'étais prouvé que j'avais raison, je l'avais placé et reconnu... tout cela dans les deux ou trois premières heures.

A Mme Cannon, à présent. Je passai dans la salle de bains pour me raser.

Neuf heures et demie, c'est un peu tôt pour rendre visite à une femme, surtout sans s'être fait annoncer, mais il faut ce qu'il faut. Si je remettais à plus tard, elle ne serait peut-être plus chez elle et si je téléphonais d'avance, je n'arriverais jamais à la voir. J'étais bien la dernière personne au monde qu'elle tînt à rencontrer. J'adressai un sourire assez froid à mon reflet dans le miroir. Tant pis si ma bobine ne lui plaisait pas ! Je lui serais sans doute bougrement insupportable dans les vingt-quatre heures à suivre, si les choses se déroulaient comme prévu.

J'enfilai un pantalon gris fraîchement repassé et une discrète chemise de sport, après quoi je me donnai un coup de peigne et me lançai un dernier coup d'œil. Je pourrais passer. J'avais l'air propre et bien astiqué d'un bison sortant de la lessive, et presque aussi intelligent. Jamais elle ne s'aviserait de me suspecter.

Je cherchai son adresse dans l'annuaire. 324, Cherrywood Drive. Je bouclai les jumelles et le pistolet dans la valise, puis je vérifiai que la mallette du magnétophone était bien fermée à clé. Je descendis, échangeant les formalités de rigueur avec le sympathique employé du bureau et sortis par-derrière pour retrouver ma voiture. Au débouché du passage, je pris vers le nord, pour éviter le square. Je fis le plein à la première station-service. Le préposé m'indiqua le chemin de Cherrywood Drive.

C'était une rue relativement courte, et dans la dernière section, elle ne comptait que trois maisons. Je ralentis pour consulter les numéros. La demeure des Cannon était la seconde à gauche.

Les deux autres étaient peintes en blanc, du type colonial, avec

colonnes, vastes pelouses et allées de gravier. En face des Cannon, il y avait un terrain vague assez curieusement envahi par des pins, plutôt que par l'herbe folle. J'arrêtai la vieille Chevrolet contre le trottoir de ce côté et traversai la rue à pied. La demeure des Cannon était un bâtiment plus récent, long et bas, du type ranch, en brique claire, avec un toit blanc débordant à faible pente, recouvert d'éclats de quartz. Cela faisait très Far West et un peu déplacé parmi les pins. Elle se dressait en retrait de la rue au centre d'une grande pelouse bien entretenue, mais il n'y avait pas d'allée circulaire. Un sentier dallé, bordé d'arbustes, menait à la porte d'entrée, et, au-delà, une large allée de ciment conduisait droit au garage pour deux voitures construit à l'extrémité de la maison. Les deux portes du garage étaient fermées. Cela devait signifier qu'elle était chez elle.

Il faisait maintenant très chaud et je commençais à transpirer. Je montai rapidement le sentier. Un noir coiffé d'un chapeau de paille bêchait un parterre de fleurs sous la vaste baie vitrée du devant. La sueur lui collait sa chemise au dos. Les rideaux étaient tirés derrière la fenêtre et je ne pus rien voir à l'intérieur. « Attention, me dis-je, tu ne l'as encore jamais vue. Arrange-toi pour qu'elle le croie. »

Je sonnai. Le jardinier se redressa, s'essuya la figure du dos de la main et me regarda.

— Savez-vous si Mme Cannon est chez elle ? Lui demandai-je.

— Oui, m'sieur, je crois bien.

Il se remit au travail.

Je levais la main pour sonner de nouveau quand la porte s'ouvrit. Une jeune négresse me regarda d'un air indifférent. Elle mâchait du chewing-gum et tenait un balai de la main gauche.

— Mme Cannon est là ? Demandai-je.

— Je vais voir. Qui faut-il annoncer ?

— M. Warren, marmonnai-je.

— Un instant.

Elle disparut, laissant la porte entrouverte. Derrière, je vis un petit foyer. Une porte, sur la gauche, devait donner sur le living-room, mais je n'en distinguais pas grand-chose. J'attendis. Peut-être n'aurais-je pas dû dire Warren. Cela ressemblait peut-être encore trop à Harlan.

J'aurais dû choisir O'Toole ou Schutzbank, ou quelque chose dans le même goût. Mais il fallait quand même que ce soit approchant ; je ne voulais pas qu'elle se rende compte que je savais qu'il faudrait peut-être que je m'annonce sous un faux nom pour être reçu. Cela aurait tout gâché.

« C'te bonne blague, me dis-je, ça fait cinq mois et elle ne sait pas où je suis, à trois mille kilomètres près. »

La fille revint. Mme Cannon était là. Je pouvais attendre au salon. Je la suivis dans le foyer, puis je restai debout dans le living-room.

— Elle sera là dans un instant, me dit la petite négresse, qui se retira par la porte du fond, à droite.

Dès qu'elle fut sortie, j'examinai rapidement les alentours, pour m'en faire une idée aussi précise que possible avant l'arrivée de Mme Cannon.

Il n'y avait apparemment pas de chien. Je m'en étais inquiété, mais je n'en voyais aucun signe. En tout cas, il n'y en avait pas dans la maison, autrement il serait déjà venu me renifler, et je ne voyais pas de niche dans le patio derrière le bâtiment. Il y avait, à l'arrière du living-room, une seconde baie vitrée ornée d'un rideau de gaze fermé pour le moment, mais assez transparent grâce au soleil qui brillait derrière. Le patio était clos d'un mur en aggloméré, peint en blanc, d'un peu plus d'un mètre de hauteur. Plus bas, à flanc de coteau, s'étendait un autre terrain vague planté d'arbres. Approcher de la maison par-derrière serait d'une facilité enfantine. Y pénétrer, cependant, serait une autre paire de manches.

J'avais remarqué quelque chose en entrant dans le foyer, mais je n'avais pas immédiatement réalisé ce que c'était. La maison était climatisée. Je sentais la fraîcheur pénétrer ma chemise trempée. C'était épatant après la chaleur humide du dehors, mais cela supposait autre chose qui me plaisait beaucoup moins. Les portes et fenêtres devaient rester bien closes tant que l'appareil fonctionnait, par conséquent il ne suffirait plus de soulever un loquet.

Mauvais, ça. J'inspectai rapidement la pièce autour de moi.

Elle était très longue. A l'autre bout se dressait une cheminée surélevée pourvue d'une hotte de bronze. A gauche, une porte ouverte donnait sans doute sur un bureau ou une bibliothèque, car j'apercevais des rangées de livres contre les murs, ainsi que la tête d'un poisson pèlerin naturalisé. A droite, se trouvait le couloir qui desservait le

reste de la maison. Devant la cheminée, il y avait quelques fauteuils et un divan compartimenté, mais le centre vital de la pièce était à peu près au milieu, là où un long canapé s'adossait aux tentures de la baie de devant. Une table à café et trois grands fauteuils lui faisaient face, en un demi-cercle approximatif, et sans doute était-ce cette partie du living-room qui servait quand il n'y avait qu'un nombre réduit de visiteurs, car elle faisait face à la vaste baie qui s'ouvrait sur le patio. Cela me parut propice. A chaque extrémité du canapé il y avait une table, avec une grosse lampe à abat-jour rouge. Les fils des lampes disparaissaient derrière le canapé. Je notai mentalement qu'il me faudrait sans doute une prise triple. Il y eut un frôlement de pas sur le tapis. Je me retournai au moment même où M^{me} Cannon débouchait du couloir et pénétrait dans la pièce.

Quand elle me vit, elle s'immobilisa. Ses yeux s'écarquillèrent un peu et je compris qu'elle m'avait reconnu. Je m'en fichais à présent, puisque j'étais dans la place, et j'avais trop de mal à me retenir de la dévisager pour me tracasser à ce sujet.

« Du tonnerre », avait dit Purvis. Elle l'était, mais l'expression paraissait encore bien faible.

L'autre fois, je l'avais à peine entrevue au crépuscule, et cet instantané ne m'avait guère donné qu'une idée générale. Elle portait un pantalon corsaire et une chemise blanche aux manches relevées ; ses cheveux noirs corbeau étaient coupés assez court et leurs bouclettes auréolaient négligemment un mince visage ovale couleur de miel ou de bon vermouth pâle. Elle était bien roulée, uniformément et discrètement – de taille moyenne, assez mince, avec seulement un soupçon de l'effet poitrine-bombée-sur-taille-étranglée cher aux pin-up – mais si vous deviez vous y reprendre à deux fois pour vous apercevoir que ce n'était pas un torero qui remplissait cette culotte, vous aviez sûrement besoin de consulter un opticien ou un psychiatre avant que votre état n'empire. Son pantalon était d'un noir très lisse et l'effet que cela faisait sur ses cuisses – ou l'inverse – devrait bien se reproduire plus souvent. Elle avait les mollets nus, couleur de miel, et portait des ballerines. « Stop, me dis-je, d'ici deux secondes tu ne sauras plus si tu dois lui dire bonjour ou lui sauter dessus. »

Toutefois, c'étaient ses yeux qui pouvaient déclencher l'incendie. De grands yeux adorables, bordés de longs cils noirs, des yeux bruns... Pas doux comme des yeux de biche, mais calmes, froids, avec un petit quelque chose de diabolique qu'on sentait couvrir là-dessous. M^{me} Cannon était une maîtresse femme ; elle avait peut-être bien tué son mari, mais j'étais prêt à parier que, de son vivant, il n'avait pas

connu une minute d'ennui en sa compagnie.

Elle m'avait reconnu ; sa garde s'abaissa un bref instant et une lueur d'alarme passa dans son regard. Puis elle se reprit et murmura poliment :

— Bonjour, monsieur... euh...

— Harlan, dis-je, John Harlan.

— Ah ! J'avais cru comprendre M. Warren. Je n'arrivais pas à imaginer... Mais, asseyez-vous, je vous prie, monsieur Harlan.

Elle s'avança d'un mouvement fluide et s'installa dans un grand fauteuil face au canapé. Quand elle fut assise, je m'installai sur le canapé. Elle se pencha pour prendre une cigarette dans une botte sur la table. Je me levai d'un bond pour lui donner du feu. Elle me regarda au-dessus de la flamme, avec un petit sourire :

— Merci, fit-elle.

J'allumai ma cigarette à mon tour et me rassis.

— Je tiens à m'excuser de vous déranger si tôt, mais je suis en route pour une partie de pêche, au lac, et je ne voulais pas vous manquer.

— Aucun dérangement, dit-elle tranquillement. Je suis levée depuis des heures.

Pas d'erreur, elle avait du sang-froid à revendre. Je savais qu'elle rageait intérieurement contre sa bonne qui avait mal compris mon nom, et qu'en même temps elle s'affolait à tenter de deviner – maintenant que j'étais entré – si je l'avais reconnue pour la femme que j'avais vue près du lac ; mais son visage n'en trahissait rien.

— Entre nous, lui dis-je, je m'attendais à trouver une personne beaucoup plus âgée. Je ne sais pas ce qui m'avait donné cette idée, mais je pensais que vous aviez de trente à trente-cinq ans.

C'était évidemment un truc périmé et elle le prit comme tel, mais c'était quand même vrai dans une certaine mesure. Purvis m'avait dit qu'elle avait la trentaine, mais elle ne le paraissait pas.

Elle esquaissa un sourire en hochant la tête :

— Vous me flattez, monsieur Harlan, murmura-t-elle, et de si bon

matin, en plus !

Je ne l'affirmerais pas, mais je crus voir s'allumer dans son regard la petite lueur d'amusement diabolique. Elle commençait à penser que je ne me rappelais pas l'avoir déjà vue et elle se décontractait. De plus, un athlète de deux cent six livres avec des pattes comme des jambons qui faisait le joli cœur, ça devait l'émoustiller un peu. Elle avait sûrement entendu tous les compliments possibles, et de la bouche de spécialistes ; et avec ces yeux-là, elle devait utiliser les hommes comme descentes de lit depuis l'âge de trois ans. Parfait. Je serais quelque chose d'inédit pour elle ; je serais le premier qui lui coûterait cent mille dollars. Elle garderait probablement une mèche de mes cheveux sous son oreiller en souvenir de moi.

Je baissai légèrement le ton et commençai en regardant mes mains :

— Je... euh... (Puis je lui lançai un coup d'œil, mal à l'aise et gauche, mais sincère en diable.) Je ne vois pas très bien ce que je pourrais vous dire, n'est-ce pas ?

— En effet, il n'y a *rien* à dire, je pense, répondit-elle tranquillement. Vous n'étiez pas responsable.

— Mon Dieu... ce n'est pas tellement une question de responsabilité, balbutiai-je. C'est simplement que... euh... Il y a eu cet accident, et j'y suis mêlé. J'avais l'intention de venir vous voir en sortant de l'hôpital, mais je ne sais pas ce que j'aurais pu vous dire, si j'étais venu. Je savais à quel point vous étiez bouleversée, aussi, et je me suis dit que vous ne tiendriez pas à me voir pour vous rappeler...

« Cela devrait lui ôter un poids, la mettre à l'aise », me disais-je. Je n'étais qu'un gros lourdaud un peu simplet qui n'avait pas la moindre idée de la raison pour laquelle elle m'avait évité. Elle n'avait plus aucune raison de se méfier. Il ne restait plus qu'à la tranquilliser quant aux mobiles de ma visite présente, et j'aurais un pied dans la place.

Nos répliques s'enchaînaient comme si elles provenaient d'un même scénario :

— Ne vous tourmentez pas, dit-elle, je suis heureuse que vous soyez venu. Et je suis désolée de ne pas vous avoir rendu visite à l'hôpital, mais il m'est agréable de voir que vous avez compris. J'avoue que j'ai été un peu surprise en vous voyant tout à l'heure. Je ne savais pas que vous étiez revenu dans notre coin.

— Je suis revenu terminer ma saison de pêche, expliquai-je. Je vais m'embarquer dans un nouveau boulot en septembre. Je n'aurai plus de vacances avant un an, alors j'ai pensé que je ferais bien de pêcher pendant que je le pouvais.

Ses grands yeux se firent graves et compréhensifs. Elle était fortiche, la même.

— J'ai eu tellement de peine en apprenant que vous aviez été... que vous ne joueriez plus. Pensez-vous que l'accident y soit pour quelque chose ?

— Impossible à dire, réellement, fis-je en haussant les épaules. Ce sont de ces choses qui arrivent.

Elle mit un peu plus de voltage et me caressa la figure d'un regard appuyé qui aurait fait fondre du beurre à quinze pas.

— Cela m'a vraiment fait quelque chose, dit-elle simplement.

Tu ne te doutes pas de ce que ça te fera demain à la même heure, ma petite, pensais-je. Je détournai les yeux de son visage. Cela me troublait beaucoup de trop la regarder. Et j'avais encore beaucoup à faire. J'avais atteint une partie de mes objectifs, mais restait encore la question essentielle. Comment m'y prendrais-je pour entrer ? Pas question de passer par la porte de devant ; elle devait rester tout le temps fermée. Et les fenêtres ? Elles seraient toutes closes à cause de la climatisation. Mais peut-être ne seraient-elles pas fermées au crochet ? Cependant il n'y avait pas de fenêtre dans le living-room, en dehors des deux grandes baies vitrées qui, naturellement, ne s'ouvriraient pas du tout. Je ne trouvais pas de prétexte valable pour visiter le reste de la maison afin d'en chercher d'autres. Peut-être m'étais-je montré trop optimiste.

Et alors je vis deux fenêtres et je compris que j'étais plus mal parti que jamais. A travers les rideaux transparents, je distinguais les deux ailes de la maison qui formaient les branches d'un U. Il y avait des deux côtés des fenêtres, plus petites, qui donnaient sur le patio. Elles coulissaient comme des volets et s'ouvriraient avec une manivelle. Je n'avais jamais essayé, mais, d'instinct, je sentis qu'on ne pourrait pas les ouvrir de l'extérieur sans arracher et démolir la mécanique. Il s'agissait d'un engrenage à vis sans fin qui ne se commandait que d'un côté. Il en serait de même pour toutes les fenêtres. Donc, macache de ce côté ; il fallait passer par une porte.

Je me rendis soudain compte qu'elle me parlait.

— Oh ? Je vous demande pardon ?

— Vous prendrez bien une tasse de café ? dit-elle en souriant.

— Certes, dis-je.... Euh... je vous remercie.

— Géraldine ! cria-t-elle.

Il n'y eut pas de réponse. Elle me regarda et haussa les épaules d'un geste gracieux en écartant les mains.

— Voulez-vous m'excuser un instant ?

— Je vous en prie, dis-je en me levant.

Elle partit vers la salle à manger. Je suivis du regard le séant moulé à la Manolete jusqu'à ce qu'il eût disparu et, avec un « Nom d'un pétard ! » murmuré entre les dents, je me retournai et je trouvai du même coup la solution de mon problème. C'était une porte de verre qui ouvrait sur le patio. Je l'avais regardée depuis le début, mais sans la remarquer, parce qu'elle était derrière le rideau à demi transparent. Elle se trouvait juste à gauche de la grande baie et j'avais cru qu'elle en faisait partie.

J'entendis Mme Cannon parler à Esmeralda – ou Gwendoline... ou autre chose – dans la cuisine. Je m'avançai vivement jusqu'à la porte et tirai le bout du rideau. J'ouvris le battant et fis jouer la poignée de l'extérieur. Elle ne tourna pas ; le cran de sûreté de nuit était mis. Avec un bref coup d'œil en arrière pour m'assurer que j'étais toujours seul, j'inversai la position des pênes commandés par un bouton dans l'épaisseur de la porte, de façon à la libérer, puis je la refermai sans bruit et laissai retomber le rideau. Cette porte-là ne paraissait pas servir souvent ; il y avait donc des chances pour qu'elle ne se donne pas la peine de la vérifier tous les soirs.

Je retournai m'asseoir. Au bout d'un moment, elle arriva de la salle à manger, portant sur un plateau deux tasses de café, de la crème et du sucre. Je repris mon rôle de jeune homme sincère, que cet accident navrait, bien qu'il n'y fût pour rien, et, tout en parlant, je m'efforçais de ne pas la regarder, le temps de me faire une idée exacte de la topographie du patio. Elle exprima de nouveau ses regrets de me voir inapte à reprendre le rugby. Repoussant son charme soyeux de mon esprit, je lui dis combien je la trouvais courageuse. Elle me déclara que j'étais gentil et que c'était bien bon de ma part de venir la voir. Et moi je savais pertinemment qu'elle attendait que je foute le camp pour téléphoner à Tallant. Ils allaient sûrement tenir un

conciliabule pressant à mon sujet, mais je pensais bien l'avoir roulée. Je n'étais qu'un pauvre crétin qui revenait à la pêche. Je me demandai si la bonne couchait dans la maison, et je conclus que non. Il avait fallu qu'ils se cachent l'un et l'autre pendant tout ce temps, donc Tallant venait probablement la voir tard le soir. Ils étaient bien trop prudents pour risquer de se montrer ensemble avant au moins six mois, même après la disparition de Purvis. « Bon sang, me dis-je. N'y pense plus, pense au boulot. Change d'expression ; ne t'imagines pas qu'elle s'y tromperait... elle l'a vue sur le visage des hommes depuis qu'elle a passé sa douzième année. Aie l'air contrarié par quelque chose. »

Par quoi ?

N'importe quoi, bon sang !

— Comptez-vous rester ici longtemps, monsieur Harlan ?

— Une quinzaine. Peut-être un peu moins.

— Et vous logez dans le même chalet que précédemment ?

— Oui. Pour le moment je suis descendu à l'hôtel Enders. L'ami à qui appartient la baraque doit m'envoyer la clé. Elle devrait arriver aujourd'hui.

— Eh bien ! J'espère vous revoir pendant votre séjour.

Je me levai sur cette indication.

— Je suis très heureux de vous connaître, dis-je. Je ne viendrai sans doute pas souvent en ville, mais si vous passez de ce côté-là, venez pêcher avec moi. Ha-ha !

Elle sourit, comme on sourit à un bon gros un peu ballot et elle me raccompagna jusqu'à la porte. Elle me tendit la main avec beaucoup de grâce. Je la pris. Ses grands yeux bruns m'observaient à peu près du niveau de mon épaule. « Eh ben, mon frangin ! » me dis-je. Je m'attardai à lui faire des frais comme un vrai croquant ; je lui dis trois fois au revoir, en dansant d'un pied sur l'autre, je lui répétais combien elle avait été gentille de me recevoir et finalement, je sortis à reculons comme un gamin qui descend de l'estrade, après avoir reçu ses prix. Elle allait téléphoner à Tallant dès que la porte serait refermée, mais ils se contenteraient de rigoler un bon coup. J'étais absolument inoffensif.

Je roulai jusqu'au carrefour et descendis la côte en étudiant la topographie des environs, puis je rentrai à l'hôtel. Garant la voiture dans le parking de derrière, j'allai à pied faire quelques courses. J'achetai une petite lampe de poche dans un drugstore, et, chez Woolworth, je choisis une prise triple mâle, du papier à machine, des doubles de papier jaune et quelques carbones. Quoi encore ? J'avais déjà la boîte de carton. Ah, oui ! Du papier d'emballage, de la ficelle et des étiquettes.

Je retournai à l'hôtel, à pied, en évitant le côté sud du square et en gardant l'œil ouvert, mais je ne vis Tallant nulle part.

VII

Il était presque midi ; le soleil brûlait à pic sur le square et la chambre était une vraie fournaise. Je déposai tous mes achats, mis le ventilateur en marche et allumai une cigarette.

Voyons : la machine à écrire était en bas, dans la voiture ; le magnétophone était là, dans la chambre, et, pour les deux tableaux suivants, il fallait que je les intervertisse. Mais je ne voulais pas me faire voir en train de trimbaler des paquets devant le bureau de l'hôtel, comme une fourmi à un pique-nique. Inutile d'amener les gens à se demander ce que je fabriquais. En principe, j'étais en route pour une cabane de pêche. Alors pourquoi ne pas y aller dès à présent ? Seulement la clé n'était peut-être pas encore arrivée. Tout s'était déroulé si facilement et si vite que j'étais en avance sur mon horaire. Pourtant... si George l'avait postée hier...

Après tout, une façon de m'en assurer était d'aller m'informer. Je redescendis dans la rue où un indigène m'indiqua où se trouvait le bureau de poste. C'était dans une rue latérale, au nord du square.

— Harlan ? (Le préposé à la poste restante examina ses casiers et hochait négativement la tête.) Rien aujourd'hui.

— Attendez-vous du courrier de l'Ouest d'ici quelques heures ? De Fort-Worth ?

— On le trie en ce moment. Revenez dans une demi-heure.

J'entrai dans la cafétéria qu'on trouve inévitablement en face de tous les bâtiments de services publics et commandai un coca-cola. Près de l'entrée, un support de métal offrait tout un ballot de *Post* de Houston. J'en pris un et le parcourus en buvant mon coca. Purvis y figurait, presque en bas de la deuxième page, mais c'était à peu près le même article que la veille au soir, sans apport nouveau. Puis je me rappelai que c'était l'édition de province, qui avait sans doute été mise sous presse à l'heure où j'avais quitté Houston, la veille. J'avais encore du mal à réaliser que j'avais accompli tant de besogne en aussi peu de temps. Bon sang, demain à cette heure-ci... Tout doux, mon petit pote, tout doux. Il y a loin d'ici à demain, et il peut se passer un millier de choses.

Un sifflet retentit quelque part. Il était midi. Le café commença à s'emplir de sténodactylos du type fonctionnaires, vêtues de cotonnades imprimées, qui commandaient toutes les mêmes sandwiches laitue et tomates. Je demandai moi-même un sandwich, mais je m'étranglai avec en pensant à Mme Cannon. Je réglai mon addition, retraversai la rue et traînai dans le bureau de poste une dizaine de minutes à regarder les photos d'identité judiciaire des types recherchés par la police, qui étaient collées sur le mur près du règlement de la chasse de l'année dernière. Soudain, pendant que je les contemplais en pensant à ce qu'un prof de psycho nous avait dit à l'Université, à savoir qu'il n'existait pas de physionomie typique du criminel, un petit frisson me parcourut le dos. J'étais en train d'enfreindre la loi et ils pouvaient s'en prendre à moi. Mais, zut, qui est-ce qui s'aviserait de le leur dire ? Mme Cannon ? Elle irait s'asseoir sur la chaise électrique rien que pour me faire tirer deux ans ? Cette blague ! Mais quand même...

D'un haussement d'épaules, je chassai ces pensées importunes. Que diable ! De toute façon, ce ne serait pas la police fédérale. Cela ne les regardait pas. Puis je me figeai sur place. Etait-ce bien sûr ? D'après mes plans, il fallait que j'envoie quelque chose par la poste, non ? Le fait que je l'enverrais dans l'autre direction et à personne en particulier n'y changeait rien : j'utiliserais malgré tout les services de l'Oncle Sam pour un acte illégal et il n'y avait à peu près rien qui puisse le décider plus promptement à vous faire subir un examen clinique. Non, il faudrait que je feinte, sur ce point. L'Oncle Sam, j'aimais autant le laisser à l'écart.

Bon. C'était chose assez facile, somme toute. Il me suffirait de poster quelque chose d'autre, quelque chose d'honnête, qui, empaqueté, fasse le même effet. Pas à se biler pour ça.

Je retournai au guichet de la poste restante. Cette fois, la clé était arrivée. Elle était collée à un morceau de carton avec du ruban adhésif, dans une grande enveloppe brune. En rentrant à l'hôtel, je passai devant une quincaillerie où se trouvait exposé en vitrine un assortiment d'articles de sport. Entre autres une grande carte présentant des appâts en liège, pour canne à lancer. J'en achetai six. Cela ferait plaisir à George et puis, de toute façon, il fallait que j'expédie quelque chose à quelqu'un par la poste.

J'emballai toutes mes affaires, réglai ma note d'hôtel et chargeai la bagnole. En quittant la ville, je m'arrêtai dans une petite épicerie pour me munir d'œufs, de lard, de pain et de café. La route du lac partait du sud du square. C'était une petite route secondaire peu fréquentée.

L'étroite chaussée de bitume était assez mal entretenue ; elle franchissait des coteaux de glaise rouge, avec, çà et là, de rares boîtes aux lettres et des fermes délabrées, en retrait. Une buée de chaleur tremblotait au-dessus de l'asphalte et les champs avaient un aspect desséché et bruni, comme s'il n'avait pas plu depuis longtemps. Une douzaine de kilomètres plus loin, je débouchai dans la vallée où il m'avait tamponné. La route continuait sur un remblai de deux mètres de haut. Je franchis d'abord le pont sur la rivière, un tablier de bois monté sur poteaux d'acier, dans un grand tintamarre de planches disjointes. Le caniveau de ciment contre lequel il s'était écrasé devait se trouver quelque deux cents mètres plus loin. Il n'y avait pas de voitures en vue. Je ralentis pour examiner l'endroit.

On avait réparé le coin du parapet arraché et les herbes folles recommençaient à pousser. Je portai les yeux en avant, à l'endroit où j'avais moi-même capoté. On devinait encore les traces sur le remblai, là où la dépanneuse avait traîné la Buick pour la remettre sur la route. C'était moins éloigné de la voiture de Cannon que je ne l'avais cru. J'aurais dit une centaine de mètres, mais je constatais à présent que c'était beaucoup moins. Mettons soixante. Mme Cannon et Tallant avaient forcément vu ma voiture ; elle ne s'était pas écartée plus loin de la route que celle de Cannon. Ils avaient donc dû venir me voir pour s'assurer que j'étais sans connaissance ou mort, avant de retourner l'assommer. Peut-être même étaient-ils revenus avant de filer, pour avoir la certitude que j'étais toujours dans le cirage. Un petit frisson me parcourut l'échine. Imaginez que j'aie repris connaissance précisément à ce moment et que je leur aie dit quelque chose, ou que j'aie simplement grogné ? J'aurais probablement eu droit au même traitement. Mes deux lascars n'y allaient pas de main morte. Ils jouaient une sacrée partie, tous les coups permis. Je pensai à ce que j'avais à faire ce soir-là et le lendemain matin. Pendant un certain temps, ça équivaldrait à manipuler de la dynamite, et si je ne dominais pas la situation d'un bout à l'autre, cela risquait de m'éclater à la figure.

Je repartis. Trois kilomètres plus loin, la route du lac tournait à droite. Une enseigne en forme de flèche : *Pete – Appâts – Location de bateaux*, était tombée et on l'avait appuyée contre une souche dans l'herbe brûlée. La route n'était plus qu'une paire d'ornières serpentant sur une dune de sable parmi des pins coupés. A deux kilomètres de là, il y avait des champs et une ferme abandonnée, puis la route redescendait jusqu'au lit de la rivière. L'air était un peu plus frais sous les hautes frondaisons, mais les bas-fonds étaient à peu près desséchés en cette fin d'été et la boue s'était craquelée en dessins géométriques. Au bout d'un quart d'heure, je parvins à une bifurcation où l'enseigne

de Pete pointait à gauche. Je n'étais jamais allé de ce côté et je présumai que le chalet des Cannon se trouvait par là. L'autre branche de la route était à peine une piste. Elle ne conduisait qu'à la cabane de George, à l'extrémité d'un bras étroit du lac.

Au bout de quelques minutes, je débouchai subitement dans la clairière. La petite baraque grise de deux pièces, ravagée par les intempéries, se dressait sous deux grands chênes auprès de l'eau. Plus loin, j'apercevais l'étroit goulet du lac dont la surface plane étincelait au soleil comme une feuille d'acier, entre les sombres murailles de verdure. J'arrêtai la voiture à l'ombre devant la véranda et je descendis. Il régnait un tel silence qu'on se serait cru à mille kilomètres de la grand-route, au lieu de six seulement.

J'ouvris la porte et j'entrai. Les choses étaient exactement dans l'état où je les avais laissées. Un adjoint au shérif était passé y jeter un coup d'œil après l'accident. La pièce de devant renfermait un poêle et une table rustique couverte d'une toile cirée. La batterie de cuisine était accrochée à des pointes plantées dans le mur derrière le poêle ; il y avait des étagères portant les articles d'épicerie courants. J'ouvris les petites fenêtres aux deux bouts de la pièce avant de passer dans la chambre. Elle était un peu plus grande et contenait deux lits d'une personne et un lit de camp. D'autres lits de camp, pliés, s'entassaient dans un coin, et mes deux lignes à lancer, dans leurs étuis d'aluminium, étaient posées sur un des lits. Tout autour de la pièce, des vêtements de chasse et de pêche pendaient à des clous. La chaleur était suffocante et l'air mort sentait le renfermé. J'ouvris les fenêtres ; ma chemise trempée de sueur collait à ma peau.

Je consultai ma montre. Il était un peu plus de deux heures. Laissant le magnétophone dans la voiture, je déchargeai mes valises et la machine à écrire. Je la posai sur la table et défis le couvercle. Je pris dans une des valises le papier jaune et les carbones. Puis je me rappelai que je n'avais pas acheté de gomme. « Quelle confiance en mes talents », pensai-je ; je n'avais pas touché de machine à écrire depuis ma sortie de l'Université. Je fouillai dans la cabane et finis par dénicher un bout de crayon encore muni d'un fragment de gomme.

Avec la chaleur infernale qu'il faisait, j'avais très soif. Je quittai ma chemise et mon pantalon que j'accrochai à des portemanteaux sur la véranda pour les faire sécher, ensuite je pris le seau à eau et, en caleçon, je suivis le sentier qui menait à la source. Je remplis le seau à l'aide de la louche d'aluminium pendue à un clou planté dans un arbre à gomme et me désaltérai avec volupté.

Une fois rentré, je disposai le papier près de la machine, sortis un paquet de cigarettes et des allumettes d'une valise et trouvai un cendrier. Puis je tirai une chaise et m'installai à la table. Il régnait un silence de mort dans la cabane. J'avais tout ce bout du monde à moi tout seul et je m'apprêtais à coucher sur papier le poulet le plus coûteux qu'on eût jamais écrit.

J'insérai une feuille jaune dans la machine pour faire un brouillon et me mis au travail. Au début, je fis des tas de fautes parce que je n'étais pas habitué à cette machine et que j'avais perdu la main. Le début ne me plut pas, et après l'avoir chiffonné, la seconde version ne me plut pas davantage. La sueur me ruisselait de partout et je pris une serviette pour l'éponger. Il me fallut une heure et demie avant d'aboutir au texte que je désirais, un peu plus d'une page à simple interligne.

Je relus :

A l'attention des districts attorneys de Houston, Texas, et de Wayles, Texas.

Je m'appelle John Gallagher Harlan. Je suis né à Tulsa, Oklahoma, le 10 juillet 1927, de Patrick et

Marianne Harlan, décédés tous les deux. Je suis diplômé de l'université de..., classe 1949, et ancien joueur professionnel de rugby. Je mesure un mètre quatre-vingt-huit et pèse cent cinq kilos. J'ai un grain de beauté velu sous l'omoplate gauche ainsi qu'une cicatrice très profonde à mon genou gauche. L'examen des os de ma jambe gauche montrera qu'elle a subi récemment deux sérieuses fractures. Ma prothèse dentaire, consécutive à la perte de plusieurs dents au cours de parties de rugby, a été exécutée par le docteur Paul J. Scarff, du Medical-Dental Building de San Francisco, Californie.

Les renseignements ci-dessus sont sans importance sauf pour une identification éventuelle et aussi pour la vérification du fait que j'ai réellement existé, car si vous recevez ceci, je serai mort. J'aurai été tué par Daniel R. Tallant, aidé de Mme Howard L. Cannon, ou par l'un des deux seulement ; ils habitent tous les deux Wayles, Texas.

Je ne sais pas si vous retrouverez mon corps, ni, dans l'affirmative, si vous réussirez à réunir suffisamment de preuves pour les condamner, mais ceci vous servira tout au moins à expliquer leurs mobiles. On m'a tué pour m'empêcher de divulguer les renseignements ci-après :

Mme Cannon et M. Tallant sont déjà l'un et l'autre coupables de meurtre. Le mari de Mme Cannon n'est pas mort à la suite d'un accident d'automobile dans la nuit du 4 mars 1956, comme on l'a cru, mais il a été frappé mortellement par M. Tallant, avec la complicité de Mme Cannon, peu après avoir perdu connaissance dans sa voiture accidentée. J'étais sur les lieux moi-même, coincé sous ma propre voiture à une soixantaine de mètres de distance. J'entendis des voix, suivies d'un coup sourd, mais je feignis d'être sans connaissance pour éviter de subir le même sort.

J'expliquais ensuite que, quelques minutes auparavant, j'avais aperçu Mme Cannon aux abords du lac et que Cannon m'avait tamponné sur la route parce qu'il m'avait pris pour Tallant et qu'il avait cru qu'elle était dans la voiture avec moi.

Je terminai ainsi :

Ceci expliquera également la mort de M. Wilton L. Purvis, 10325 Caroline Street, à Houston, Texas, dans la nuit du 8 août 1956. Il s'efforçait de faire chanter les deux meurtriers susnommés en se fondant sur les preuves qu'il avait accumulées contre eux, et il a été lui-même tué d'un seul coup violemment assené à la tête par M. Tallant. Je me trouvais à ce moment dans son appartement, dans la cuisine, où l'on ne pouvait pas me voir du living-room ni de la porte de la salle à manger. M. Tallant est entré dans l'appartement en se faisant passer pour un inspecteur fédéral de la radio venu enquêter dans le quartier sur des brouillages à la télévision. Pour prouver ma présence sur les lieux, j'avance les faits suivants : M. Purvis portait une chemise sport bleu foncé et un pantalon de flanelle grise. Il a eu le bras droit cassé du coup. Il y avait deux bouteilles de bière d'importation sur l'égoûttoir de la cuisine, ouvertes, mais non entamées.

Je me rends compte que rien de ce qui précède ne serait admis comme preuve irréfutable devant le tribunal, mais je crois que, les faits vous étant connus, vous pourrez éventuellement leur arracher des aveux ou trouver vous-mêmes assez de preuves pour les faire condamner.

Votre hypothèse quant au silence que j'ai gardé jusqu'à présent est exacte. Je me sers effectivement de ces renseignements pour extorquer des fonds d'un montant de cent mille dollars. Je comprends très bien que cet aveu tendra largement à discréditer mes affirmations, du fait que je suis moi-même criminel, même si c'est mon premier délit. J'avoue en toute liberté ma tentative d'extorsion ; le seul fait que vous lisiez la présente atteste que je suis mort. Ce sont donc, dans une certaine mesure, des

« aveux sur mon lit de mort » que je fais ici et, comme tels, ils devraient trouver créance auprès de vous.

JOHN GALLAGHER HARLAN.

J'insérai dans la machine deux feuilles propres, séparées par un carbone, et je recopiai mon texte très proprement, lentement, sans fautes. Ceci terminé, je déchirai l'original en menus morceaux, les roulai en boule avec les versions inutilisées et le carbone, et les fis brûler dans le poêle, me servant ensuite du tisonnier pour réduire les cendres en poussière. Je pliai les deux pages du double et les laissai sur la table. Puis je refermai la machine et la rangeai. Déjà une bonne chose de faite.

Il y avait deux bobines de ruban enregistreur vierge dans une des valises. Je les sortis de leurs boîtes plates en carton et les emportai au bord du lac, puis je les lançai loin dans l'eau. Elles coulèrent. Rentré dans la cuisine, je mis dans une des boîtes les six appâts à perche que j'avais achetés, enveloppai le tout de papier brun, le ficelai et y collai une étiquette. La seconde boîte était identique et serait toute pareille une fois enveloppée. J'allai les ranger toutes les deux dans le coffre à gants de la voiture, avec le papier d'emballage, les étiquettes, la ficelle et un carnet de timbres.

Je sortis de ma valise l'automatique 45, emplis le chargeur et le glissai en place, puis je mis l'arme dans la voiture. L'après-midi était déjà très avancé. Pour me rafraîchir, je plongeai du petit appontement où le bateau était amarré à la chaîne et au cadenas, et je fis quelques brasses. Ensuite, j'allumai le poêle, fis chauffer du café et préparai deux œufs sur le plat. Cela fait, je lavai la vaisselle et m'assis sous la véranda pour fumer une cigarette, dans l'ombre envahissante. Demain à la même heure ou bien je serai sur le chemin de la fortune, ou bien l'un de nous ou peut-être même tous les trois nous serons morts. Je n'étais pas trop inquiet. Je me faisais l'effet d'être planté sur ma ligne de trois quarts, au moment du coup d'envoi, quand le ballon m'arrivait dessus.

Quand il fit tout à fait nuit, je mis un complet de flanelle anthracite, des chaussures à semelles crêpe et une chemise bleue. Je m'assurai que j'avais ma petite lampe de poche et mon porte-plume, bouclai les portes et fenêtres, sortis et montai en voiture. Jamais l'heure ne serait plus propice.

VIII

Juste avant d'arriver à l'autoroute, je quittai le chemin pour me ranger sous les pins, à l'abri de la lumière des phares, et j'attendis. Nulle voiture ne me filait. J'allumai une cigarette et consultai ma montre. Un peu plus de huit heures. J'avais encore beaucoup de temps devant moi, et, pour m'assurer qu'on ne me surveillait pas, l'endroit convenait à merveille. Une heure passa lentement, puis une autre. Les moustiques bourdonnaient à mes oreilles... une chouette hulula quelque part dans le sous-bois. De temps à autre, une voiture passait sur l'autoroute, mais aucune ne s'engagea dans le chemin. Je repris la route. A peu près à mi-chemin du patelin, des phares, derrière moi, se rapprochèrent. Je ralentis. La voiture me doubla. C'était une vieille camionnette. Elle ne tarda pas à disparaître.

Arrivé en ville, je virai à gauche pour emprunter les petites rues. Elles étaient bordées de grands arbres et éclairées seulement aux carrefours. Il était maintenant plus de onze heures et la circulation se faisait rare. Six blocs plus loin, je m'engageai dans la rue qui passait devant la demeure des Cannon. Je la suivis pendant un certain temps, jusqu'au terrain de jeux qui se trouvait à gauche. C'est là que commençait la pente. Sur la droite, il y avait quatre ou cinq maisons. Je me rangeai contre le trottoir sous l'ombre dense des arbres, et j'éteignis mes feux. Personne en vue. Pas de voitures en mouvement. J'attendis que mes yeux s'accoutument à l'obscurité. Pas d'autre bruit qu'une radio jouant en sourdine dans une des maisons. Je descendis, pris le magnétophone, et m'assurai que j'avais bien la prise triple, la pelote de ficelle et mon canif.

Les étoiles brillaient dans le ciel clair, mais il n'y avait pas de lune. Je traversai la rue et longuai le terrain de jeux. Devant moi, il n'y avait plus de réverbères. Le trottoir cessa. Je restai au bord de la chaussée, prêt à me fondre dans les ténèbres si une voiture arrivait. Rien. Je continuai à grimper. Parvenu à la zone boisée en contrebas de l'arrière de la maison, je retraversai la rue et m'avançai sous les pins. Les ombres denses semblaient de velours. Je marchais sans bruit sur les aiguilles de pin, me rapprochant de la lumière que j'apercevais par intermittence entre les arbres. Je finis par arriver à une étroite bande de terrain découvert, sur le derrière de la maison.

Il y avait de la lumière dans le living-room. Les rideaux étaient

toujours tirés derrière la grande baie vitrée, mais je voyais suffisamment à travers pour distinguer quatre personnes assises à une table de jeu. Deux hommes et deux femmes, semblait-il. Je me demandai si Tallant n'était pas parmi eux, mais je ne reconnus pas sa silhouette massive. L'attente risquait d'être longue, parce que, même après le départ de ces gens, il faudrait que je sois sûr que Tallant n'allait pas rappliquer.

Une demi-heure s'étira ainsi. Je commençais à avoir une envie terrible de griller une cigarette, mais je ne pouvais pas l'allumer là, à découvert. Posant le magnétophone près d'un poteau de la clôture, je retournai sous les pins. Une fois abrité de toutes parts, je m'accroupis et frottai vivement une allumette. Je fumai lentement, puis j'écrasai mon mégot sur le sol. Quand je regagnai mon poste, la partie de bridge était terminée. Ils disparurent tous dans le petit hall, au bout du living-room, et, au bout d'un moment, une seule personne revint. Ce devait être Mme Cannon. J'entendis deux voitures démarrer sur le devant. Les lumières s'éteignirent une à une dans la maison. Puis une autre s'alluma sur l'arrière de l'aile droite. Ce devait être sa chambre. Là, les rideaux étaient opaques, mais je distinguais un rai de lumière tout autour. Au bout d'une vingtaine de minutes, cette lumière s'éteignit aussi et toute la maison se trouva plongée dans les ténèbres. Elle était couchée. Seule ? « Oui, jusqu'à présent », me dis-je. Si Tallant avait été du nombre des bridgeurs, il serait parti, lui aussi, pour revenir plus tard. Je consultai une nouvelle fois le cadran lumineux de ma montre : minuit dix.

Je m'installai en vue d'une morne attente. Les moustiques vinrent danser leur sarabande autour de moi et me piquer les mains. Soudain, une lampe s'alluma derrière une petite fenêtre à vitres dépolies, un peu en avant de la chambre. « La salle de bains », pensai-je. Tallant serait-il donc arrivé ? Non. La lampe s'éteignit presque immédiatement. Elle avait dû boire un verre d'eau, ou prendre un somnifère. Si la tête de Cannon ressemblait à celle de Purvis après la visite de Tallant, elle devait les acheter au kilo, les somnifères.

Les minutes s'éтираient à n'en plus finir. Une heure. Une heure et demie. Pas trace de Tallant. Il ne devait pas venir, autrement il serait déjà arrivé. Drôle de type. Moi, à sa place, j'aurais été là, avant même que l'ampoule électrique ait eu le temps de refroidir. Je me la représentais toute seule dans cette chambre et je me demandai si elle dormait toute nue ou dans une de ces petites combinaisons affriolantes. Puis je m'arrachai à ces pensées en jurant à mi-voix. Le fait de penser à elle me mettait toujours mal à l'aise. Enfin... Peut-être lui avait-elle dit de ne pas venir. Ce sont des choses qui arrivent de

temps en temps.

La demeure restait sombre et silencieuse et les maisons voisines avaient éteint depuis longtemps leurs feux. Je commençais à me sentir un peu nerveux, tant j'étais anxieux d'en finir, mais je me forçai à patienter. Que je sois surpris sur les lieux et tout était gâché. « Accordons-lui au moins jusqu'à trois heures », me dis-je. Alors elle serait endormie, si elle devait dormir cette nuit-là. Je me mis de nouveau à me tourmenter au sujet de la porte. Et si elle s'était aperçue que le loquet de sûreté était relevé ? Mais je l'avais vue monter se coucher sans le vérifier. « Cesse de te tracasser. » Les moustiques zizillaient autour de ma figure. Je battis des mains pour les chasser. Ce fut une heure affreusement longue.

Quand ma montre marqua trois heures, j'étais tendu, impatient d'agir. Posant le magnétophone sur le haut du mur, je me hissai d'une traction et retombai sans bruit sur le gazon de l'autre côté. En avançant lentement et en évitant les meubles de jardin enregistrés par ma mémoire, je m'avançai jusqu'à la terrasse dallée devant la porte du living-room. Mes semelles crêpe ne faisaient aucun bruit. Je trouvai la porte et tirai sur l'écran grillagé. Il refusa de s'ouvrir.

Je m'immobilisai en jurant intérieurement. Dire que je m'étais trouvé devant cette porte et que je n'avais même pas eu l'idée de regarder si l'écran de treillage était fermé au crochet ! Mais peut-être avait-il été bouclé depuis. Dans ce cas, la porte l'était aussi. Le seul moyen de m'en assurer, c'était d'ouvrir l'écran. Je posai le magnétophone et pris mon canif.

Je promenai le faisceau de ma petite lampe le long du châssis et repérai le crochet, à l'intérieur. Il ne me fallut que quelques secondes pour introduire la lame à travers le grillage, la placer sous le crochet et soulever. Il se délogea avec un faible raclement, rebondit et retomba contre le bois. J'éteignis ma lampe et j'attendis, retenant mon souffle. La nuit restait silencieuse. « Parfait », me dis-je ; elle n'avait rien pu entendre de l'intérieur, toutes portes et fenêtres closes. La porte, nom de Dieu, la porte ! J'ouvris doucement l'écran et saisis la poignée. Elle tourna. Je relâchai doucement mon souffle.

J'entrai, refermai doucement la porte et repoussai l'extrémité du rideau. Il faisait frais à l'intérieur, après la chaleur du dehors. Les ténèbres étaient impénétrables. Je restai immobile une longue minute, l'oreille tendue. Le silence était absolu, à part le faible ronronnement de l'appareil de climatisation, quelque part dans la maison. Je rallumai ma lampe de poche et franchis la distance qui me séparait du

canapé. Je pris la lampe à abat-jour rouge sur la table, la posai sur le canapé et j'écartai la table. Le tapis étouffait tous les bruits. Je m'accroupis pour regarder la plinthe. C'était parfait. Il y avait largement place pour le magnétophone, entre le dos du canapé et le mur. Posant ma lampe sur la table, je soulevai le bout du canapé et l'écartai suffisamment du mur pour pouvoir me glisser derrière.

A présent, je travaillais vite et en silence, en me remémorant tous les gestes prévus. Avec mon canif, je découpai un morceau de la tapisserie au dos du canapé, vers le centre, et le fourrai dans la poche de ma veste. Je distinguais maintenant les ressorts et le rembourrage. J'ouvris la mallette du magnétophone, en sortis le micro et le mis en position entre deux ressorts, face à l'avant. Puis je le fixai en place avec un bout de ficelle. En tâtonnant avec les doigts, je m'assurai qu'il n'était pas en contact direct avec le rembourrage.

Je découvris la prise murale dans la plinthe, sous la tenture de la fenêtre. Comme je l'avais pensé, elle était double, chacune des deux lampes destinées à éclairer le canapé utilisant un des circuits. Je débranchai une lampe et mis la prise multiple en place, puis j'y raccordai la lampe et le magnétophone. Je posai l'appareil contre le mur et en réglai les commandes, négligeant toutefois le bouton de déclenchement. Après avoir soigneusement remis le canapé à sa place primitive, je fis de même pour la table sur laquelle je remplaçai la lampe. M'asseyant à l'extrémité du canapé, je tendis la main droite en arrière. Je touchais tout juste le bouton. L'ayant poussé, je passai le bout des doigts contre une des bobines. Elle tournait. Les tentures ne l'entravaient nullement. Tout devrait fonctionner au mieux. J'arrêtai l'appareil et me levai. M'éloignant un peu, je promenai ma lampe sur le bout du canapé pour m'assurer que rien ne pouvait me trahir. Tout allait bien. La petite table empêchait de voir derrière le meuble.

Je me redressai et m'épongeai la figure avec mon mouchoir. En dépit de la climatisation, j'étais inondé de sueur. J'avais tout oublié, tellement je m'étais concentré sur la tâche. Tout était prêt, désormais ; restait seulement à sortir de là. Je promenai encore une fois ma lumière autour de moi pour être sûr de ne rien oublier, puis, à pas de loup, je gagnai la porte. J'écartai le rideau, me faufilai au-dehors, refermai doucement la porte, puis l'écran de treillage, et me retrouvai sur la terrasse. Je poussai un long soupir et sentis que je me décontractais. Je descendis la côte et regardai l'heure en montant dans ma voiture : trois heures vingt.

Je baissai les vitres et allumai une cigarette. J'avais encore quatre heures et demie à attendre, après quoi viendrait le moment de me

colleter avec le plus difficile et le plus dangereux. L'idée me vint d'aller me coucher et je me demandai si je réussirais à dormir. Non. Impossible. J'étais encore beaucoup trop tendu. De toute façon, mieux valait ne pas rentrer à la cabane. Je ne savais pas où était Tallant, et tant que je l'ignorerais, mieux valait ne pas risquer de le rencontrer. Le mieux à faire, pour le moment, c'était de ne pas me montrer et de rester en mouvement. Je repartis par les rues silencieuses, puis je pris la route du sud, mais en arrivant à la bifurcation, je continuai tout droit. Il y avait trente kilomètres jusqu'à Breward. Je roulais lentement. En y arrivant, je trouvai au bord de la route un café ouvert toute la nuit et je me fis servir mon petit déjeuner.

Je pris tout mon temps pour manger et je me mis à lire le journal de la veille comme si j'avais été privé de nouvelles depuis l'invasion de la Pologne par Hitler. L'aube pointait quand je pris la route du retour. Quelques kilomètres après Breward, je repérai, à l'écart de la route, un coin propice près d'une scierie abandonnée. Il y avait une énorme masse de sciure de bois et un étang où poussaient des nénuphars. Je descendis de voiture pour m'asseoir sur un gros tronc d'arbre et, là, je fumai et je réfléchis tandis que l'aube montait. L'air était comme pétrifié. Je consultais ma montre toutes les deux ou trois minutes, tant je sentais croître ma nervosité et mon impatience.

Le minutage conditionnait tout. Je voulais les attaquer le matin de bonne heure, les yeux encore lourds de sommeil, donc il était essentiel que j'arrive avant que la bonne se soit mise au travail. Mais il fallait aussi que ce soit aux environs de huit heures et demie pour que la poste soit ouverte quand j'en aurais besoin.

Temps de démarrer. Je jetai mon dernier mégot dans l'étang et me levai. Je tirai le 45 du coffre à gants et le glissai dans la poche droite de ma veste en me demandant à quel point des gens qui avaient déjà commis deux meurtres se laisseraient bluffer. Pas facilement, à coup sûr. Je repris la route de la ville.

*

Il était huit heures moins dix quand je me rangeai le long du trottoir devant la demeure des Cannon. Le soleil, plus haut, devenait brûlant ; rien ne bougeait dans la rue, qu'un chien qui faisait son petit tour matinal. Je pris rapidement le sentier. Un journal plié gisait sur la première marche de la véranda. Je le ramassai et pressai le bouton de sonnette. Je l'entendis retentir à l'intérieur. J'attendis un moment, puis je recommençai, longuement, impatiemment. Debout en plein

soleil, je rôtais dans mon complet de flanelle. J'allais sonner de nouveau quand la porte s'ouvrit.

Pas de doute, je l'avais sortie du lit. Ses cheveux sombres étaient ébouriffés et elle portait une robe de chambre bleue étroitement serrée à la taille. Ses grands yeux étaient encore ensommeillés et l'irritation qui couvait dans son regard se concentra sur moi. Elle s'efforça sans grande conviction de la dissimuler, mais ce ne fut pas très réussi.

— Oh ! C'est vous, monsieur Harlan. Vous ne pensez pas qu'il est un peu tôt ?

— J'ai à vous parler, dis-je sèchement.

J'avancai. Elle recula, un peu interloquée. Je refermai la porte derrière moi et, ce faisant, je glissai les doigts au bord du battant, pour inverser les deux boutons poussoirs de la sûreté de nuit. Elle ne me vit pas faire, car elle m'observait le visage.

Il était visible qu'elle trouvait mes façons un peu cavalières.

— Je vous demande pardon...

— Bouclez-la ! Dis-je.

Les yeux ronds d'étonnement, elle recula encore d'un pas. Mais elle se reprit en une seconde et sa surprise fit place à de la colère :

— Cela ne vous ferait rien de me dire...

— La bonne est déjà arrivée ? Coupai-je.

— Monsieur Harlan, voulez-vous, je vous prie, sortir de chez moi, avant que j'appelle la police ?

Je l'empoignai par le devant de son peignoir.

— Bouclez-la, vous dis-je. Et écoutez. Si la bonne est là, faites-la filer. Si elle doit arriver dans la demi-heure à venir, téléphonez-lui de ne pas se déranger. Vous ne voudriez pas qu'elle entende ce que j'ai à vous dire.

A présent, elle était effrayée, mais s'efforçait de ne pas le laisser voir.

— Ne vous en faites pas, dis-je. Je ne suis pas un détraqué sexuel en train de piquer une crise, si c'est ça qui vous inquiète. Il s'agit

strictement d'affaires. Alors, la bonne ?

Elle s'humecta les lèvres :

— Elle arrive à neuf heures.

— Parfait. (Je la relâchai en lui ricanant au nez.) Passons dans le living-room, si vous voulez bien ? Vous manquez à vos devoirs d'hôtesse, il me semble !

Elle n'était pas encore tout à fait dans le bain. La veille, elle m'avait pris pour un croquant inoffensif et benêt, et voilà que je mettais son jugement en défaut. Toutefois, je dois lui rendre cette justice : le temps de passer dans le living-room et de s'asseoir en face l'un de l'autre, elle avait repris tout son calme. Je n'étais plus qu'une calamité qu'elle devait supporter jusqu'à ce que je décide de m'en aller.

— Une cigarette ? Dis-je en lui tendant le paquet.

Elle fit signe que non.

— Fumez. C'est bon pour les nerfs. Notre entretien risque d'être un peu pénible.

— Cela ne vous ferait rien de me dire tout de suite ce que vous teniez tant à me communiquer que vous avez forcé ma porte et...

— D'accord. J'ai là quelque chose que j'aimerais vous faire lire.

Elle m'observait avec intensité pendant que je tirais de ma poche intérieure la copie sur papier jaune. Je gardai les feuilles en main en achevant d'allumer ma cigarette et en lâchant l'allumette dans le cendrier

— Tenez, lui dis-je.

Elle déplia les feuillets. J'observais son visage quand elle se mit à lire. Au début, elle parut surprise. Je devinai que c'était en voyant que ma missive était adressée aux deux districts attorneys. Mais ensuite son visage se figea comme un masque... un très joli masque couleur de miel dominé par deux yeux bruns absolument indéchiffrables. Elle acheva sa lecture, replia les papiers et les laissa tomber sur la table.

Je m'adossai au canapé, les mains derrière la tête, la cigarette pendante au coin de la lèvre.

— Alors ? Demandai-je.

Elle prit une cigarette dans le paquet que j'avais laissé sur la table. Elle l'alluma avec le briquet de table, les mains très fermes.

— Monsieur Harlan, s'enquit-elle calmement, accepteriez-vous de répondre à une question assez indiscreète ? Vous n'avez jamais été enfermé dans un asile d'aliénés ?

— Pas mal, mais vous perdez votre temps.

— Je parle sérieusement.

— Très bien, votre numéro, soupirai-je, mais laissons tomber, si vous voulez bien, et venons-en aux affaires. Je veux cent mille dollars. Est-ce que je les aurai ?

Elle me regarda d'un air stupéfait :

— Vous ne pouvez pas parler sérieusement !

Je désignai la lettre d'un signe de tête :

— Vous avez bien lu, n'est-ce pas ?

— Oui. Et jamais chose plus délirante...

— Gardez vos arguments pour les jurés, coupai-je. Si vous passez en jugement, vous en aurez besoin. Vous avez tous les deux tué votre mari pendant qu'il était sans connaissance, et si vous croyez pouvoir obtenir que ça passe pour autre chose qu'un meurtre au premier degré, vous êtes complètement cinglée. Le jury ne délibérerait même pas le temps de griller une cigarette. Maintenant, écoutez...

— De toutes les idées les plus abracadabrantes, les plus démentiellles...

Je me penchai en travers de la table :

— Fermez-la, je vais vous dire la suite : vous, Tallant et votre mari, vous pouvez vous entre-tuer tous les jours de la semaine et même deux fois le dimanche si le cœur vous en dit, je m'en fiche éperdument. Mais quand vous me mettez dans le coup, c'est une autre paire de manches. Votre mari a volontairement tenté de me tuer parce qu'il m'a pris pour Tallant et, en fin de compte, il m'a fait une permanente à la guibolle. Mes jambes ne sont peut-être pas aussi affolantes que celles de Betty Grable, mais je gagnais bougrement bien

ma vie avec et, maintenant, je ne peux plus. Il vous a laissé une assurance de cent mille dollars, mais c'est simplement une erreur d'écritures. C'est à moi qu'il aurait dû les laisser. Je viens les chercher. Je les touche ou je les touche pas ?

— Vous avez l'imagination fertile, monsieur Harlan, encore qu'un peu dérangée. Mon mari avait bu. Il a perdu le contrôle de sa voiture...

— Nous avons perdu assez de temps comme ça, coupai-je. Appelez Tallant au téléphone. Vous lui direz ce que je vous dicterai.

— Vous voulez parler du M. Tallant qui tient le magasin d'articles de sport ?

— Entre autres choses, oui, c'est bien ce M. Tallant. Allez !

— Et si je refuse ? fit-elle, le sourcil levé.

Je tendis le bras par-dessus la table, l'empoignai par le devant de son peignoir et la mis debout.

— Vous n'êtes pas de taille à me dire si vous le ferez ou non. Où est l'appareil ?

Ses yeux bruns s'emplirent de mépris :

— Vous l'avez sous les yeux.

Elle tourna à demi la tête. L'appareil était placé sur une tablette entre la fenêtre de derrière et la porte de la salle à manger.

— Venez, lui dis-je.

Je la pris par le bras pour la pousser devant moi. L'annuaire se trouvait sur une étagère, sous l'appareil. Je le lui tendis, ouvert à la première page.

— Voilà les numéros de la police locale et du bureau du shérif. Si vous pensez que je bluffe ou que je suis cinglé, tentez le coup. Appelez l'un ou l'autre. Dites-leur qu'un homme est entré chez vous par effraction et qu'il vous menace. Leur voiture sera ici en moins de trois minutes.

Elle me regarda d'un air de défi :

— Et en moins de deux vous m'auriez défigurée à jamais.

— Je ne vous toucherai pas. Je suis armé, mais je ne résisterai pas non plus à une arrestation. Je ne suis pas idiot à ce point. Réfléchissez : port d'armes prohibées, entrée illégale, agression, tentative d'extorsion de fonds... Ça devrait me faire dans les cinq à dix ans, au moins ! Allez-y !

Elle me regarda, puis elle porta les yeux sur le téléphone. Je lui tendis le combiné :

— Appelez la police. Ou appelez Tallant. Comme vous voudrez.

Elle voulut bluffer. Un instant, son regard croisa le mien, puis elle baissa les yeux et composa un numéro.

Ce n'était pas un des numéros officiels. Elle appelait Tallant.

IX

— Dites simplement qu'il se passe quelque chose et qu'il vienne le plus rapidement possible, ordonnai-je. Pas un mot de plus.

Elle me regardait froidement. Dans le silence de la pièce, j'entendis la sonnerie du téléphone, à l'autre bout. Elle cessa.

— Monsieur Tallant ? fit-elle. Ici, Mme Cannon. Il se passe quelque chose et je me demande si vous pourriez venir immédiatement...

J'appuyai sur le support pour couper le contact et je lui repris le combiné, mais le mal était fait.

— Astucieux, dis-je. Mais ça ira quand même. Il ne peut rien faire.

— Que voulez-vous dire ?

— Laissez tomber.

Je reposai le combiné. Elle était fine, la mouche. Si Tallant était arrivé sans savoir ce qu'elle avait déjà pu me dire, j'aurais eu l'avantage. Mais elle avait été plus rusée que moi et elle l'avait averti. Avec son *Monsieur* Tallant, elle lui avait dit aussi clairement qu'avec un dessin que j'étais là... ou du moins qu'il y avait quelqu'un... qui la forçait à téléphoner, mais qu'elle n'avait rien avoué.

Mais si, par hasard... ? L'espace d'un instant, je fus pris d'incertitude. Peut-être ne le connaissait-elle pas, en réalité. D'accord, je savais qu'il avait tué Purvis, parce que je l'avais vu, mais tout le reste n'était qu'un enchaînement d'hypothèses logiques. Et si elle *n'était pour rien* dans la mort de Cannon, j'aurais l'air fin.

« Non. Réfléchis. Elle ne peut pas ne pas être dans le coup. » Elle s'est trahie deux fois dans les trois dernières minutes. Elle s'est dégonflée quand tu l'as défiée d'appeler la police. Et elle a fait une boulette encore plus flagrante.

— Vous n'êtes pas malhabile, mais vous avez cafouillé, ce coup-là, dis-je.

— Pardon ?

— Vous avez bien dit *Monsieur Tallant* et *Madame Cannon*, mais vous avez appelé son numéro sans même consulter l'annuaire.

Nous étions toujours face à face, devant l'appareil.

— Vraiment ? C'est si surprenant ? Il se trouve que nous appartenons tous les deux à un même comité.

— Quel genre de comité ?

— Nous cherchons à former un groupe de théâtre d'amateurs.

— Très intéressant.

Je retournai m'asseoir au bout du canapé. Il allait s'amener d'une minute à l'autre et je me sentais de nouveau tendu. Ensemble, ils ne seraient pas faciles à manœuvrer. Elle se tint à l'autre bout de la pièce, me regardant d'un air parfaitement écoeuré. Nous attendions sans mot dire. Le silence s'était tellement épaissi que le carillon de la porte de la cuisine me fit l'effet d'une bombe.

Elle fit demi-tour pour se diriger vers le foyer. Dès qu'elle eut franchi la porte, je tendis le bras derrière le canapé et mis le contact de l'enregistreur. Puis je me levai d'un bond pour la suivre. J'étais appuyé au chambranle de la porte entre le living-room et le foyer quand elle ouvrit. Tallant se tenait sous la véranda.

Nous étions à peu près de la même taille, mais il pouvait avoir un ou deux ans de moins que moi, et il était beau gosse, le salaud. Bien sûr, sa binette n'avait pas raclé autant de terrains de rugby que la mienne, mais elle n'avait rien d'efféminé. Il avait les yeux gris-bleu, assez durs, et la fossette de son menton n'enlevait rien à la puissance de sa mâchoire. Ses cheveux noirs et courts avaient tendance à friser. « Drôle d'armoire », me dis-je. Et l'air un peu fortiche. Que ce soit pour les faveurs d'une fille ou pour le ballon dans une mêlée, il devait bagarrer dur.

— Entrez, monsieur Tallant, dit-elle.

Je ne savais pas quels messages elle pouvait bien lui transmettre avec les yeux, mais j'observais les siens, à lui. Je tâchai de repérer une arme sur lui, mais je ne pus rien déceler. Il portait une chemise de sport, sans veston.

Il entra dans le foyer. En refermant la porte, il inclina un peu la tête vers moi et demanda :

— Qui est-ce ?

Mais ça manquait de conviction. Il savait parfaitement qui j'étais.

— Je suis inspecteur fédéral de la radio, dis-je en l'observant attentivement. J'enquête sur des brouillages à la télévision dans le quartier.

D'accord, il était bon acteur, et il s'était préparé, mais le coup était trop brutal pour qu'il ne se trahisse pas un peu. L'espace d'une fraction de seconde, je vis que je l'avais touché, puis il se reprit. Il fronça les sourcils :

— De quoi s'agit-il ? C'est une blague ? demanda-t-il tranquillement.

— Peu importe, dis-je. Vous avez déjà répondu vous-même à votre question. Entrez-vous asseoir. J'ai quelque chose à vous faire lire.

Je m'effaçai pour les laisser passer. Je veillais à ce qu'il ne m'approche pas de trop près, et, de son côté, il s'efforçait de ne pas me présenter le dos, tout cela exécuté avec une rare discrétion, bien entendu. Personne n'élevait la voix, mais on se serait cru dans un transformateur, tant l'atmosphère était survoltée.

J'avais fait exprès de laisser ma lettre sur la petite table. Il faudrait qu'il aille la prendre, donc l'endroit logique où s'asseoir serait le plus proche... le canapé, ou un des fauteuils qui lui faisaient face. Je désignai la lettre du geste :

— M^{me} Cannon a déjà lu la bonne nouvelle. Mais je crois qu'un aspect de la chose lui a échappé. Il ne vous échappera sans doute pas, à vous. Vous remarquerez que ce n'est qu'un duplicata.

— Dites donc, vous vous foutez de moi ! fit-il brutalement. Qui êtes-vous ? Et que me voulez-vous ?

— La lettre, Tallant, fis-je en agitant la main. Lisez-la donc ! Elle vous expliquera tout.

Il haussa négligemment les épaules, s'approcha de la petite table, prit les feuillets jaunes et s'assit au bout du canapé, où je m'étais tenu précédemment. Affectant une attitude arrogante, M^{me} Cannon alluma une cigarette et se percha sur un bras de fauteuil. J'étudiais le visage de l'homme pendant qu'il lisait. Sa bouche se contracta rageusement.

Quand il eut fini, il leva sur moi un regard mauvais.

Je me tins hors de portée et je leur collai le paquet, sans ménagements :

— Très bien. Je vous ai dit que ce n'était qu'une copie. Vous pouvez vous en assurer par vous-mêmes. C'est un de mes amis qui a les deux originaux, signés l'un et l'autre. S'il m'arrive quoi que ce soit, ils partent par la poste, l'un à destination du district attorney de Houston, l'autre au D. A. d'ici. Ils auront trois meurtres sur lesquels exercer leurs talents et vous pouvez calculer les chances qu'ils ont de vous passer à la broche pour au moins l'un des trois. Ne vous imaginez pas non plus que vous pourriez facilement cacher mon cadavre. Même s'ils ne me retrouvaient pas avant dix ans, ils pourraient encore identifier mes restes grâce à ma prothèse dentaire et aux dégâts causés à ma jambe.

Tout le monde sait que j'étais coincé sous ma propre voiture lors de l'accident, et si la police reçoit cette lettre, elle se rendra compte que j'étais bien dans la pièce voisine quand Purvis a été tué, parce qu'il n'a jamais été question dans les journaux de ces deux bouteilles de bière. Vous n'avez pas la moindre chance de vous en sortir.

Tenez-vous tranquilles et vous n'aurez aucun mal. Tout ce que je veux, c'est les cent mille dollars que vous avez touchés de l'assurance. Ne vous plaignez pas, il vous en reste un paquet, et dans la section des condamnés à mort, à quoi il vous servirait, hein ? Alors, qu'est-ce que vous décidez ?

Pendant que je parlais, Tallant avait repris son assurance. Maintenant, il me regardait avec un mauvais sourire :

— Vous avez le culot d'essayer de faire chanter M^{me} Cannon avec ce conte à dormir debout ?

— Assez de comédie, mon bonhomme, dis-je. J'étais dans la pièce à côté quand vous avez assassiné Purvis. Vous tenez à me donner le démenti devant un tribunal ?

Il reprit la lettre en affectant de chercher quelque chose :

— Ah ! Voilà !... *dans la cuisine, où l'on ne pouvait pas me voir dans le living-room...* D'après votre façon de vous exprimer, je présume que Purvis – que je ne connaissais ni d'Eve ni d'Adam – a été tué dans le living-room. Donc, cet homme ne pouvait pas vous voir, mais vous, vous pouviez le voir. Vous avez des rayons X dans les yeux, ou quoi ?

— Je ne dis pas que je vous ai vu le tuer. Je dis que j'étais dans la pièce voisine. Mais vous étiez seul avec lui, et je ne crois pas qu'il ait pu se frapper lui-même assez fort pour se casser le bras et se fendre le crâne du même coup. Un peu tiré par les cheveux, vous ne trouvez pas ?

— Ainsi vous n'avez pas *vu* cet homme, mais vous affirmez que c'était moi. Cela vous est venu tout seul, comme ça ? Une révélation, en somme ?

— Je vous ai vu sortir, dis-je, excédé.

— Ah ! Vous avez vu l'homme sortir ? Il est parti à reculons, c'est cela ?

— Non, il n'est pas sorti à reculons.

— Alors vous l'avez vu de dos ?

— Exact.

— Vous n'avez jamais vu sa figure ?

— Non.

Je commençais à me fatiguer du jeu, mais si cela lui faisait du bien de s'imaginer qu'il me tournait en bourrique, tant mieux.

— Cet homme avait peut-être son nom inscrit dans le dos, sur ses vêtements ?

— Oh ! Assez de pose, Tallant. Vous jouerez les districts attorneys une autre fois.

Il regarda Mme Cannon en ouvrant les mains et sourit :

— La défense en a terminé avec le témoin.

— Assez débloqué, je vous dis ! La question est la suivante : est-ce que vous voulez que la police reçoive ce document ou non ? Jusqu'à présent, vous êtes à couvert de partout. Personne ne vous soupçonne. Mais que la police voie ceci et tout vous dégringole dessus. Ils vous bombarderont sur tous les azimuts. Ils vous interrogeront séparément pendant trente-six heures d'affilée et il sera difficile de vous rappeler ce que l'autre est censé dire et ce que vous avez dit vous-même quatorze heures plus tôt quand vous fumiez votre dernière cigarette, et puis ils vous annonceront que l'autre a tout avoué et demande à

témoigner contre vous pour sauver sa peau. Vous tenez à essayer, pour voir combien de temps vous tiendrez ?

Il alluma une cigarette et dit, en haussant les épaules :

— Si vous croyez que les divagations d'un ignoble maître chanteur comme vous auront plus de poids que la parole d'une femme de son rang, allez-y, tentez le coup. Ils vous feront passer un sale quart d'heure.

— Quand vous en aurez marre de bluffer, dis-je, on parlera affaires.

— Inutile. Elle ne vous paiera pas un sou pour un pareil tissu de mensonges, et je vous conseille de disparaître pendant qu'il en est encore temps.

— Et si vous la laissiez répondre elle-même, camarade ? C'est de sa peau à elle qu'il s'agit.

Je me tournai vers elle ; elle était toujours perchée sur le bras du fauteuil, en train de fumer. Son regard impassible croisa le mien :

— Je n'ai jamais rien entendu d'aussi fantastique.

Il fit un geste de la main qui tenait sa cigarette.

— Et maintenant, caltez !

— Alors, c'est ça, votre réponse ? Fis-je en prenant l'air mauvais.

— Tout juste.

Il était temps de serrer un peu la vis :

— Très bien, mes enfants. Je vois que vous préférez la difficulté. Allez-y et mijotez ce que je vais vous dire : commencez par vous demander où Purvis avait dégotté ses renseignements. Purvis était un flic, et un bon. Et ce n'est pas dans une boule de cristal qu'il a découvert qu'elle avait un amant et que Cannon l'avait appris et que ledit Cannon *n'était pas tellement* soûl quand il m'a flanqué dans le fossé. Vous voulez savoir d'où il les tenait, ses renseignements ? Il les avait eus de la même façon que la police les obtiendra quand elle se mettra à enquêter – en parlant aux gens, un détail par-ci, un détail par-là. Purvis l'avait fait tout seul ; alors réfléchissez à ce que pourront découvrir une douzaine de bonshommes quand ils s'y mettront.

Je vous laisse mariner un petit moment. Je reste dans le coin, et quand vous déciderez de devenir raisonnables, vous pourrez me rejoindre. Je suis une bonne affaire, pour l'instant, mais grouillez-vous d'acheter avant que les prix ne montent.

Je repris la lettre et sortis par la porte de devant. Comme j'appuyais sur le démarreur, je vis bouger légèrement les rideaux de la baie vitrée. Ils s'assuraient que je partais bien. Je franchis trois carrefours avant de tourner pour descendre la côte. A l'angle de la première rue, je virai de nouveau sur le derrière de la demeure des Cannon. Je me rangeai contre le trottoir. Il était huit heures vingt-cinq.

« Jusqu'à présent, ça colle », me dis-je. Tout s'était passé à peu près comme je l'avais escompté. Le choc avait été rude, au début, avant qu'il n'ait eu le temps de récupérer et de réfléchir. Le bobard de l'ami qui détenait l'original était usé jusqu'à la corde et il n'en était pas dupe, mais il y avait une possibilité infime que j'aie dit la vérité, et cela suffisait à le retenir et le forçait à bluffer pour essayer de gagner du temps. Quand il aurait enfin la conviction que je travaillais seul, il se rendrait à la cabane pour m'écrabouiller la tête pendant mon sommeil. Tout dépendait de ce qui allait se passer dans les quelques minutes à venir.

Et s'ils s'étaient déplacés ? S'ils étaient allés dans la chambre à coucher ou ailleurs ? « Oh ! Merde ! Cesse de te faire des cheveux ! Tu les as manœuvrés comme Dominguin prépare ses taureaux pour l'estocade. Il n'y a pas de raison qu'ils bougent. » Je consultai ma montre. Il était temps.

Je remis la voiture en marche et repris la rue qui menait sur le devant de la maison. Juste après le dernier carrefour, je vis la décapotable de Tallant qui était toujours garée contre le trottoir. Je m'arrêtai à proximité. Pas de mouvement derrière les rideaux ; ils ne m'attendaient sûrement plus. Je m'engageai sans bruit dans l'allée, ouvris doucement la porte d'entrée, et m'introduisis rapidement à l'intérieur.

La voix coléreuse de Tallant me parvint du living-room. Il s'interrompit brusquement et je compris qu'il avait entendu la porte s'ouvrir. Lorsque je franchis d'un pas décidé la porte du salon, ils se retournèrent d'une seule pièce. Il était en train d'allumer une cigarette près de la petite table et elle se tenait près de la grande baie qui ouvrait sur le patio.

Tallant fut le premier à recouvrer ses esprits. Son visage se durcit et il fit un pas vers moi :

— On vous l’a déjà dit une fois, Harlan...

Je sortis l’automatique de ma poche et le braquai sur lui.

— Demi-tour, ordonnai-je. Allez là-bas au fond vous asseoir sur la pierre de la cheminée.

Il s’immobilisa, non par frayeur, mais par prudence. On pouvait presque lire ses pensées. Je ne devais pas être très sûr de moi pour avoir besoin de jouer les matamores en sortant un pistolet. Il se tourna vers elle. « Non, mais tu vois le zigoto... », semblait dire son regard.

— Avancez ! Lui criai-je.

— Cessez de faire l’imbécile...

— *Avancez !*

Il finit par obéir... Peut-être pensait-il que j’étais devenu fou et qu’il valait mieux ne pas m’exaspérer. Il alla s’asseoir avec un haussement d’épaules et un pâle sourire à l’adresse de Mme Cannon. Je tournai les yeux vers elle. Elle gardait la même attitude froide et hautaine, mais je crus distinguer un commencement d’appréhension dans ses yeux. Peut-être avait-elle l’esprit plus prompt que lui et se demandait-elle déjà si le scénario n’avait pas été légèrement chamboulé.

Je m’avançai, le pistolet à la main droite. De la gauche, je pris la lampe sur la table et la jetai sur le divan. Après avoir repoussé la table, j’écartai du mur l’extrémité du canapé et je tendis le bras. Ils s’étaient brusquement figés et me regardaient, comme hypnotisés. Je les observais tout en ramenant à moi le magnétophone.

Elle poussa un soupir angoissé et je crus qu’elle allait s’effondrer. Dans le silence pesant qui suivit, il commença lentement à se lever et je vis clairement la mort dans ses yeux. Je les tenais. Ou plutôt, je les tenais si je me tirais de là bien vivant, avec ma bobine de ruban.

Je le menaçai de mon arme :

— Asseyez-vous !

Il s’arrêta, à demi levé et, l’espace d’une seconde, il balançait entre

l'attaque et la soumission. J'espérais qu'il n'aurait pas assez de présence d'esprit sur le moment pour se rendre compte que je ne pouvais pas tirer sans gâcher toute la combine. Une balle dans la patte suffirait à le stopper, mais tout incident susceptible d'attirer la police me mettrait dans le bain avec eux.

Je conservai assez de bon sens pour cesser de palabrer et de menacer, me bornant à braquer mon arme, et à attendre, dans le silence. Il se rassit, très lentement, le visage livide, luisant de sueur. Je poussai un soupir de soulagement sans toutefois relâcher ma vigilance. La situation était encore explosive et le moindre faux mouvement pouvait allumer la mèche.

— Allez lui tenir compagnie, dis-je à la femme.

Elle obéit, à la façon d'une somnambule.

— Restez où vous êtes, tous les deux et il n'arrivera de mal à personne. Relaxez, bon Dieu, quoi ! Il ne s'agit que d'argent, après tout !

Posant le magnétophone sur la table, je poussai la manette de rembobinage. Quand j'eus enroulé presque tout le ruban, je réglai la manette « audition » et le bouton « volume ». Ils me regardaient comme fascinés, tandis que le même silence pesant retombait dans la pièce.

La première voix qui sortit du haut-parleur fut la mienne :... *demander où Purvis a dégotté ses renseignements. Purvis était flic...* J'avais rembobiné trop de ruban, mais cela n'avait pas d'importance. Je laissai tourner un moment.

Les voix sortaient clairement. Je m'entendis proférer des menaces, puis il y eut le bruit de la porte de devant qui s'ouvrait et se refermait. Suivit un moment de silence. Ils devaient m'observer par la baie pour s'assurer que je m'en allais bien.

J'attendis, le pistolet braqué. Ça venait...

X

L'atmosphère de la pièce était chargée d'électricité. La première voix qui vint ensuite fut celle de Tallant : *Il est parti !*

Mme Cannon. – Dan ! J'ai peur ! Qu'allons-nous faire ?

Tallant. – Au nom du Ciel, Julia, calme-toi ! Il n'y a pas de quoi se mettre dans un état pareil. Il bluffe...

Mme Cannon. – *Je te l'avais bien dit !* Je te l'avais dit de retourner voir s'il était toujours sans connaissance sous l'autre voiture. Pourquoi ne m'as-tu pas écoutée... ?

Tallant. – Veux-tu te taire une minute ? Puisque je te dis qu'il est resté tout le temps dans le cirage ! Il ne sait rien, il imagine et il invente au fur et à mesure. C'est Purvis qui lui a donné l'idée. Purvis a dû lui donner ton signalement et il s'est rendu compte que c'était toi qu'il avait vue là-bas sur le chemin du marais...

Mme Cannon. – Et en plus, pourquoi diable ne t'es-tu pas assuré qu'il n'y avait personne d'autre dans l'appartement avant de... ?

Tallant. – Ecoute ! Il ment à ce sujet aussi. Je te dis que j'ai regardé. Il n'y avait personne dans la cuisine.

Mme Cannon. – Et les deux bouteilles de bière ?

Tallant. – Je n'ai pas vu de bouteilles de bière.

Mme Cannon. – Tu ne vois donc pas, espèce d'idiot, que c'est sûrement vrai ? La police le sait. Et il n'en a pas été question dans les journaux. D'ailleurs, où aurait-il été pêcher cette histoire d'inspecteur de la radio, s'il n'avait pas été là ?

Tallant. – Bon ! Bon ! Peut-être qu'il y était. Mais c'est sa parole contre la mienne...

Mme Cannon. – *Sa parole !* Mais nom d'un chien, tu ne comprends donc pas que si la police te soupçonne un seul instant d'avoir été sur les lieux, elle va tout découvrir ?

Tallant. – Ecoute, il ne va pas aller à la police. Comment le

pourrait-il ?

Mme Cannon. – Bien sûr qu'il n'ira pas, parce que nous allons le payer. Il n'y a pas d'autre moyen. Si la version accident fait l'objet du plus infime doute, nous n'avons pas une chance au monde de nous en tirer.

Tallant. – Tu n'es pas folle ? Le payer ! Tu ne sais donc pas qu'il ne faut jamais céder à un chantage ? Une fois que tu lui auras versé un sou, il te saignera à blanc pendant le restant de tes jours.

Mme Cannon. – Tu as peut-être une meilleure idée ?

Tallant. – Tu parles que j'en ai une meilleure !

Mme Cannon. – Non ! *Nous ne pouvons pas !*

Tallant. – Ça me ferait mal ! Il l'aura cherché, tout comme Purvis !

Mme Cannon. – Mais s'il avait dit la vérité au sujet de l'autre original de sa lettre ?

Tallant. – Ce n'est pas vrai. C'est un gag éventé.

Mme Cannon. – Seulement, Dan, nous n'en sommes pas sûrs. Nous ne pouvons pas courir ce risque.

Tallant. – Je te dis qu'il n'y a pas d'autre moyen ! Ce qu'il faut faire, c'est bluffer, pour gagner du temps en attendant d'avoir une certitude. Et alors on se débarrasse de lui. On est allés trop loin pour faire la fine bouche et se dégonfler maintenant. Nom de Dieu ! Si seulement nous n'étions pas allés là-bas, ce jour-là ! Si seulement... Oh ! Merde ! Inutile de pleurer sur les pots cassés. Il faut foncer.

Mme Cannon. – Purvis d'abord ! Et maintenant celui-là. Pourrons-nous jamais nous arrêter ?

Tallant. – Nous ne serons jamais en sûreté tant qu'il vivra. Tu le sais.

Mme Cannon. – Tu as raison. Mais il faut d'abord être sûrs. Sûrs qu'il est seul dans le coup. Et il faut être prudents. Cette fois, il ne s'agit pas de faire la moindre erreur.

Tallant. – N'aie crainte. S'il est assez crétin pour croire que nous allons nous laisser prendre à un truc aussi éventé, c'est qu'il est vraiment trop bête pour nous inquiéter. Faisons semblant de marcher.

Mme Cannon. – Mais s'il disait la vérité ?

Tallant. – Mais non ! Bon sang ! Tu ne le vois donc pas ? Tu t'imagines qu'un porc comme Harlan aurait l'idée de partager quoi que ce soit avec quelqu'un ? Il est tout seul, je te dis. Il ne ferait confiance à personne.

Mme Cannon. – C'est tellement dangereux. Si nous nous trompons...

Tallant. – Tais-toi ! Tais-toi ! Laisse-moi faire. Je suis tout de même capable de rouler une crapule de cette espèce... chut !

Il y eut alors le bruit de la porte qui s'ouvrait et se refermait, puis Tallant qui disait : *On vous l'a déjà dit, Harlan...*

*

C'était tout.

« Et ça me suffit amplement, me dis-je. Oh ! Mes enfants. » Une fois hors de leur portée, je pourrais dicter mes conditions.

Tallant avait commencé à se relever. Il la regardait fixement, l'œil dur :

— Comment a-t-il introduit son appareil ici ? Tu ne sais même pas ce qui se passe dans ta propre maison ?

— Asseyez-vous, dis-je. J'ai installé ça en douce la nuit dernière, une fois qu'elle a été couchée. Et maintenant, restez tous les deux où vous êtes. Ça ne vous coûtera jamais que de l'argent, et vous en avez des tas, alors ne prenez pas de risques inutiles.

— J'aurai votre peau, Harlan, dit-il.

— Je sais. Vous me l'avez déjà dit, fis-je en montrant le magnétophone.

Il restait accroupi, calculant ses chances.

— Asseyez-vous, répétais-je.

Il obéit à regret. La pièce redevint silencieuse. Je déclenchai la machine pour rembobiner tout le ruban. Puis je la pris et reculai jusqu'à l'autre bout de la pièce, près de la porte du hall. Il y avait là

un grand fauteuil et une table. Je fis glisser un peu la table, de façon à m'asseoir sur le bras du fauteuil, face à eux, protégé par la table. Ils étaient au moins à huit mètres de moi. Je posai mon arme sur la table, sans cesser de les surveiller, et je pris dans ma poche la boîte de carton vide. Après y avoir glissé la bobine, avec le papier d'emballage et ce qui me restait de la ficelle, je fis un paquet. Ils continuaient à m'observer comme deux chats tigres. Je collai sur le paquet une étiquette que je laissai en blanc. Finalement, j'y collai quelques timbres avant de le glisser dans ma poche intérieure avec l'autre paquet qui contenait les appâts de pêche. Les deux étaient identiques, la question de poids mise à part. Je me relevai, le pistolet en main.

— Lancez-moi vos clés de voiture, dis-je à Tallant.

— Il faudra venir les prendre vous-même, dit-il en secouant la tête.

Me croyait-il assez idiot ?

— Peu importe, repris-je, je vais tout bonnement arracher les fils d'allumage de votre bagnole.

Il tira lentement les clés de sa poche et les envoya à mes pieds. Je les ramassai. Je me tournai vers elle :

— Où sont les vôtres ?

Elle ne répondit pas.

— Allons, dis-je, un peu de bonne volonté.

— Dans la salle à manger, sur le buffet.

— Allez les chercher.

— Allez-y vous-même, si vous les voulez. Elles sont derrière vous.

J'agitai mon arme comme un cow-boy de cinéma :

— Les clés, ma douce. C'est vous qui allez me conduire en ville.

Elle avait le visage crayeux, mais elle continuait de me défier :

— Vous pensez que je vais sortir habillée comme ça ?

« Ah ! Les femmes ! » Me dis-je.

— Peu importe comment vous êtes habillée. Vous n'aurez pas à descendre de voiture. Y a-t-il une porte, de la cuisine au garage ?

Elle fit un signe affirmatif.

— Très bien, dis-je. Je vous suis.

Elle hésita. Je la fixai des yeux sans rien dire. Au bout d'un instant, elle faiblit et s'avança vers moi. Je m'effaçai pour la laisser passer. C'est là qu'ils me chargèrent, mais je les attendais.

En passant devant moi, elle chancela et tomba, comme si elle s'évanouissait. Elle s'abattit contre moi et tenta de me passer les bras autour du cou. Je la repoussai d'un bras et la fis tomber en travers du fauteuil, en me tournant d'un même mouvement pour recevoir Tallant. Il venait de trop loin et allait trop vite pour s'arrêter ou changer de direction quand il vit que je m'étais débarrassé d'elle. Je fis une esquive de côté et lui appliquai le canon de mon pistolet au-dessus de l'oreille. Il buta dans la table et le fauteuil s'effondra, entraînant tout le bastringue avec lui.

Elle ouvrit les yeux et tenta de se relever :

— Espèce de macaque...

— D'accord, d'accord, dis-je.

— Vous l'avez tué !

— Il n'a rien. Otez vos pieds de sa figure, qu'il puisse se relever.

Il se mit maladroitement à genoux ; un filet de sang lui coulait dans le cou et il était trop groggy pour tenir debout. Pour le moment, il ne restait plus rien de leur furie de tout à l'heure. Je désignai du menton à Mme Cannon la salle à manger. Elle franchit la porte.

— Nous revenons dans quelques minutes, dis-je à Tallant. Faites comme chez vous. Téléphonez à la police si vous voulez me faire cueillir avec cette bobine de ruban dans la poche.

Il porta la main à sa tête et examina le sang au bout de ses doigts.

— Un de ces jours... murmura-t-il.

Je ne répliquai pas. Passant dans la salle à manger, je fis signe à la femme de prendre ses clés. Elle passa devant. De la cuisine, une porte donnait dans le garage à deux boxes. Le premier était vide, mais

il y avait une Buick conduite intérieure neuve dans l'autre. Je choisis un point d'où je pouvais surveiller à la fois la porte et elle.

— Ouvrez la porte du garage et montez en voiture, dis-je.

Elle poussa un bouton sur le mur, et un moteur électrique se mit à ronfler. La porte se leva derrière la Buick. Elle s'installa au volant. Je pris place à l'arrière.

— Au bureau de poste, dis-je.

Tallant ne se montra pas. Nous gagnâmes la rue en marche arrière. Avec un soupir de soulagement, je mis le cran de sûreté à mon arme et la glissai dans ma poche droite. Maintenant, je pouvais me décontracter. Nous descendîmes la côte sans échanger un mot. Je voyais son visage dans le rétroviseur. Il était pâle, figé. Ses yeux étaient immenses, mais totalement dénués d'expression, comme si elle ne s'intéressait plus à rien.

Nous nous trouvions à quelques rues de distance de la maison.

— Arrêtez-vous un instant le long du trottoir, dis-je.

Elle obéit. Je tirai de ma poche la boîte qui contenait les appâts. Elle était beaucoup plus légère que l'autre, aussi ne risquais-je pas de me tromper. Quand je l'avais emballée, j'avais mis de la bourre de papier à l'intérieur, pour que les appâts ne se baladent pas dans tous les sens. Avec mon stylo, j'écrivis en capitales l'adresse de George Gray sur l'étiquette. Elle pouvait voir ce que je faisais dans le rétro, mais elle ne pouvait pas lire l'adresse. Je retournai le paquet à l'envers sur mes genoux et refermai mon stylo.

— Ça va, dis-je.

Elle repartit. Je m'adossai confortablement pour griller une cigarette. La circulation était assez intense à cette heure de la matinée.

— Il y a une boîte aux lettres pour autos au bord du trottoir, devant le bureau, dis-je. Arrêtons-nous devant, cela nous évitera d'entrer.

Nous débouchâmes dans le square par le côté ouest, devant la salle d'exposition de Cannon Autos. Je vis les nouveaux modèles qui resplendissaient derrière les vitrines.

— Joli, dis-je.

Elle ne répondit pas.

Elle vira à droite au carrefour suivant. En arrivant au bureau de poste, il y avait déjà une voiture devant la boîte aux lettres, ce qui nous força à attendre un instant. Je tenais le paquet de telle sorte qu'elle ne pût lire l'adresse. Quand l'autre voiture démarra, elle prit la suite. Elle tourna la tête et m'observa, impassible, quand je tendis le bras pour laisser tomber mon paquet dans la fente en surplomb au-dessus du trottoir.

— Et voilà, ma belle. Vous êtes faits.

Sans répliquer, elle remit en marche. En abordant la côte, au moment de virer dans sa rue, je lui dis :

— Rentrez au garage.

La voiture de Tallant était toujours garée le long du trottoir. Il n'avait sans doute pas eu le courage de faire une épissure aux fils de contact et de prendre la fuite. Ou peut-être tenait-il à savoir ce qu'était devenue la bobine. C'était compréhensible.

Elle referma la porte du garage et nous rentrâmes par la cuisine. Tallant était assis sur le canapé et tenait une serviette appliquée sur sa blessure à la tête. Il eut une expression farouche en nous voyant. Je laissai mon arme dans ma poche et m'appuyai à l'encadrement de la porte.

— Dites-lui, ma jolie, fis-je.

— Il l'a postée, dit-elle, avec un visage de bois.

Elle alla s'asseoir dans un des grands fauteuils près de la table à café et, d'un geste las, elle prit une cigarette.

— Vous voyez ? Dis-je.

Le regard fixe, il resta muet. J'allumai une cigarette et agitai mon allumette devant eux :

— Vous voulez que je vous fasse un dessin ? Sinon, parlons affaires.

Il ouvrait la bouche quand il fut interrompu par le carillon de l'entrée. Je leur fis signe de ne pas bouger et allai ouvrir. Personne. A mon retour, elle me désigna d'un air glacial la salle à manger. Je la

traversai et ouvris la porte du patio. C'était la négresse. Elle mâchonnait du chewing-gum.

Je tirai un dollar de ma poche :

— Si vous alliez jusqu'à la crèmerie acheter une douzaine d'œufs ? Mme Cannon en a besoin pour le petit déjeuner.

Elle mit son chewing-gum au point mort et réfléchit :

— C'est loin, la quém'ie.

— Dans ce cas, assurez-vous que les œufs sont bien frais, dis-je, en refermant la porte.

J'allais retourner dans le living-room, mais j'entendis la porte se rouvrir derrière moi. Elle passa la tête à l'intérieur.

— Mizz Cannon, l'est pas malade, au moins, demanda-t-elle. Elle mange jamais des œufs.

— Si, à partir de maintenant. C'est un régime.

Elle fit des yeux ronds :

— Z'êtes docteur ?

— Oui.

— Elle a'ien de g'ave, non ?

— Non. Elle s'en va de la caisse, c'est tout. Il lui faut un peu de repos. Et des œufs, si possible !

— Ah !

Elle retira la tête. Je rentrai dans le living-room. Ils n'avaient pas bougé. Tallant leva les yeux sur moi :

— Vous ne croyez tout de même pas que vous allez vous en tirer comme ça ?

Avec un soupir, je m'approchai d'eux pour écraser mon mégot.

— Vous êtes dur à convaincre, camarade. Mais si vous insistez, je vais vous faire un petit topo. Voici :

Vous êtes cuits, tous les deux. Vous aviez deux façons de vous en sortir : vous pouviez me payer, ou, si vous étiez certains que personne d'autre ne possédait la copie de cette lettre, vous pouviez me supprimer. Sur ce dernier point, vous êtes maintenant fixés. Tout est enregistré sur ruban, en vos propres termes, et madame vient de me voir poster la bobine. S'il m'arrive quoi que ce soit, le ruban va à la police, avec une copie de ma lettre. Vous n'avez pas d'autre moyen de la récupérer que de me l'acheter. L'homme à qui je l'ai envoyée a pour instruction de ne tenir aucun compte d'un éventuel coup de téléphone de moi ou de ma part lui demandant de la renvoyer ou de la remettre à une tierce personne. Il me la remettra à moi seul, en personne, et c'est lui qui décidera en quel lieu et à quel moment. Alors, vous voyez, ça ne vous servirait à rien de me taper dessus. Si vous réussissiez à me forcer à lui téléphoner, il me dirait uniquement où je peux le rencontrer.

Et si je n'y allais pas tout seul et en bon état, il ne se montrerait pas du tout. Alors, n'y pensez plus.

Ce qui ne vous laisse que la solution la plus simple. Je ne comprends pas pourquoi, diable, vous vous lamentez. Il vous a laissé plus de deux cent cinquante mille dollars, et l'assurance en supplément. Qu'est-ce qu'il vous faut encore, bon sang ? Donnez-moi ce qui me revient, je vous fais la bise en vous souhaitant bonne chance, et je vous tire ma révérence. Personne d'autre n'est au courant, donc vous vous installez confortablement, vous adhérez au Rotary et à l'Association des parents d'élèves, et vous passez le reste de votre existence à rouspéter contre les générations montantes. Cela me paraît simple. Qu'en dites-vous ?

Elle récupérerait plus rapidement que lui :

— Et quelle garantie avons-nous que vous tiendrez parole ?

— Aucune. Mais vous n'avez pas le choix.

— Je vois. Nous sommes totalement à la merci d'un scélérat et d'un amoral qui vendrait sa propre mère.

— D'accord, d'accord !

— Et vous ne nous rendriez même pas la bande enregistrée...

— Mais si, je vous la rendrais. Que diable ! Vous vous imaginez que je tiens à la conserver comme souvenir ? Réfléchissez un peu : il s'agit d'une simple transaction commerciale. Je me fous éperdument

de ce que vous faites ou de ce que vous devenez, ou du nombre de gens que vous assassinerez dans le coin, du moment que je suis indemnisé pour avoir été écrasé ce fameux soir. Pourquoi piquer une colère comme des névrosés ? Vous êtes un couple de durs qui est bien décidé à se défendre ; bon ; moi, je suis un gars qui voudrait que le dénommé John Harlan ne soit pas oublié dans cette histoire. Alors, pourquoi s'emballer ? Il s'agit simplement d'une marchandise comme une autre...

Tallant se pencha, les doigts crispés au bord de la table :

— Espèce de salaud...

Je m'approchai et laissai tomber ses clés sur la table :

— Vous n'avez pas envie de prendre un peu l'air ? C'est au président de l'association que j'ai affaire, et, à nous deux, on peut sans doute arriver à s'entendre sans que vous veniez y mettre de la friture. C'est pas votre poche qui trinque, alors qu'est-ce que vous venez me casser les pieds ?

Il me lança un regard mauvais :

— Vous pensez que je vais me laisser faire comme ça ?

— Vous rigolez ? En quoi ça vous regarde, après tout ? C'est elle qui paie la casse, non ?

— Qui est-ce qui l'a dit ?

— Elle, si je me souviens bien. Mais on peut le lui redemander. (Je la regardai.) Qu'en dites-vous, mon petit ?

Elle me regarda froidement durant une minute, puis elle fit un signe affirmatif. Une réaliste, cette môme.

— Vous aurez l'argent, dit-elle.

Pas plus difficile que ça !

XI

— Voilà ce qui s'appelle de la jugeote, lui dis-je. (Je m'assis dans le fauteuil, au bout de la table, entre eux deux.) On va s'entendre à merveille, tous les deux, beauté.

— Très flattée, fit-elle.

— Maintenant, mettons les choses au point.

— Que voulez-vous dire ?

— Julia, je te dis... culpa Tallant.

— La ferme ! Dis-je en agitant la main. C'est au patron que je parle.

Il fit mine de se lever, le visage convulsé. Un instant, j'eus peur d'avoir été trop loin ; après tout, le ruban était toujours dans ma poche, même s'ils ne s'en doutaient pas. S'il s'affolait et me sautait dessus, ils risquaient de le trouver. Je devais me montrer un peu plus prudent, sans toutefois lui laisser voir mon inquiétude :

— Vous feriez mieux de vous tirer, Tallant. Vous ne faites que compliquer les choses.

— Et la laisser seule ici avec vous ?

— Oh ! Changez de disque, un peu ! Je ne vais pas la toucher. Nous parlons uniquement affaires, et nous avons autant besoin de vous que d'un quatrième au bridge.

— Tu ferais aussi bien de partir, Dan, dit-elle. Inutile de se battre...

— Mais, bon Dieu, Julia...

— Laisse-moi arranger cela, je t'en prie.

— Tu ne comprends donc pas ? Ecoute, si tu lui cèdes, tu ne pourras jamais t'en débarrasser...

— Tu as une meilleure idée à proposer ? demanda-t-elle

froidement. Il me semble que tu as déjà fait assez de bêtises...

— Moi ? Mais, dis donc, qui est-ce qui l'a laissé planquer son magnétophone ici ?

— Tu veux bien t'en aller ? Insista-t-elle.

— Décidez-vous, tous les deux, dis-je. La bonne va rentrer d'ici quelques minutes.

— Bon ! Bon ! (Tallant se leva, le visage cramoisi de rage.) Si tu veux te laisser manœuvrer par ce voyou...

— Vous ne pigez pas très vite, mon vieux, dis-je. Vous n'avez pas d'autre solution.

— Il a raison, dit-elle avec lassitude. Tu ne comprends donc pas ?

— Jamais je ne paierai un maître chanteur...

— Et qui vous le demande ? Fis-je. Vous n'auriez même pas de quoi nous offrir un verre ! Allez, caltez !

Il me dévisagea un moment sans mot dire, puis il fit demi-tour et sortit. La porte d'entrée claqua. Je respirai. Il avait été à deux doigts de perdre la tête.

Je me carrai dans le fauteuil :

— Une femme comme vous aurait pu trouver mieux.

Elle haussa les sourcils et répondit froidement :

— Plaît-il ?

— Vous êtes coriace et intelligente. Une réaliste, avec de la cervelle. Mais qu'est-ce qui vous a attiré chez ce type ? Il se conduit comme un gamin.

— Vous aviez quelque chose à discuter avec moi, je crois ?

— Tout juste. L'argent.

— Exactement. Alors ?

— Simplement ceci : nous avons prononcé de grands mots, mais voyons la chose de plus près. Cent mille dollars en espèces, c'est une

douce musique à l'oreille, mais, à la réflexion, c'est un peu compliqué. D'abord, on ne garde pas une somme pareille en banque, si riche soit-on. Ensuite, même si on disposait de cette somme, cela ferait un sacré raffut si on la retirait d'un coup, et en espèces. Donc, donnez-moi quelques précisions. Comment, où, quand, etc.

Elle se pencha en avant pour secouer la cendre de sa cigarette.

— Je peux me procurer la somme.

— Expliquez-moi ça.

— Cela vous regarde, du moment que je paie ?

— Bien sûr. Réfléchissez. Je risque de me faire coincer, moi aussi, si nous ne faisons pas attention. Je suis venu vous rendre visite deux fois. Ensuite, vous passez à votre banque dire que vous avez besoin de cent mille dollars comptant. Pour quoi faire ? Pour payer la note d'électricité, direz-vous. Nous sommes dans un petit patelin. Les commérages se déclenchent...

Ses yeux bruns me lancèrent un regard spéculatif :

— Eh bien ! Peut-être que si vous acceptiez un chiffre plus raisonnable, dix mille, par exemple, ce serait plus facile...

— Pas question.

— Vingt ?

— N'insistez pas, mon petit. Je ne suis pas né d'hier, moi non plus. Allons, on doit s'entendre mieux que ça, nous deux.

— Oui... c'est bien ce que je craignais, dit-elle en haussant les épaules.

— Je ne vous reproche pas d'avoir essayé, mais maintenant, parlons sérieusement. Comment comptez-vous réunir la somme et combien de temps cela va-t-il vous prendre ?

Elle réfléchit un instant, puis elle me dit :

— Il me faudra à peu près une semaine, et tout peut se faire à Houston, ce qui devrait nous mettre suffisamment à l'abri des commérages. J'ai des actions – surtout au porteur, et des obligations de chemins de fer – qui devraient couvrir la somme. Elles sont facilement négociables. Je vais donner un ordre de vente à mes

courtiers et ils me remettront un chèque. Je le dépose dans une banque de Houston, et dès qu'il est couvert, je retire le montant en billets et je vous le donne. Ils s'en étonneront peut-être, mais pas trop. Les banques ont souvent affaire à des originaux.

J'étais obligé d'admirer son calme. On aurait cru qu'elle calculait la part qui lui revenait de l'addition d'un déjeuner.

— Vous êtes drôlement fortiche, frangine, lui dis-je.

— Que voulez-vous que je fasse ? Que je pique une crise de nerfs ? J'ai appris de très bonne heure à regarder les choses en face. Si j'entrevois la moindre issue, je lutterais jusqu'au bout, mais quand il n'y a rien à faire, pourquoi refuser de s'incliner ?

— Bravo. C'est un plaisir de traiter une affaire avec vous, dis-je en me levant.

— Je peux vous assurer que, pour ma part, ça n'en est pas un. Je souhaiterais que vous ne soyez jamais venu au monde.

— C'est la vie, brunette de mon cœur. Il y a des jours où on ne peut pas commettre le moindre petit assassinat sans se faire prendre.

J'arrachai le cordon du micro du dos du divan et débranchai la prise multiple. Elle m'observait :

— Vous aviez déverrouillé une des portes pendant que vous étiez ici hier ?

C'était plus une affirmation qu'une question.

— Oui, celle-là, dis-je en montrant la porte sous le rideau.

— Astucieux. Et moi qui vous prenais pour un parfait imbécile !

— Eh bien ! Je vous souhaite meilleure chance la prochaine fois, ma belle. (Je refermai la mallette de l'appareil.) Pour éviter de faire jaser, je ne reviendrai pas vous voir ici, mais je garderai le contact par téléphone pour savoir comment vous vous en sortez pour l'oseille.

— Où serez-vous ? Ici en ville ?

— Non. Dans ma cabane de pêche. Ça paraîtra plus normal. Voyons... nous sommes jeudi, n'est-ce pas ?

Elle fit un signe affirmatif.

— Alors, dans une semaine, à Houston ? Vous pensez que cela pourrait être réglé d'ici là ?

— Oui. Et vous pourrez vous faire rendre la bobine par votre complice, entre-temps ?

— Je le pense.

Je me dirigeai vers la porte, puis je me retournai.

— De toute façon, je vous donnerai des nouvelles. Encore un détail : vous feriez bien de calmer un peu Tallant, qu'il ne se lance pas dans un coup idiot. N'oubliez pas, s'il m'arrive quelque chose, vous êtes bons tous les deux pour la chaise.

Elle ne répliqua pas. Je sortis et montai en voiture. A la sortie du pays, je m'arrêtai dans une petite épicerie pour faire l'achat d'une douzaine de boîtes de bière et de provisions pour la cuisine. Je pris aussi un rouleau de ce plastique qui sert à envelopper les denrées dans les réfrigérateurs et deux rouleaux de *scotch-tape*. Je fis d'autre part l'acquisition de vingt-cinq kilos de glace que j'enveloppai dans une vieille couverture, après quoi je pris la direction du lac.

Il n'était pas tout à fait dix heures quand je m'engageai dans le chemin du marais. Je ne rencontrai personne. A six kilomètres à l'intérieur, le chemin traversait un épais bouquet de pins en haut d'une colline. Je ralentis. Au bout d'un moment, je trouvai ce que je cherchais : l'amorce d'une ancienne piste forestière qui partait sur la gauche. Elle était abandonnée depuis des années et les ornières étaient comblées d'aiguilles de pins. Je m'engageai dessus et j'eus bientôt dissimulé la voiture aux regards. Quand je coupai le contact, le silence devint total, à peine troublé par le faible murmure de la brise dans les cimes de pins. Je pris le rouleau de ruban dans ma poche et l'enveloppai étroitement dans le plastique pour en assurer l'imperméabilité. Je dus employer tout le plastique et ensuite, je le ligaturai solidement avec le *scotch-tape*. Cela terminé, je descendis, pris la manivelle du cric dans le coffre et cherchai un endroit propice. Sur ma gauche, à quinze ou vingt mètres, une vieille souche se couvrait de lierre. Je l'écartai, creusai un trou à l'aide de la manivelle et y enterrai le paquet, tassant ensuite le sol et le recouvrant soigneusement d'aiguilles de pin et de feuilles. Personne ne le trouverait jamais. Je remontai dans la voiture et manœuvrai pour regagner le chemin. Arrivé dans les ornières, je fis marche arrière, puis je revins effacer les traces de mon passage.

Au bout de la clairière, la cabane se tassait dans l'ombre mouvante des grands chênes. J'ouvris la porte et j'entrai. Après avoir allumé le poêle, je brûlai la copie de ma lettre et le reste de mon papier à machine, ainsi que le carton qui avait contenu la toile plastique. Puis j'allai enfermer ma machine à écrire dans le coffre de la voiture avec le magnétophone. Enfin, je piquai une tête dans le lac, revins ranger mes provisions et, après un repas de conserves, je m'allongeai sur le petit appontement et peu à peu je m'endormis.

Je ne savais pas ce qui m'avait éveillé. J'ouvris les yeux : Julia Cannon était plantée devant moi et m'observait.

— Bonjour, lui dis-je.

— Bonjour.

Je me passai la main sur la figure.

— Il y a combien de temps que vous êtes là ?

— A peine quelques minutes.

Je ne voyais personne d'autre, ni sur l'appontement, ni près de sa voiture que je voyais garée devant le chalet.

— Où est l'ours ?

— L'ours ?

— Tallant ?

— Je ne sais pas.

C'était la fin de l'après-midi et les ombres s'étiraient en travers de la clairière. Elle portait une jupe foncée à plis et un corsage de soie blanc, à manches longues, avec poignets mousquetaire. Je tournai la tête pour achever l'inventaire. Elle avait des bas de nylon et des escarpins.

— Joli, dis-je.

Elle ne répondit pas.

— Ne faites pas attention, repris-je. Je suis toujours comme ça au réveil.

Elle tenait à la main un paquet de cigarettes et un carton

d'allumettes, car les femmes n'ont jamais de poches. Elle s'alluma une cigarette. Je levai la main et la lui pris.

— Merci, dis-je.

Elle s'en alluma une autre.

— On ne peut plus caractéristique, fit-elle. Toute une philosophie en un seul geste.

Je me redressai sur un coude.

— Ne jouez pas les bas-bleus, mon petit, vous n'avez pas le châsis pour.

Elle haussa les épaules.

— A quoi pensez-vous ? Lui demandai-je.

— A rien.

Elle s'assit et s'adossa contre un des piliers qui soutenaient l'appontement. Elle leva les jambes pour ramener sa jupe en dessous.

— Où en sommes-nous, question fric ? Demandai-je.

— J'ai téléphoné au courtier à Houston et lui ai communiqué la liste des actions à vendre. Le produit sera déposé à mon compte en banque, là-bas, mardi prochain.

— Beau boulot, dis-je. Je vous retrouverai jeudi matin. Vu ?

Elle acquiesça d'un signe de tête :

— Je serai à l'hôtel Rice.

— Seule ?

— Cela vous regarde ?

— Et comment ! Je ne tiens pas à ce que Tallant soit là quand je vous remettrai la bobine. J'ai vu des échantillons de son savoir-faire.

— Vous pensez à tout, n'est-ce pas ?

— Voyez dans quel guêpier vous êtes et vous comprendrez pourquoi je me tiens sur mes gardes.

On procédera comme ceci : Tallant devra rester à sa boutique, jeudi matin. Juste avant de vous rejoindre avec la bobine, je lui téléphonerai par le régional. Si je n'entends pas sa voix, je ne me montre pas.

— Rien à redire à cela. Vous aurez le magnétophone avec vous ? Naturellement, j'exigerai d'entendre le ruban.

— Naturellement. Je monterai dans votre chambre. On fait jouer la bande, vous glissez l'argent dans ma petite main accueillante, et je disparaïs.

— Très bien. (Elle me considéra d'un air pensif.) Vous êtes coriace, hein ?

— J'essaie de me défendre.

— Vous devriez aller loin. Ce sont vos débuts, dans le chantage.

— Mon coup d'essai.

— Un coup de maître, je dois dire.

— Merci. Et vous avez de jolies jambes.

— Vous ne vous embarrassez pas de morale ?

— Pourquoi ? Je ne suis jamais qu'un imprésario à rebours. Vous me payez pour que je vous évite la publicité en première page.

Ses yeux bruns scrutèrent les miens.

— Ne vous donnez pas la peine de faire de l'humour. Vous n'êtes pas le moins du monde gêné, je suppose ?

— Non. J'avoue que je suis un salaud.

— C'est franc, en tout cas.

— Ecoutez. Le monde est une jungle. On vous y lance tout nu, et au bout de soixante ans, on vous emmène dans une boîte. S'agit de se débrouiller du mieux qu'on peut.

Elle eut un sourire un peu moqueur :

— Ah ! Les embryons de la pensée ! Vous êtes nihiliste.

— C'est démodé. Personne n'est plus nihiliste à notre époque.

— Vraiment ? Vous me surprenez. Je n'aurais pas cru que vous sachiez ce que cela voulait dire.

— Bah ! J'ai lu ça dans les illustrés.

— Peu importe, dit-elle en haussant les épaules. (Elle me jaugea du regard, lentement, depuis mes semelles jusqu'à ma pomme d'Adam et retour.) Ne jouez pas les intellectuels, vous n'avez pas le châssis pour.

Je la dévisageai. Son visage était totalement inexpressif.

— Que diriez-vous d'un verre de bière ? Suggèrai-je. J'en ai mis sur la glace.

— Avec joie. Si vous m'aidiez à me relever ? Avec ces talons hauts...

Je me levai et lui tendis la main. Elle la prit et je tirai. Elle se dressa, tituba un peu et s'appuya d'une main à mon épaule. Je lui pris le bras tandis qu'elle me précédait un peu sur l'appontement.

— Merci, me dit-elle quand nous eûmes regagné la terre ferme.

Elle me retira son bras. Je cherchais une indication dans sa voix et crus l'y découvrir.

Au lieu d'aller sous la véranda, elle se dirigea vers sa voiture. Je me tenais derrière elle quand elle ouvrit la portière de droite.

— Quelque chose que je voulais prendre, dit-elle en fouillant dans la boîte à gants.

Il y avait une petite mallette sur le plancher, à l'arrière. Elle vit que je la regardais.

— J'allais... ou plutôt je vais passer le week-end avec des amis à Dallas, dit-elle.

— On y cuit, là-bas, en cette saison.

— Oui, n'est-ce pas ?

Le soleil était à présent très bas, plus bas que le rideau d'arbres qui bordait la clairière et la lumière du crépuscule jouait avec les

couleurs chatoyantes de la femme... rouge chaud, miel, brun foncé et le noir de jais de ses cheveux. Elle avait effectivement pris quelque chose dans la boîte à gants, mais, à ce moment-là, je n'aurais rien remarqué, même si elle avait brandi une enseigne au néon dans chaque main.

— Vous m'avez offert de la bière, dit-elle.

— C'est vrai. (Nous montâmes sur la véranda.) Mettez-vous à l'aise, je vais me changer et j'en apporte deux boîtes.

Je passai dans la pièce du fond, ôtai mon short de bain et mis un pantalon de flanelle. Comme je chaussais mes sandales, elle entra. Elle s'appuya à l'encadrement de la porte, une cigarette aux doigts, et promena un regard amusé sur les lits et les vêtements de chasse accrochés aux murs.

— Très intime, fit-elle. Un peu rudimentaire... mais très masculin.

Je lançai mon short sur une chaise et m'avançai vers elle. Elle ne bougea pas. Un bras appuyé contre le chambranle de la porte au-dessus de sa tête, je la contemplai.

— La route est longue, d'ici à Dallas, dis-je.

— Oui, n'est-ce pas ? fit-elle en renversant la tête.

Elle me posa la main sur le bras.

— Pas de chemise. Bien dans le personnage.

Je ne dis rien.

— Dur comme du chêne.

— N'est-ce pas ?

Elle regarda pensivement son bouton de manchette en or, tandis que sa main glissait de mon épaule. Sa cigarette, dans l'autre main, lui tomba des doigts. Elle ne parut pas le remarquer.

— Vous avez laissé tomber votre cigarette, lui dis-je.

Elle baissa les yeux :

— Oh ! C'est vrai.

Elle l'écrasa lentement de la pointe de son escarpin, puis elle leva les yeux vers moi.

— J'en avais assez de fumer, dit-elle.

XII

Il faisait sombre dans la chambre. Elle s'étira voluptueusement près de moi, sur le petit lit, puis elle s'assit et se mit à chercher à tâtons une cigarette sur la table de chevet. La flamme de l'allumette me révéla sa nudité. Elle s'en fichait éperdument. Elle était d'un flegme démoniaque en toutes circonstances, mais quand elle prenait son plaisir, c'était avec ferveur et sans nulle retenue.

— Oh ! fit-elle.

Et sa main s'immobilisa avec l'allumette à une faible distance de sa cigarette.

— Qu'y a-t-il ? Demandai-je.

— J'ai failli oublier ce qui m'amenait ici.

— Ça me ferait mal.

Elle tourna un peu la tête et me sourit à la clarté de l'allumette. D'un sourire ambigu : pervers, je-m'en-foutiste, avec un rien de satisfaction féline.

— Non, je vous ai apporté quelque chose...

— Ce n'est pas vrai ?

— Taisez-vous. (Elle alluma sa cigarette et éteignit l'allumette.) C'est sur la table dans l'autre pièce.

— Qu'est-ce que c'est ?

Je me rappelai alors qu'elle avait pris un objet dans le coffre de sa voiture.

— Une enveloppe. Avec l'argent.

— L'argent ?

— Allons, allons ! Je ne suis pas troublante à ce point, quand même !

— Combien ?

— Voilà qui vous ressemble davantage. Restez donc vous-même.

— Au diable vos plaisanteries ! Combien ?

— Huit mille.

— Pourquoi ?

— A titre de premier versement. Que voulez-vous que ce soit d'autre ? Il se trouve que je disposais de cette somme, et comme il fallait bien que je vous la verse un jour ou l'autre...

— Vous êtes très décontractée, on dirait.

— Pas décontractée. Rationnelle. Ne vous méprenez pas : je ne suis pas une tendre. Si vous m'aviez laissé la moindre prise, vous ne m'auriez jamais extorqué un sou. Mais vous vous êtes trop bien gardé... alors, à quoi bon les larmes ou les atteroiements ?

— Et votre présence dans mon lit, alors ? Non pas que je m'en plaigne, comprenez-moi, mais ça m'a tout de même un peu surpris...

— Les femmes vous surprennent encore ? A votre âge ?

— Disons que je suis un peu crétin.

— Disons simplement que vous m'intriguez.

— C'est flatteur !

— Vous êtes très intéressant. Vous avez de l'audace, de l'imagination et à peu près autant de sens moral qu'un cobra. Je n'aime pas les hommes ennuyeux.

— Total, vous m'aimez bien. Des clous, oui !

— Je n'ai pas dit que je vous aimais bien. J'ai dit que vous m'intéressiez.

— Charmant !

Je me levai et passai dans l'autre pièce. A la clarté d'une allumette, je vis une large enveloppe sur la table et l'ouvris. J'y trouvai des tas de billets en vrac et deux liasses de billets de cinquante. La flamme me brûla les doigts pendant que je contemplais

cet argent. Je tâchais d'imaginer ce que représenteraient cent mille dollars. Cela ferait un peu plus de douze fois autant. Grattant une seconde allumette, j'emportai l'enveloppe dans la chambre. Je la posai sur la table de chevet, et une partie de son contenu se répandit sur la tablette. A la lueur tremblotante de l'allumette, je levai les yeux sur elle.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— Ça ferait un beau tableau. *Nu brun aux huit mille dollars.*

— Ah ! Votre côté artiste ! fit-elle avec un sourire moqueur.

— Je suis un garçon sensible. Je ne vis que pour la beauté.

— Mais en fait, vous êtes beaucoup plus compliqué que cela. Votre chef-d'œuvre ne devrait-il pas comporter en outre un énorme steak grillé et une bouteille de whisky à bon marché ?

— Pas de whisky. Je ne bois pas.

L'allumette s'éteignit et je la lâchai. Je m'assis au bord du lit et en frottai une autre pour allumer une cigarette.

— Vous voyez en quoi vous m'intéressez ? demanda-t-elle.

— Non.

— Vous êtes un curieux mélange. Tous vos goûts sont élémentaires ; vous fonctionnez uniquement sur le plan instinct. Et pourtant vous faites preuve de beaucoup d'imagination et d'une certaine intelligence lorsque vous faites campagne pour la satisfaction de vos besoins primitifs.

— D'accord, d'accord ! Ecrivez donc un bouquin !

— Vous faites une brute magnifique.

L'allumette s'éteignit et, dans le noir, je tentai de me rappeler l'aspect de tout cet argent.

— Vous prenez tout bonnement ce qu'il vous plaît.

— Mais oui, mais oui...

Sa voix poursuivit :

— Je pense que, par certains côtés, nous nous ressemblons beaucoup plus que nous ne consentirions, l'un comme l'autre, à l'admettre.

« Les femmes, pensai-je. Tout le temps en train de jacter sauf pendant qu'on les baise ou qu'elles dorment. Elles font une affaire d'état d'une simple partie de jambes en l'air, et ensuite, il faut encore qu'elles analysent le coup comme une partie de bridge. » Oh ! Après tout, elle était peut-être moins casse-pieds que la plupart. Au moins elle n'exigeait pas trois jours de conversation avant de se mettre au plumard. Suffisait qu'elle en voie un à sa portée et de la place pour poser ses frusques. Et en plus elle avait du talent, dans les toiles. Etendu près d'elle, je me mis à y repenser et je lui fermai la bouche de la façon traditionnelle. Cela ne la contraria nullement.

*

Nous passâmes toute la journée du lendemain aux alentours de la cabane, et en fin d'après-midi nous prîmes un bain dans le lac. Elle n'avait pas emporté de maillot, mais cela ne la troublait pas le moins du monde. Après, elle enfila un short blanc et un pull-over en tricot à manches courtes, et on s'assit sous la véranda à boire de la bière. Elle valait le coup d'œil, même au bout de vingt-quatre heures de cohabitation.

— Vous êtes un beau petit lot, dis-je.

Elle sourit paresseusement et tendit la jambe pour examiner ses orteils aux ongles rouges.

— Oh ! Mille grâces, Cyrano. Vous me comblez.

— Et Tallant ? Demandai-je.

— Eh bien quoi, Tallant ?

— Il vous croit à Dallas ?

— Je l'imagine. Quelle importance ?

— Aucune. Sauf qu'il pourrait piquer une crise s'il apprenait où vous êtes en réalité.

— Bah ! Il n'y peut rien.

— Non. Evidemment... tant qu'il garde son bon sens. Mais je ne le crois pas aussi solide que vous, il pourrait bien se détraquer. Pourquoi le pousser à bout ?

Elle eut un sourire moqueur :

— Ah ! Voilà bien les mots ardents que j'attendais d'un tel amant...

— Zut ! Notre affaire est déjà assez épineuse sans qu'on y mêle encore des questions d'ordre privé. Si vous tenez à asticoter Tallant, attendez que j'aie quitté le pays.

— Je ne lui appartiens pas.

— Il s'est quand même donné assez de mal pour vous, dis-je en pensant à Purvis. Vous ne comptez pas l'épouser ?

— Je ne sais pas.

— Ce n'était pas votre intention ?

— Que voulez-vous dire ?

— Vous le savez très bien. Vous aviez une liaison avec lui, mais Cannon l'a appris. Il aurait divorcé, mais la pension que vous auriez obtenue n'aurait pas été lourde, avec les preuves dont il disposait. Alors, quand il a commencé à onduler de la toiture et qu'il a tenté de vous bousiller sur la route, s'exposant par la même occasion comme un canard de foire, vous l'avez condamné.

— Je ne vois pas la nécessité d'en discuter. Les mobiles passionnels, quels qu'ils soient, doivent dépasser votre entendement.

— Oh ! Moi, vous savez, je m'en fous ! Mais qu'est-ce qui vous est arrivé ? Vous vous êtes fatiguée de lui ? De Tallant, je veux dire ?

Elle s'appuya sur les coudes et me considéra pensivement :

— Il est de fait qu'il est un peu exalté par moments et même exclusif à mon égard... Et peut-être pourriez-vous me plaire davantage.

— Oui, bien sûr, bien sûr... Amusez-vous tant que vous voulez, mais ne nous égarons pas trop, voulez-vous ? Pas avant que j'aie touché ce qui me revient et que j'aie décampé. L'affaire est d'importance et je ne tiens pas à ce qu'un obsédé la flanque par terre

dans une crise de jalousie. Un seul faux pas et les flics vont grouiller autour de nous comme des chats autour d'un marché aux poissons.

— Vous cherchez à vous débarrasser de moi ? fit-elle d'un ton glacial.

— Non, bien sûr. J'essaie seulement d'être raisonnable.

— Soyez-le tant que vous voudrez, mais je reste.

— D'accord, d'accord. Restez. Qu'est-ce que ça peut foutre !

— Après tout, je suis censée être allée passer le week-end quelque part, dit-elle en souriant. Et je me plais bien ici.

— Ça, c'est le cliché type !

Elle éclata de rire. J'abandonnai. De toute façon, les femmes n'ont jamais eu de logique. Et il n'y avait vraiment aucune raison que Tallant vienne la chercher ici. J'étais simplement un peu nerveux à cause de l'importance de l'enjeu. « Relaxe, me dis-je, cesse de t'en faire et jouis du moment. »

C'était le vendredi après-midi. Le samedi matin, à dix heures, pendant que nous prenions le café dans la pièce de devant, il nous tomba dessus. Il tenait un revolver dans sa main droite et paraissait survolté et prêt à la bagarre.

*

Par un coup de chance, elle était habillée, contrairement à son habitude. Pendant deux jours, elle était restée nue comme une huître sur sa moitié de coquille, mais ce matin, en descendant du lit, elle avait remis sa jupe plissée et son corsage. Peut-être cette circonstance eut-elle son effet, je n'en sais rien. A première vue, cela ne pouvait pas changer grand-chose. Il n'y avait guère de chances qu'elle ait passé là deux jours et deux nuits rien que pour me communiquer la recette des beignets aux ananas, mais on ne sait jamais ce qui se passe dans la tête d'un zèbre qui commence à chapeauter. S'il était arrivé pendant que nous étions au plume, alors qu'elle n'avait pour tout vêtement que son vernis à ongles, il nous aurait sans doute tués sans nous laisser le temps d'ouvrir la bouche. Mais, telle quelle, la situation était suffisamment délicate.

Elle était assise à la table, face à la porte ouverte, et j'étais en

train de me servir une seconde tasse de café devant le poêle quand je l'entendis dire :

— Tiens !

Je virevoltai et je le vis planté là sur le seuil, les lèvres frémissantes ; arborant une barbe de deux ou trois jours avec, dans son regard fixe, l'expression farouche de l'homme prêt à écrabouiller le premier cancrelat qui s'avisera de lui ricaner au nez.

Mon flingue était dans une valise dans la pièce du fond, et je me trouvais au moins à dix pas de Tallant, sans rien d'autre sous la main que la cafetière. J'en eus la chair de poule. Mais elle avait du cran. Elle ne manifestait pas la moindre frousse, et elle le lui faisait bien sentir. Elle lui sourit juste assez dédaigneusement pour lui faire perdre la boule et lui dit :

— Alors, on se lance dans la grande scène du trois !

Moi, je ne trouvai rien de plus efficace à faire que de prier le Ciel qu'il vide tout son chargeur sur elle avant de se rappeler ma présence.

Lentement, il fit un pas à l'intérieur et se posta de façon à nous surveiller tous les deux. Il portait un pantalon foncé et une chemise blanche aux manches roulées sur ses avant-bras noueux. Le devant de sa chemise était maculé, et il semblait n'avoir pas dessoûlé de deux jours. Pourtant, s'il avait été soûl, il ne l'était plus pour le moment. Il était simplement en état de déséquilibre mental et, de ce fait, terriblement dangereux.

— Ainsi tu allais à Dallas ! dit-il méchamment.

Appuyant sa tête dans sa main, elle le regarda d'un air un tantinet railleur :

— C'est une question que tu me poses, très cher ?

— Tu aurais pu t'éviter la peine de mentir, sale petite garce !

— Je n'ai pas menti. (Elle haussa les épaules.) Je suis bien partie pour Dallas, mais disons que je me suis ravisée en chemin. J'ai eu l'impression que ce serait plus drôle de rester ici. (Elle eut un sourire très gentil.) Et ça l'était, figure-toi. Je me suis follement amusée.

Je me risquai à exhaler mon souffle en souhaitant qu'il ne s'aperçoive pas que j'étais encore en vie. Peut-être allait-il la tuer, elle

seule, et s'en aller. Je l'aurais moi-même tuée volontiers.

Il vint se planter devant la table et la dévisagea, les veines gonflées sur ses tempes ; puis, lentement, il leva le pistolet et le braqua droit sur son visage :

— Regarde par ici ! Regarde-moi, espèce de Marie-couche-toi-là...

Elle leva calmement les yeux :

— Oui, chéri. Et alors, qu'est-ce que tu vas faire ?

Si seulement elle avait bien voulu la boucler, bon Dieu !... Tant qu'il parlerait, il restait une chance. Mais pour l'amour du Ciel, quand allait-elle donc se décider à fermer sa gueule d'idiote ?

Je faisais attention à ne pas bouger.

— Tallant, dis-je calmement.

Il ne m'entendit même pas. Un tic agita son visage.

— Je voudrais ne jamais t'avoir rencontrée. N'avoir jamais entendu parler de toi. Pourquoi n'es-tu pas morte en venant au monde ? Regarde-toi ! Et dire que c'est pour ça que je me suis...

— Tallant, répétais-je un peu plus fort.

Cette fois, il se tourna vers moi.

— Ne soyez pas trop pressé, dit-il. Votre tour va venir.

— Ecoutez. Ne faites pas l'idiot, Tallant. Vous n'avez pas une chance sur mille de vous en tirer. Si vous nous tuez, la police va recevoir la bobine. Vous voulez vraiment vous suicider ?

— La ferme ! hurla-t-il. Je m'en fous ! Ça en vaudra la peine...

— Assez ! Repris-je, en m'efforçant de parler posément. Ne faites pas l'enfant. Filez et vous ne risquez rien. Personne ne saura jamais. Vous vous en tirez à bon compte. C'est elle qui paie pour vous. Que voulez-vous de plus ?

— Vous tuer tous les deux !

« Doucement, me dis-je, ne bouge pas, ne l'excite pas. » Il proférait des menaces, donc il avait besoin de se monter tout seul. Il

commençait à hésiter et bientôt il n'aurait plus envie de se servir de son pistolet. On pouvait s'en sortir... à condition qu'elle ne rouvre pas sa grande gueule.

Mais elle l'ouvrit, et cette fois elle mit les deux pieds dans le plat.

— Tu m'as espionnée, n'est-ce pas, chéri ? Tu sais que je n'aime pas cela...

Il se retourna. « Lance-lui la cafetière, me dis-je, ça prend toujours au cinéma ! » Et soudain, inopinément, il s'effondra. Il lança autour de lui un regard désespéré, comme un grand gosse torturé et demanda :

— *Pourquoi ? Pourquoi as-tu fait ça ?*

— Va-t'en ! dit-elle avec mépris.

— Julia... (Il lâcha son pistolet et sa tête s'abaissa sur sa poitrine.) Julia...

Il fit demi-tour et sortit en courant.

Je ramassai son arme et passai sur la véranda. Il titubait sur le chemin et, au bout d'un moment, il pénétra sous la futaie et disparut. Sa voiture devait être cachée quelque part par là.

Elle s'approcha de moi et me passa un bras autour des épaules. Je me retournai, l'empoignai par le devant de son corsage et la giflai d'un revers de main. Cela fit un bruit sec dans le silence. Elle poussa un cri et recula.

D'une main encore tremblante, j'essuyai la sueur qui me coulait sur la figure et, sans plus me soucier d'elle, je gagnai la pièce du fond, lançai une valise sur le lit et commençai à y empiler mes affaires. Elle vint se planter sur le seuil, le visage blême marqué d'une tache écarlate, et me regarda d'un air stupéfait.

— Qu'est-ce qui vous a pris ? me demanda-t-elle.

— Vous êtes une idiote.

— Comment cela ?

Je me redressai, une chemise à la main :

— Allez-y. Faites-vous tuer si ça vous amuse. Mais laissez-moi en dehors du coup.

— Il n'est pas dangereux, fit-elle en haussant les épaules.

— Non... bien sûr, bien sûr.

Il n'était pas dangereux : il n'avait encore assassiné que deux hommes.

— Mais enfin, qu'avez-vous ? reprit-elle avec un soupçon de mépris dans la voix. Vous avez peur de lui ?

— Ne cherchez pas à m'énervier, ou je vous calotte à vous en faire valser la tête.

— Qu'est-ce qui vous prend, quand même ? Renifla-t-elle. Vous savez très bien qu'il ne peut rien contre vous.

Je m'approchai d'elle et lui dis, les yeux dans les yeux :

— Tâchez de vous enfoncer ceci dans le crâne. Ça vous est peut-être impossible, mais essayez quand même : il ne peut rien me faire tant qu'il se soucie de ce qui peut lui arriver. Toute ma combine repose là-dessus. Dès l'instant où il s'en balance, le menacer de cette bobine devient à peu près aussi efficace que de vouloir éteindre l'enfer avec un pistolet à eau. Il est déjà à moitié dingue et vous le poussez à la catastrophe. Il a déjà tué deux hommes pour vous... Dieu seul sait pourquoi, alors qu'il pouvait vous avoir pour un paquet de cacahuètes... mais enfin il l'a fait, et maintenant qu'il s'est fourré dans un pétrin qui peut le mener à la chaise électrique, vous le laissez tomber. Vous ne croyez pas qu'il reviendra, moi si. Et la prochaine fois, il ne perdra pas tant de temps à parlementer, il se mettra à enfumer la baraque sitôt entré...

— Vous lui avez pris son pistolet.

— On en a fabriqué deux, de pistolets, l'année dernière, figurez-vous.

— Et alors, qu'est-ce que vous allez faire ?

— Fiche le camp d'ici pendant que je suis encore entier. Je ne tiens pas à me faire bousiller la tronche par un fou furieux quand j'aurai le dos tourné ou que je serai en train de dormir.

Elle haussa les sourcils :

— Et moi, alors ?

— Ça, je m'en tape. Vous me retrouvez à Houston jeudi midi avec le fric, comme convenu. Entretemps, vous pouvez appeler les pompiers.

Elle s'emporta :

— Ne me parlez pas sur ce ton !

— Caltez ! Lui dis-je en me penchant sur ma valise.

— Ça alors ! Espèce de grande brute...

Je pris mon pyjama sur une étagère et commençai à le ranger.

— John...

Il y avait une note plaintive dans sa voix. Je me retournai. Elle avait appuyé la tête au chambranle et ses grands yeux montraient du remords.

— Je m'excuse, dit-elle.

C'était bien joué ; en un clin d'œil la panthère en furie se transformait en une petite fille pitoyable. Je m'apprêtais à l'envoyer faire fiche quand une autre idée me vint. Tallant pouvait très bien piquer une autre crise et la tuer, même une fois qu'elle serait rentrée chez elle. A quoi pensais-je donc, de vouloir m'en aller en la laissant là ? C'était idiot. Mieux valait au contraire l'emmener avec moi, pour être sûr qu'elle soit encore en vie jeudi matin.

Je m'approchai d'elle.

— Je m'excuse, moi aussi, dis-je. J'avoue qu'il m'a un peu fichu les foies.

Elle me regarda avec un sourire exalté :

— Pourquoi n'irions-nous pas ailleurs, si vous ne voulez pas rester ici ?

« Tu lis mon courrier », pensai-je. Je lui pris le menton et l'embrassai.

— Tout juste. Rien que nous deux. Comme pour une lune de miel.

Ses yeux étincelèrent :

— Ce sera merveilleux. Où va-t-on ?

— N'importe où, mon petit.

— A Houston ?

— Nous irons jeudi.

Je ne voulais pas séjourner à Houston plus longtemps qu'il ne serait nécessaire. Qui sait si le chauffeur de taxi n'avait pas donné mon signalement aux flics ?

Elle se mit à rire :

— Oh ! Qu'est-ce que ça fait, après tout ? Pourvu qu'on ait l'ivresse, qu'importe l'endroit où on est.

— D'accord.

Je mis l'enveloppe aux huit mille dollars au-dessus de mes affaires dans la valise et, quand elle eut fait la sienne, j'emportai les deux sur la véranda et bouclai la baraque.

— Pas la peine de prendre les deux voitures, me dit-elle. On voyagera dans la mienne.

— Non. Partez devant. Tournez à droite sur l'autostrade. Je vous suis. Je laisserai ma bagnole à Breward. Je pourrai la reprendre au passage en allant à Houston.

Elle plissa un peu le front :

— Mais pourquoi ne pas la laisser tout bonnement ici ? Personne n'y touchera.

— Ça m'évitera de revenir la prendre.

Je ne pouvais évidemment pas lui dire que je tenais à ce qu'elle parte la première, pour pouvoir m'arrêter et déterrer la bobine. Naturellement je laisserais le ruban dans ma voiture, et elle n'en saurait jamais rien. En repassant par Breward, je reprendrais ma Chevrolet pour aller à Houston, je la garerais dans un parking et pendant que M^{me} Cannon serait à la banque, je reviendrais y prendre le ruban, toujours pour lui faire croire qu'il était bien resté entre les mains d'une tierce personne pendant tout ce temps-là.

— Très bien, dit-elle en haussant les épaules.

Je mis les valises dans sa Buick et montai dans ma voiture. Quand j'appuyai sur le démarreur, il ne se passa rien. Je fis un second essai. La batterie était à plat.

Bizarre. La dynamo chargeait pourtant normalement. Peut-être un mauvais contact ? J'essayai les phares. Ils ne s'allumèrent que faiblement, puis s'éteignirent. Eh bien ! Voilà ce que c'est que d'acheter un vieux tacot...

Elle descendit de la Buick.

— Que se passe-t-il ?

— La batterie est morte.

— D'où croyez-vous que cela vienne ? Vous aviez laissé la radio branchée ?

— Je n'ai pas de radio. C'est bon. Vous allez être réduite à me pousser.

— Oh ! Partons, dit-elle impatiemment. Laissez-la ici.

— Poussez-moi, répétai-je.

Je remontai au volant. Elle manœuvra pour passer derrière la Chevrolet et vint se coller à mon pare-chocs. Je réussis à braquer et nous nous engageâmes sur le chemin. Au bout de trois cents mètres, le moteur n'avait encore pas toussé. Elle stoppa et descendit :

— Qu'est-ce que ça peut bien être ?

— Peut-être un court-circuit dans les accus. Il n'y a même plus assez de courant pour le contact.

— Oh ! John, laissez donc là ce bahut et partons.

— Je ne peux pas le laisser au milieu du chemin.

— Oh ! C'est bon !

Elle remonta dans sa Buick, me dépassa et fit demi-tour. Nous ramenâmes la Chevrolet dans la clairière devant la cabane. J'allai soulever le capot pour jeter un coup d'œil, puis je haussai les épaules. Il me fallait une batterie neuve, pas autre chose. Je pourrais en ramener une à mon retour. L'idée de revenir à la cabane ne me disait rien, mais ce ne serait pas trop risqué. Il me suffirait de téléphoner à

Tallant-Sports pour m'assurer qu'il était bien à la boutique et non pas ici à nous guetter.

Je montai dans sa Buick et elle démarra. Avant d'arriver à l'autostrade, je me mis à penser qu'il était bougrement étrange que ma voiture n'ait pas voulu démarrer. Du moment qu'elle me poussait, l'étincelle du générateur aurait dû suffire.

« Oh zut ! » me dis-je, et je pensai à autre chose. C'était une erreur, mais il y avait déjà pas mal de temps que je les accumulais.

XIII

A Shreveport, nous descendîmes dans un hôtel. Une fois dans la chambre, elle attendit avec impatience que j'aie donné son pourboire au chasseur et qu'il se soit éclipsé, puis elle s'approcha, me passa les bras autour du cou, me fit un sourire adorable et me dit :

— On est bien, non ?

— Mais oui, mais oui.

J'avais pensé demander au bureau de me faire monter les journaux de Houston, puis j'avais oublié. Elle s'appuya contre moi.

— Rouler en voiture, ça me fait toujours un drôle d'effet. Les vibrations, sans doute ?

— Possible, dis-je.

— A bord d'un bateau, ça me fait la même chose.

« Le seul fait de respirer aussi », me dis-je.

Elle me passa la main dans les cheveux, s'écarta d'une pirouette et se jeta sur le lit. Elle ramena ses jambes sous elle, alluma une cigarette et m'adressa un sourire canaille :

— Climatisation, pas de moustiques, salle de bains moderne, draps immaculés... c'est tout de même plus engageant, vous ne trouvez pas ?

— Qui est-ce qui n'a qu'une idée en tête, maintenant ?

Elle fit la grimace :

— Je l'admets. Cela vous déplaît tellement ?

— Ça me convient à merveille.

— Alors ! Vous ne pourriez pas montrer un *tout petit peu plus* d'ardeur ?

J'allumai une cigarette et m'assis sur le lit jumeau.

— Je ne vous comprends pas toujours clairement, dis-je. Il me semble que vous devriez être absolument furieuse contre moi.

— Je le devrais, en effet.

— Mais vous ne l'êtes pas ?

— A quoi cela m'avancerait-il ?

— Je vois. Quand on ne peut pas avoir le dessus, on se met du côté du manche.

— C'est en partie cela. Mais peut-être aussi que vous me plaisez.

— Mais oui, mais oui...

Elle me considéra pensivement :

— Je sais que c'est curieux. Mais vous avez quelque chose de fascinant, d'excitant.

— En quoi ?

— Je ne saurais dire, au juste. A cause d'un tas de choses, peut-être. Vous êtes grand, dur, et absolument impitoyable. Le représentant type de l'espèce mâle à l'état brut, en quelque sorte.

— Et vous avez un faible pour l'espèce mâle ?

Elle me regarda entre ses longs cils :

— Vous ne vous êtes pas encore fait une opinion sur ce point ?

*

Nous ne quittâmes pas la chambre de vingt-quatre heures. On nous montait nos repas, et je m'étais procuré tous les journaux de Houston. Il n'y était plus du tout question de Purvis, ce qui pouvait signifier n'importe quoi. La police devait encore s'en occuper activement, même si les journaux avaient laissé tomber. Le chauffeur était peut-être allé donner mon signalement aux flics sans que ça fasse pour autant l'objet d'une édition spéciale. Ce côté-là était plutôt inquiétant. Je ne pouvais pas savoir ; il faudrait donc que je retourne là-bas.

J'y réfléchis. Pourquoi retourner là-bas, en définitive ? Elle

pouvait toucher l'argent et venir me rejoindre à San Antonio ou à Dallas ou ailleurs. Non. Pas fameux, comme idée. La laisser se balader toute seule à travers le Texas avec plus de quatre-vingt-dix mille dollars sur elle... on ne sait jamais ce qui peut arriver.

Je l'emmenai au cinéma le dimanche après-midi, et dîner en ville ensuite. Partout, les hommes se retournaient sur son passage. En rentrant, elle était de bonne humeur, et peu lui importait apparemment que j'écoute ou non son bavardage. Quand on est rassasié de faire l'amour, rien n'est plus écœurant que de rester enfermé, ne serait-ce que cinq minutes, dans une chambre d'hôtel avec une femme, mais je dois lui rendre cette justice ! Elle était tout le temps de bonne composition, et si je me contentais d'un grognement intermittent pendant qu'elle tricotait des maxillaires, tout en se brossant les cheveux ou en lavant ses bas dans la salle de bains, qu'elle laissait régulièrement ouverte, elle ne s'en plaignait pas. Tout ce qu'elle voulait, c'était ne pas me laisser hors de sa portée une seule minute.

Le lundi, elle voulut aller faire des courses et je dus absolument l'accompagner. Elle avait trois ou quatre cents dollars en plus de ce qu'elle m'avait remis, et il me fallut traîner ma viande dans je ne sais combien de magasins et m'ennuyer mortellement pendant qu'elle achetait des bas, une nouvelle chemise de nuit, du parfum, et qu'elle examinait des flopees d'autres articles sans les acheter.

— Cela ne vous dérange pas, au moins, John ? me demandait-elle avec un sourire heureux. Après tout, c'est pour vous que je le fais.

— Mais, je vous en prie, continuez, répondais-je.

Que diable ! Je pouvais bien faire ce petit sacrifice pour être sûr d'avoir la paix jusqu'à jeudi matin. Mais, quand même, elle commençait à me fatiguer.

Elle me gardait éveillé la plus grande partie de la nuit, à bavasser, à se montrer gentille, bonne camarade, à me passer la pommade, si bien que lorsque je m'éveillai le mardi matin, il était déjà dix heures passées. Elle dormait encore près de moi, dans la coquine petite chemise de nuit qu'elle venait de s'offrir. Je me dressai sur un coude pour la regarder et une tripotée de sonnettes d'alarme retentirent soudain dans ma cervelle. Elle était fichtrement belle, et, même endormie, elle n'avait pas l'air idiot. Quel rôle était-elle en train de jouer, et pourquoi ?

En admettant même que les hommes lui soient aussi nécessaires que la gnôle à un poivrot... elle était assez belle fille pour n'avoir pas à leur courir après. Ils devaient se battre pour les places. A quoi ça rimait de se donner tant de mal pour coucher avec un type qui la saignait de cent mille dollars ? Je n'étais pas un tel tombeur. Depuis l'âge de onze ans, je ne m'étais plus fait d'illusions sur rien, et en particulier sur ma propre personne. Je n'avais rien d'un Casanova. En moins de deux heures, sur n'importe quelle plage, elle aurait pu racoler une demi-douzaine de zèbres gabarit armoire à glace qui lui en auraient donné autant que moi pour son argent au plume, avec gerbe de roses et clair de lune par-dessus le marché... Alors, qu'est-ce que c'était que cette comédie ?

Se figuraient-ils pouvoir me posséder, me faire marcher avec huit mille dollars et des promesses vaseuses ? Eh bien ! On allait voir. Je la secouai.

Elle ouvrit les yeux. Elle me regarda assez froidement durant un moment avant de s'éveiller tout à fait, puis elle sourit :

— Qu'y a-t-il, John ?

— Je voudrais seulement quelques renseignements, dis-je sèchement. Comment s'appelle cette firme de courtiers à Houston ? Celle qui se charge de vendre vos actions ?

Elle répondit sans la moindre hésitation :

— Harley et Bryson. Pourquoi ?

— Et qui s'occupe de vos affaires ?

— George Harley junior. (Elle paraissait intriguée.) Mais pourquoi, John ?

Sans répondre, je pris le téléphone sur la table et dis à la standardiste :

— Je voudrais Houston par l'Inter. M. George Harley junior, chez Harley et Bryson, courtiers en valeurs. C'est personnel. Vous avez saisi ?

— Oui, monsieur. Un instant, s'il vous plaît.

Je passai l'appareil à Mme Cannon. Elle ouvrit de grands yeux.

— Demandez à Harley où il en est de la vente de vos actions. Ecartez un peu l'écouteur de votre oreille et souhaitez m'avoir dit la vérité !

Elle obéit. Je me glissai contre elle, la maintenant fermement, ma joue contre sa tête, mon oreille près de l'écouteur. J'entendis les opérateurs qui parlaient entre eux.

La standardiste répondit :

— Un instant, s'il vous plaît.

Peu après, une voix d'homme fit :

— Ici, Harley.

Je lui serrai le bras. Si elle m'avait menti, elle était dans de sales draps.

— Ah ! C'est vous, monsieur Harley, dit-elle calmement. Ici, Julia Cannon.

— Oh ! Bonjour, madame Cannon.

— Je vous appelle seulement pour vous demander si vous avez mis à exécution mes instructions téléphonées de l'autre jour...

— Ah ! Oui. J'étais sur le point de vous envoyer un rapport. Voyons... il est ici quelque part, je crois... un instant... oui... voilà... Hummmmmmm. General Motors... Boeing... Anaconda... Hummm... marché d'hier... chèque... à déposer à votre banque ici, selon vos instructions... produit global, moins les commissions, quatre-vingt-dix-sept mille six cent quarante-quatre dollars quatre-vingt et un *cents*... tout me paraît en ordre... hummm...

Je m'assis sur le lit et pris une cigarette. Elle me regarda. Je fis un geste de la main. Elle dit :

— Je vous remercie, monsieur Harley. Au revoir.

Elle raccrocha. Je lui tendis une cigarette allumée.

— Que signifie... ? demanda-t-elle.

— Simple vérification, mon chou. Rien d'autre.

— Vous pensiez que je vous avais menti ?

— Il m'était venu à l'idée que je n'avais que votre parole.

— Vous croyez que j'oserais ? Dans ces circonstances-là ?

— C'est bon. Je n'ai rien dit.

Je jubilais.

— Vous devez me prendre pour une folle, dit-elle avec colère.

— Chérie, je vous trouve formidable.

— Vous m'aimez ? Un tout petit peu ?

— Mais oui, mais oui.

L'aimer ? C'était la Banque fédérale montée sur pattes, cette fille-là ! J'allais reprendre une cigarette quand les sonneries d'alarme se remirent en branle dans ma tête.

Ma main resta en l'air au-dessus du paquet et, dans un éclair, j'entrevis toute la combine. Mais, était-ce bien cela ? Était-ce là qu'ils voulaient en venir ? Bien sûr. Cela collait dans tous les sens. « Ouvre les yeux, espèce d'idiot ! Tu les as sous-estimés et tu t'es fait déloger de ta position, et rondement ! Ils ont failli t'avoir. »

J'eus un petit sourire. Ils avaient failli... mais pas tout à fait réussi. J'avais encore le temps.

Mais ç'avait été tangent, si je ne me trompais pas. On était mardi. J'étais avec elle depuis le jeudi après-midi ; je ne l'avais pas quittée une minute. Elle avait veillé à cela. Elle savait tout ce que j'avais fait, et elle savait sans doute possible que je n'avais eu de rapports avec personne. Alors, imaginons qu'ils aient voulu m'éprouver, me garder le plus longtemps possible chambré, pour voir, petit à petit, si j'oubliais ? Cela expliquerait que ma voiture ait refusé de démarrer – il avait dû la saboter, d'une façon ou d'une autre, le premier soir, pour être sûr que, si je m'éloignais, ce serait avec Julia – et cela expliquerait aussi son numéro de tourterelle, à elle. Autrement dit, ils ne croyaient pas à l'existence de mon soi-disant copain, et quand ils en auraient acquis la certitude, ils me liquideraient. Tout simplement.

Ma petite mise en scène de l'autre matin ne les avait pas tout à fait convaincus. Ils n'étaient pas sûrs que j'aie posté la bobine, ou que, l'ayant postée, je l'aie adressée à un complice. Et chaque heure qui s'écoulait sans que j'entre en rapport avec quelqu'un pour l'assurer

que j'étais toujours en vie rendait ma position plus critique. Leur mortel sang-froid me fit passer un frisson dans le dos.

« Eh bien ! On va voir, me dis-je. Dieu merci, j'ai pigé à temps. »

Elle me lança un regard en coin, provocant, puis fit la grimace.

— Eh bien ! Si ce n'est *que pour ça* que vous m'avez réveillée...

Elle s'assit, se débarrassa de sa chemise de nuit sans la moindre gêne et s'en alla toute nue dans la salle de bains. Elle laissa la porte entrouverte comme toujours et se mit à jacasser tout en faisant couler la douche. J'allumai ma cigarette.

—... vous ne pensez pas, John ?

« Petite futée », pensai-je. Je ne répondis pas.

— John ?

— Oui. Qu'y a-t-il ?

— Grande brute, protesta-t-elle, à travers le bruit de la douche, vous ne m'écoutez même pas. Je disais : « N'est-ce pas qu'on s'amuse bien tous les deux ? »

— Mais oui, mais oui, follement.

Elle continua à bavasser. Je soulevai sans bruit l'appareil. Quand la standardiste s'annonça, je dis à voix basse :

— Je voudrais encore une communication par l'Inter.

— Bien, monsieur, un instant.

Sous la douche, elle barjaquait toujours. Son blabla s'interrompit un court instant sur une note interrogative.

— Bien sûr, bien sûr, répondis-je, la main sur le micro.

— Bon. J'aime mieux ça. Moi aussi, je vous trouve adorable.

— Eh bien ! Voilà qui est bien, dis-je.

« Ça va te faire tenir tranquille une minute, mon adorable salope, ma charmante veuve noire. » Ce fut le cas. Elle se mit à chanter sous la douche.

— Je vous écoute, monsieur, dit la standardiste.

J'ôtai ma main du micro et parlai juste au-dessus, très bas :

— Fort Worth. Communication personnelle pour M. George Gray, à la Société Midcontinent Equipment Gray.

— Bien, monsieur. Ne quittez pas, s'il vous plaît.

Elle chantonait de plus belle dans la salle de bains. Je soupirai doucement ; elle ne pouvait absolument pas m'avoir entendu. « Très bien, ma petite. Je te tiens », pensai-je.

J'entendis les renseignements de Fort Worth qui donnaient le numéro, puis la sonnerie de l'appareil.

Elle cessa de chanter :

— Oh ! John ?

Je remis la main sur le micro et lui dis :

— Arrêtez de jacasser une minute. J'essaie de passer un coup de fil. Et fermez la douche.

La douche s'arrêta brusquement. La porte s'ouvrit et elle en sortit nue, splendide et ruisselante, une grande serviette à la main.

— Un coup de fil ? dit-elle, avec de grands yeux innocents. A qui, John ?

Je souris :

— Inter. Un de mes amis. Vous m'avez peut-être entendu parler de lui.

— Ah ! fit-elle, sans que sa voix ni son visage ne trahissent la moindre surprise.

« Le théâtre a perdu une grande actrice », me dis-je. Au bout de six jours, elle avait dû se figurer qu'ils avaient partie gagnée, et pourtant nulle déception n'altérait ses traits.

A ce moment, j'entendis la voix de George dans l'appareil.

— Allô ? Ici, Gray.

— Ici, John. Comment va, mon vieux ?

Je serrai l'écouteur contre mon oreille. Elle pouvait sans doute entendre une voix et même reconnaître une voix d'homme, mais elle ne pouvait saisir un mot de ce qu'il disait.

— Alors, ma vieille branche ? dit George. Ça me fait plaisir de t'entendre. Ça marche, la pêche ?

Je la regardai.

— Parfaitement, répondis-je. Très bien, même. Je voulais simplement que tu saches que tout marche comme prévu et que mon voyage a été une réussite. Marché conclu, mon vieux.

— Tu veux dire que tu vas venir travailler chez nous... ?

— Bien entendu. Immédiatement. Jeudi prochain, en fait. Euh... A propos, tu as bien reçu le paquet, j'espère ?

— Oui, oui. Je te remercie, John. Tu disais...

— Je savais que ça te ferait plaisir. (Je me mis à rire.) Faut reconnaître qu'ils étaient joliment accrochés... à l'hameçon, s'entend... Oui. Tu comprends, je ne voulais pas laisser trop de temps sans te faire savoir que je me porte bien et que l'affaire est dans le sac. Voilà, en résumé : je vais à Houston jeudi matin et je serai à l'hôtel Rice vers onze heures. Je te contacterai de là pour mettre les détails au point. Pour le moment, je ne veux pas te prendre davantage de temps. A bientôt, George.

— Parfait. Au revoir.

Je raccrochai et balançai un autre coup d'œil. Elle se contenta de me regarder d'un air interrogateur tout en continuant à se sécher. Ses seins oscillaient doucement sous la serviette.

— Alors, il apportera la bobine là-bas jeudi matin ? demanda-t-elle sans se démonter. C'était bien l'autre voyou, votre complice, non ?

Je la contemplai, en partie admiratif, en partie étonné de son calme, puis je compris et je réussis tout juste à me retenir de rire. Elle ne m'avait pas joué la comédie. J'avais fait cette petite mise en scène pour rien. Pas un instant elle ne s'était imaginé que j'avais menti en parlant d'un complice. Je lui souris et lui dis :

— Mon petit loup, vous êtes mignonne comme tout, et vachement bien balancée, en plus.

Elle sourit, posa la serviette sur le dossier d'une chaise et, se regardant avec complaisance :

— Comment avez-vous fait pour le deviner ? demanda-t-elle.

*

Nous quittâmes l'hôtel tard dans l'après-midi du mercredi pour prendre la route du retour. J'étais au volant. Elle resta un long moment silencieuse.

— Je viens de vivre des journées merveilleuses, John, finit-elle par dire.

— Parfait. Moi aussi.

Je jubilais intérieurement. C'était la dernière étape. Tout avait été ridiculement facile et il ne restait plus qu'à toucher le fric.

— Quand nous en aurons fini à Houston, cela ne vous ferait pas plaisir d'aller à Galveston ? me demanda-t-elle. Seulement pour quelques jours ?

Les femmes ne se rendent jamais compte qu'elles vont à rencontre de leur propre but. Il n'y a rien sur terre qu'on désire autant qu'une femme quand on en a besoin et dont on ait si peu envie dans le cas contraire. J'allais ouvrir la bouche pour lui dire de se dégouter un nouveau partenaire, mais je me ravisai en songeant qu'il était inutile de m'en faire une ennemie, au point où nous en étions.

— D'accord. Ce serait épatant. On y passera le week-end.

Après tout, dès que j'aurais mis la main sur le fric, je filerais et elle n'y pourrait rien. Je conduirais la bagnole jusqu'à Dallas, je la vendrais et je prendrais l'avion pour la côte. Je bâtissais déjà des tas de projets.

Depuis longtemps, je pensais à Mazatlan, sur la côte ouest du Mexique. Deux ans plus tôt, j'y étais allé avec un gars de l'équipe, après la saison. On s'était payé du bon temps, à pêcher le tarmon, et je m'étais rendu compte que le coin était appelé à se développer. Une autostrade était en construction depuis la frontière et ça ne tarderait

pas à grouiller de pêcheurs. Avec un portefeuille bien garni et un coup d'œil prompt à repérer la bonne affaire, un dégourdi qui s'y établirait dès maintenant serait aux premières loges. La chose à faire, c'était d'y aller tranquillement, de se mettre en ménage avec une mignonne, histoire d'apprendre la langue et de garder l'œil ouvert.

Elle venait de me dire quelque chose.

— Quoi donc ? Fis-je en doublant un camion, puis reprenant ma droite.

— Je disais qu'il va falloir nous arrêter à la maison en passant pour que je boucle une autre valise. J'aurai besoin d'affaires de plage.

— Ah ! Bon.

Je réfléchis. Après tout, pourquoi pas ? Il ferait nuit ; personne ne me verrait avec elle si elle entraît directement au garage. Et pendant qu'on serait chez elle, elle pourrait téléphoner à Tallant pour savoir s'il était chez lui, avant que je retourne au campement faire démarrer ma bagnole avec la batterie neuve que j'avais achetée. L'idée d'y aller de nuit sans savoir où il serait ne me tentait guère. Il devait se douter que je reviendrais un jour ou l'autre chercher ma voiture et si, entre-temps, il avait complètement perdu la boule, il me guetterait peut-être avec un flingue.

— D'accord, dis-je.

Nous nous arrê tâmes pour dîner en chemin, aussi était-il un peu plus de neuf heures quand nous arrivâmes à Wayles. C'était elle qui conduisait, à présent. Elle contourna le square, empruntant les rues les moins éclairées. Devant chez elle, on n'y voyait guère et le silence environnant n'était troublé – que par une radio ou une télévision qui jouait quelque part dans les parages. Elle s'arrêta devant la porte du garage et descendit l'ouvrir elle-même pour le cas où un voisin aurait été aux aguets. Elle remonta et gara la voiture. J'attendis qu'elle eût refermé la porte pour descendre à mon tour. A l'intérieur du garage, l'air était brûlant et la lumière des phares se reflétait crûment sur le mur blanc. Quand elle ouvrit la petite porte donnant dans la cuisine, j'éteignis les phares et la suivis à tâtons.

Une fois dans la cuisine, je fermai la porte au verrou. Elle fit de la lumière et me sourit.

— Vous savez, nous pourrions rester ici et ne partir pour Houston que demain matin de bonne heure. Personne ne sait que vous êtes là.

— Non. Partons.

— Comme vous voudrez.

— Attendez. N'allumez pas dans le living-room. On voit au travers du rideau.

— Mais il n'y a qu'un terrain vague, derrière la maison, protesta-t-elle. (Puis elle haussa les épaules.) Mais je ne vous apprend rien, n'est-ce pas ?

— En effet. Alors allumez dans la salle à manger. Cela vous éclairera suffisamment pour téléphoner. Je voudrais que vous appeliez le numéro de Tallant.

— Pourquoi ? fit-elle en fronçant les sourcils.

— Je veux savoir où il se trouve avant que nous allions prendre ma voiture.

— Oh ! Pour l'amour du Ciel, John ! Vous vous souciez encore de lui ?

— Faites ce que je vous dis. (Je la pris par le bras et la poussai dans la porte, devant moi.) Appelez-le.

On y voyait assez à ce bout de la pièce pour qu'elle distingue le cadran. Je m'assis sur le bras du grand fauteuil, de l'autre côté de la porte. L'appareil de climatisation étant arrêté, il faisait très chaud et le silence était absolu. Quand elle eut formé le numéro, l'écho de la sonnerie retentit dans l'écouteur. Longuement. Pas de réponse. Elle reposa le combiné et se tourna vers moi.

Je n'aimais pas du tout ça.

— Essayez la boutique.

— Il ferme à six heures.

Je pris une cigarette dans ma poche.

— Ça ne fait rien. Essayez toujours.

— Bon. Mais il n'y est sûrement pas, à cette heure-ci.

— Assez de friture comme ça ! Il est armurier, à l'occasion, non ? Et il faut bien qu'il fasse sa comptabilité.

Elle composa le numéro :

— Voulez-vous que je lui communique un message de votre part ?

— Non. Dès que vous entendrez sa voix, raccrochez.

Il n'y eut pas de réponse.

J'allumai ma cigarette pendant qu'elle raccrochait.

— Vous connaissez ses habitudes. Vous ne voyez pas où il pourrait être ?

— Non.

— Il ne fréquente pas un club quelconque ? Ou une salle de billard ? Qu'est-ce qu'il fait quand il n'est pas en train de chasser les femmes des autres ?

Elle haussa les épaules :

— Il fait un peu d'astronomie en amateur, il joue aux échecs avec des voisins, et il va à la pêche trois ou quatre fois par an. Il pourrait être n'importe où. Qu'est-ce que cela peut faire ?

Je la fis taire du geste. Je ne tenais toujours pas à aller là-bas de nuit sans savoir où il était. Il est vrai qu'il y avait mille endroits où il pouvait être. Peut-être ses nerfs l'avaient-ils lâché et avait-il quitté le pays. « Oh ! Et puis zut ! Ça fait quatre jours, me dis-je. Il n'a pas pu passer tout ce temps à nous attendre là-bas. » Il nous faudrait courir le risque.

— Faites votre valise et filons, lui dis-je.

— On va chercher votre voiture ?

— Naturellement. Remuez-vous un peu, voulez-vous ?

— Je voudrais me changer avant de partir.

— Bon, bon. Mais ne prenez pas toute la nuit.

— Vous semblez inquiet...

— Magnez-vous, bon sang !

Elle s'éloigna vers le couloir qui desservait l'autre aile de la

maison. Puis elle s'immobilisa et se retourna.

— J'ai besoin de vous pour descendre ma valise. Elle est sur une étagère dans un placard de ma chambre.

— D'accord, dis-je.

Et je la suivis.

Le couloir tournait à angle droit. Au-delà, il faisait très sombre. Je me tins tout contre elle, sans lâcher son bras, pour éviter de me cogner aux murs.

— Où est la lumière ? Fis-je, impatienté.

Je frôlai du bras une entrée de porte.

— Ici, près du lit, fit-elle. Un instant, je suis à vous.

Elle se tenait juste devant moi et je voyais qu'elle cherchait la lampe à tâtons. Soudain, elle se retourna et me posa la main sur le bras. Ses doigts glissèrent lentement jusqu'à mon épaule.

— John, me dit-elle à mi-voix, restons ici cette nuit. Nous pourrions nous lever de bonne heure et arriver quand même à Houston avant midi.

— Non.

— Je vous en prie !

Elle me passa les bras autour du cou, m'abaissa la tête et ses lèvres se collèrent aux miennes.

Par réflexe, bien sûr. On peut être fatigué, mais jamais totalement épuisé ; même agonisant, on doit réagir de la même façon à ce genre de travail. Mes bras se refermèrent sur elle.

— Ne me lâchez pas, murmura-t-elle.

J'avais l'impression qu'elle était suspendue de tout son poids à mon cou.

Je perçus le dé clic d'un commutateur et la pièce fut soudain inondée de lumière. Je pivotai brusquement, l'entraînant avec moi, mais, d'une violente poussée, elle se dégagea, trébucha et tomba. Tallant était installé sur un fauteuil, près de la porte d'entrée. Il avait

les jambes sur le bras du fauteuil et un fusil de chasse à piston en travers des genoux.

Son regard n'avait rien de dément : seulement froid et implacable. Il fit un petit geste de la main : – Bien joué, Julia. Déplace-toi un peu à gauche et reste par terre.

XIV

Elle s'écarta à quatre pattes, sur l'épaisse descente de lit blanche, vers la coiffeuse, au pied du lit.

— Assis, Harlan ! fit-il.

— Ecoutez...

— L'engin que je tiens là est un calibre douze, chargé à chevrotines. Ça vous couperait en deux.

Je m'assis sur le bord du lit. Il était immense, avec une tête de lit en chêne clair et un dessus en chenillé vert. La pièce avait trois fenêtres, et tous les rideaux étaient hermétiquement fermés.

J'étais un peu dépassé par les événements. Cependant, une chose était claire : il n'était pas fou ; ils avaient comploté toute la combine, et la scène de la cabane n'en était qu'une partie.

Je me gardai de faire des mouvements brusques :

— Ecoutez, Tallant. Je ne sais pas où vous voulez en venir, mais il me semble que vous avez oublié une chose...

— Je ne pense pas, fit-il en hochant la tête. (Son regard dévia légèrement vers elle, mais sans me quitter tout à fait.) Nous sommes hors de danger, j'en suis à peu près sûr, lui dit-il. Jusqu'à présent, tout concorde.

Elle se leva de la carpette pour s'asseoir sur le tabouret rembourré de la coiffeuse. Avec un soupir, elle prit un paquet de cigarettes, parmi tous ses fards, et secoua la tête :

— J'ai été heureuse de recevoir ton message, crois-moi.

Je la regardai d'un air ahuri. Un message ? L'espace d'une minute, j'en vins à l'oublier, lui et son fusil. Elle le regarda et sourit :

— M. Harlan m'a l'air de ne plus savoir très bien où il en est.

Il haussa les épaules :

— Il ne va pas tarder à comprendre.

— Qu'est-ce que c'est que ces foutaises ? Demandai-je brutalement.

Elle alluma sa cigarette et me considéra d'un air satisfait :

— Le message était fort simple, monsieur Harlan. Une tasse de café isolée sur l'égouttoir de l'évier, dans la cuisine. Voulez-vous que je vous en donne la traduction ?

— Oh ! Ça va, je commence à en avoir assez...

— Cette tasse me disait tout simplement : fais monter le monsieur dans ta chambre ; tout marche comme prévu.

— Bon, on y est, dis-je. Et après ?

Je me fouillai pour prendre une cigarette et ne me rappelai qu'après avoir entamé mon mouvement que ça pouvait être risqué s'il avait le doigt chatouilleux. Il se contenta de m'observer d'un air ennuyé. Donc elle l'avait déjà prévenu que je n'étais pas armé. Des petits futés. Ils avaient trop lu de romans policiers.

— Vous devriez faire de la télé, leur dis-je.

Ils me regardèrent en silence.

J'allumai ma cigarette. Rien ne me semblait normal dans cette histoire, mais je n'avais pas peur, malgré son air implacable et son flingue. Rien ne pouvait modifier le fait que je les tenais et qu'ils ne pouvaient pas me toucher. Je n'avais eu peur de lui que tant que je l'avais cru prêt à perdre la boussole.

— Tu es restée constamment avec lui quand il n'était pas dans la chambre d'hôtel ? Lui demanda Tallant.

— Tout le temps, répondit-elle. Je ne l'ai jamais perdu de vue. Mais il a passé un coup de fil de la chambre.

— Deux, rectifia-t-il.

— C'est ce que je voulais dire. Un en plus de celui qu'il a donné à Harley et Bryson. (Elle s'interrompt un instant.) Du fait que nous voilà tous les trois réunis, j'en déduis qu'à ton avis, nous sommes tranquilles ?

— Je le pense, dit-il.

— Qu'est-ce que c'est que ces histoires de téléphone ? Demandai-je.

— Nous cherchons à savoir quelque chose, répondit Tallant.

— Quoi donc ? Mais ça ne me regarde peut-être pas... dis-je.

C'est alors que je fus pris d'une certaine inquiétude. Comment avait-il pu savoir que j'avais passé deux appels de la chambre ?

— Nous y viendrons dans un instant, reprit Tallant. Vous êtes venu nous vendre un scénario. Nous l'étudions avant de l'acheter, voilà tout. Vous avez des objections ?

— Non, ça me va. Mais peut-être pourriez-vous me mettre au courant ? Si je comprends bien, les cajoleries de madame et votre numéro à la Othello avaient pour but de me faire vider les lieux pour vous permettre de fouiller la cabane ?

— En partie, oui.

Je ne saisis pas exactement ce qu'il voulait dire, mais je laissai courir.

— Alors que cherchez-vous ? Je peux peut-être vous aider ?

— Une bobine de ruban enregistreur.

Je lançai un coup d'œil à Julia :

— Vous feriez bien de lui répéter...

— Quoi ?

— Il n'a pas l'air d'avoir pigé. Vous m'avez vu la mettre à la poste.

— Je vous ai vu mettre *quelque chose* à la poste, plus exactement.

— Vous êtes folle... ?

Tallant s'agita dans son fauteuil et me coupa :

— Il fait chaud ici, Julia. Si tu allais mettre le climatiseur en marche...

— Excusez-moi, fit-elle en se levant pour passer dans le vestibule.

Au bout d'un instant, l'engin se mit à bourdonner. Elle revint.

— Ce qui est sûr, dit-elle en se rasseyant, c'est que j'ai attrapé une phobie des chambres climatisées qui risque de me durer tout le restant de mon existence. Supporter quatre jours et quatre nuits la hautaine condescendance de M. Harlan, c'est plus qu'il n'en faut pour démolir n'importe quelle femme.

Pour la première fois, une ombre d'expression passa sur le visage de Tallant. Sa bouche se pinça, mais il ne dit rien.

— Enfin, bon Dieu ! Qu'est-ce que vous me voulez ? Demandai-je. Vous m'avez vu poster la bobine...

Elle se pencha en avant, calmement, le menton dans la main :

— Oui, bien sûr, vous avez expédié quelque chose. Je vous ai vu, ce que d'ailleurs vous cherchiez manifestement. C'était ou *ce n'était pas* le ruban enregistreur. Par la suite, j'ai eu l'impression qu'en tombant dans la boîte, votre paquet n'avait pas fait beaucoup de bruit, pour un objet de ce poids. Bien sûr, ce n'est qu'une impression et j'avoue que je peux me tromper. Toutefois, que vous l'ayez expédié ou non, ce n'est pas là le point essentiel. Vous pouvez facilement vous l'être adressé à vous-même quelque part, ou y avoir mis une adresse de fantaisie. Vous cherchiez à créer une illusion, et c'était très bien exécuté, du moins à première vue. En rugby, je crois que vous appelez cela une feinte... (Elle se tut pour m'observer pensivement.) Vous me suivez, monsieur Harlan ?

Oh ! Oui, je la suivais. Et, de nouveau, je me sentais repris de malaise. Cependant, j'étais fichu si je le leur laissais voir.

— Suffit ! Dis-je sèchement. Vous croyez que j'ai gardé la bobine, c'est ça ?

— Vous n'y êtes pas du tout, monsieur Harlan.

— Mais alors... ?

— Franchement, nous n'avons aucun moyen de savoir si vous l'avez encore ou non. Dieu sait où vous pourriez l'avoir cachée. Mais là n'est pas la question. Ce que nous nous sommes efforcés d'établir, c'est que *personne d'autre ne l'a*. Ce qui n'est pas du tout, mais pas du tout la même chose. Vous comprenez ?

— Allons donc ! Vous êtes timbrée ? Vous m'avez entendu parler à l'homme à qui je l'ai expédiée...

— Vraiment ? demanda-t-elle doucement. (Elle regarda Tallant.) Ou peut-être est-ce à Dan que je devrais le demander ?

Ahuri, je les examinai tour à tour.

— De quoi, diable, parlez-vous ?

Elle sourit :

— J'ai l'impression que nous sommes en train d'embrouiller les idées de M. Harlan. Il n'est peut-être pas capable de nous suivre.

— Tu devrais le savoir, répondit Tallant. C'était ton boulot de le jauger, et, naturellement, je n'ai pas eu les mêmes occasions que toi de le faire.

Je lui lançai un coup d'œil à la dérobée. Extérieurement, il restait aussi calme et assuré que jamais, mais c'était la seconde fois que je le voyais tiquer, sous l'effet de quelque chose qu'il avait du mal à dominer.

Elle comprit, elle aussi :

— Voyons, Dan !

Puis elle poursuivit sans s'émouvoir :

— Bien sûr, c'était mon travail de le jauger, et je crois m'en être acquittée. M. Harlan est ce qu'il appellerait lui-même un dur, mais ce n'est pas tout à fait un imbécile. Il est à peu près immunisé contre tout sentiment humain, hormis la cupidité, et il prend son manque de sensibilité pour du courage. Il a de l'imagination et une certaine audace, assez pour concevoir un plan comme celui-ci et pour le mettre tout seul à exécution, mais pas assez pour en discerner les faiblesses ; la subtilité n'est pas son fort.

— Dans ce cas, grogna-t-il, nous ferions peut-être bien de le mettre au courant de la situation. (Il déplaça un peu son fusil.) Harlan, vous vous rappelez nous avoir dit que nous avions deux moyens possibles de nous en sortir. Nous pouvions vous payer, ou, si nous avions la certitude que vous étiez seul dans le coup, nous pouvions vous tuer. C'était bien aimable à vous de nous le signaler, encore que pas indispensable, je vous assure. Ensuite, vous vous êtes mis en

devoir de nous prouver que vous ne travailliez *pas* seul. Le hic, c'est que précisément nous n'en sommes pas encore convaincus. Et comme nous ne sommes ni l'un ni l'autre assez stupides pour nous mettre à la merci d'un maître chanteur pour le restant de nos jours, s'il reste une alternative, nous allons exiger des preuves complémentaires avant d'acheter...

Je le coupai :

— Pas besoin de dessin. Vous vous figurez que je bluffe, alors vous vous méfiez. Mais avez-vous seulement réfléchi que cela risque d'être un peu périlleux ? Vous ne saurez que vous vous êtes trompés qu'au moment où la police sonnera à la porte.

— D'accord. Disons... avec certaines réserves. Mais la situation présente un aspect différé et un peu plus subtil, auquel je ne crois pas que vous ayez pensé.

» Néanmoins, nous allons en étudier tous les aspects, dans l'ordre, pour être bien sûrs de nous comprendre. *Primo*, s'il vous arrive quelque chose, votre complice remet la bobine et votre lettre à la police. D'accord ?

— Naturellement.

— Très bien. Cela soulève une question intéressante. *Comment* saura-t-il qu'il vous est arrivé quelque chose ?

Je ricanai doucement. C'était donc cela, leur fameuse idée. En y ayant pensé dans la chambre d'hôtel, ce matin, je m'étais sauvé la vie.

— Comment il le saura ? Mais quand il cessera d'avoir de mes nouvelles, évidemment.

— Je vois. Et quand a-t-il eu de vos nouvelles pour la dernière fois ?

Je la regardai en souriant :

— Dites-le-lui, chérie.

Elle me rendit mon coup d'œil, avec un sourire énigmatique :

— Non, dites-le-lui, vous.

— D'accord, puisque vous insistez, fis-je en haussant les épaules. Vous ne voulez pas qu'il sache que vous étiez debout au pied du lit,

toute nue, quand vous m'avez entendu lui parler ? (Je me tournai vers Tallant.) C'était hier matin vers dix heures un quart.

— Vous en êtes sûr ? fit-il en haussant les sourcils.

— Demandez à votre petite amie. Elle était là pour ça, non ?

— Oh ! Nous savons parfaitement que vous avez passé un coup de fil. Ce dont je doute, c'est que le personnage auquel vous avez parlé ait été seulement au courant de notre affaire.

Un frisson me parcourut de nouveau l'échine. C'était inexplicable, car je ne voyais pas comment ils auraient pu se renseigner sur mon coup de fil. Elle n'avait pas pu m'entendre donner le nom à la standardiste, et ensuite je ne l'avais pas quittée des yeux. Pas une seconde elle ne s'était soustraite à ma surveillance.

— Foutaises ! Dis-je. Demandez-lui donc de vous répéter ma communication.

— Ce n'est pas nécessaire. Je sais qui est l'homme à qui vous avez parlé, et je ne pense pas qu'il s'occupe de chantage, ni qu'il en ait l'intention. Il s'appelle George Gray. Il est vice-président et administrateur de la Société Midcontinent Equipment Gray, à Fort Worth, fils de fondateur, riche d'environ sept cent cinquante mille dollars, marié, deux enfants, membre de la chambre de commerce et du cercle le plus fermé de la région, s'occupe d'activités charitables et participe à des organisations civiques diverses. Il vous fait l'effet d'un maître chanteur, à vous ?

J'en restai bouche bée. Incapable d'autre chose que de le regarder en écarquillant les yeux.

— Et maintenant, Harlan, poursuivit-il froidement, ce qui nous intéresse, c'est de savoir si vous continuez à prétendre que Gray est votre complice, ce qui serait ridicule, ou sinon, pourquoi vous lui avez téléphoné plutôt qu'à votre complice réel... *en admettant que vous en ayez un.*

Je ne pouvais plus articuler un mot. Ma langue se collait à mon palais.

Tout en maintenant de la main droite son fusil sur-ses genoux, il fouilla de la gauche dans la poche de sa veste et en tira quelque chose. J'ouvris de grands yeux. C'était une bobine de ruban enregistreur.

— Une belle invention, le magnétophone, dit-il. Les détectives privés l'utilisent également. Dès le lendemain de votre arrivée, le téléphone de votre chambre d'hôtel était branché dessus.

Donc ils connaissaient les *deux* aspects de la conversation.

Il dut deviner mes pensées.

— Exactement, Harlan. Gray ne savait même pas de quoi vous parliez, autant que j'aie pu m'en rendre compte. Il pensait que vous faisiez allusion à l'emploi qu'il vous avait offert. Je ne sais pas ce que contient en réalité le paquet que vous lui avez envoyé, mais il est évident que ce n'est pas la bobine. Alors, je vous écoute, et tâchez que votre histoire tienne debout.

Je m'efforçai de rassembler mes idées et de faire un plan. Ils étaient terriblement dangereux, et commençaient à me coincer. Dès qu'ils auraient la certitude que j'étais seul dans le coup, ils m'effaceraient purement et simplement. Peut-être étais-je déjà fichu, mais la seule solution était de continuer à bluffer. Ils n'avaient pas encore *tout à fait* pris leur décision, autrement je ne serais plus en vie.

Je me penchai et, m'efforçant de garder un ton assuré :

— Mon histoire ? Fis-je. Elle reste exactement pareille à ce que je vous ai dit dès le début. Vous savez très bien que cette bobine vous fera pendre. Elle m'a vu la poster. Vous savez que je ne l'ai pas gardée, puisque vous avez fouillé la cabane et ma bagnole. Donc, c'est quelqu'un d'autre qui l'a. Vous ne savez pas qui, et vous n'avez aucun moyen de l'apprendre. A présent, si vous êtes persuadés que je mens, tentez votre chance. Vous ne risquez jamais que tout perdre d'un coup. Vous saurez que vous avez fait erreur seulement quand les flics frapperont à votre porte. Vous êtes coriaces, soit, mais pas à ce point-là. Personne ne l'est.

— Pourquoi pas ? fit-elle innocemment.

— Réfléchissez. Calculez vos chances. Si vous vous trompez, c'est la chaise. Pénible à avaler, non ?

Elle se tourna vers lui et lui adressa un sourire fuytif :

— Tu vois, Dan ? Les finesses psychologiques ne sont pas à la portée de M. Harlan.

— Bobard ! Fis-je. Tout ça, c'est du vent.

— Je ne crois pas, dit-il. Rappelez-vous, je vous ai dit que vous aviez omis d'examiner un aspect de la chose ?

— Oui, ça va. Encore du blablabla.

— Pas du tout. C'est on ne peut plus réel. Et ça a trait à la validité de vos menaces. Nous ne courons pas un danger aussi immédiat que vous le croyez.

— Mon œil !

— Je parle sérieusement. Ecoutez : mettons par exemple que vous nous racontiez la vérité. Bon. J'admets que vous avez un complice.

— Vous êtes bien aimable.

— Pour être très original, je l'appellerai X. Et maintenant, posons comme hypothèse que vous êtes venu ici accomplir une mission qui risque d'être très dangereuse, et que vous avez disparu.

— Continuez.

— Le temps convenu s'est écoulé sans nouvelles de vous. Il en déduit, assez justement, qu'il vous est arrivé quelque chose. Alors que fait-il ?

— Ça alors, c'est une question intelligente ! Qu'est-ce que vous croyez qu'il fait ? Il remet la bobine et la lettre à la police.

Tallant hocha la tête avec un faible sourire :

— Non.

— Ne soyez pas idiot ! Bien sûr que si.

— Je ne pense pas, car voici justement le point qui vous a échappé : la menace que vous tenez suspendue sur nous n'est qu'une menace sur le papier. Une règle arbitraire établie pour un jeu imaginaire. Il ne les remet pas à la police pour la simple raison qu'il aurait tout à y perdre et rien à y gagner.

— Oh ! Bon sang...

Son sourire se fit un peu plus mordant :

— Vous ne comprenez toujours pas ? Qu'est-ce qu'il y gagnerait, au juste ? La vengeance ? Ne soyez pas idiot, vous-même. Il se fout pas

mal de vous ou de ce qui vous arrive. Ce n'est pas un parent, puisque vous n'en avez pas. Nous avons vérifié.

— C'est un ami...

— Ne soyez pas ridicule. Dans votre genre de travail, l'amitié, ça ne va pas loin.

— Et alors, qu'a-t-il à y perdre ? Huit *cents* en timbres.

Ils se regardèrent :

— Non, pas huit *cents*, Harlan. Mais cent mille dollars.

Je vis où il voulait en venir, et je sentis les murs se refermer sur moi. Il reprit, d'un ton doctoral :

— Ce ruban que vous détenez n'a pas de valeur intrinsèque. Il n'a que ce que nous appellerons une valeur virtuelle, la seule valeur de la menace. Dès l'instant où la menace s'exécute, sa valeur tombe à zéro. Vous comprenez cela, j'espère. La police ne lui donnerait rien en échange, je présume. Tout ce qu'elle ferait, si elle découvrait son identité, ce serait le mettre en prison pour ne pas le lui avoir fait parvenir plus tôt. Et nous voici au cœur même du sujet.

X possède quelque chose qui a une valeur virtuelle de – c'est votre propre chiffre – cent mille dollars. Du moins tant qu'il s'y cramponne et nous en menace. Alors pourquoi le remettrait-il à une bande de ballots de policiers pour que sa valeur tombe à zéro, alors qu'il peut conserver les documents et leur garder leur valeur ? Il faudrait être fou.

Je voulus dire quelque chose, mais en fus incapable.

— Alors que se passe-t-il ? Rien, à notre avis. Sauf qu'à un moment donné, dans l'avenir, quand vous aurez complètement disparu, l'ami X viendra en douce nous chanter la même sempiternelle chansonnette.

Je réussis enfin à retrouver ma langue :

— Alors à quoi cela vous avance-t-il ? Il faudra le payer.

— Peut-être, dit-il en haussant les épaules. Si vous avez un complice, nous sommes probablement ruinés, parce que ça deviendra une chaîne sans fin.

Vous nous saigneriez à blanc, ou alors il faudrait que nous cherchions à vous échapper. Mais, dès à présent, nous sommes à peu près certains que vous n'avez pas de complice.

Il se tut. Je calculai mes chances de lui sauter dessus avant de me faire couper en deux par ses chevrotines, et j'aboutis à zéro tout rond. Il lisait vraisemblablement mes pensées, car il hocha la tête :

— Ce n'est pas pour tout de suite. Patience et longueur de temps...

— Que voulez-vous dire ?

— Nous allons voir si X se manifeste. Nous ne le pensons pas, mais, dans l'affirmative, nous n'avons rien de plus à perdre à l'attendre qu'à nous laisser traire par vous, tout de suite. Personne ne sait où vous êtes. Pour le reste du monde, vous avez déjà disparu ; vous pourriez aussi bien être mort.

Mon sang se glaça :

— Vous ne vous en tirerez pas.

— Je crois que si. Savez-vous ce que c'est qu'un ballon d'essai ?

Je le regardai fixement, incapable de répondre.

— C'est un truc employé en politique. On laisse volontairement une fuite se produire afin de sonder les réactions du public, avant de s'engager. Si la réaction est contraire, on nie le tout. Voilà ce que vous êtes pour le moment. Un ballon d'essai.

Le silence retomba. Personne ne bougeait.

— Vous voyez ? reprit-il. C'est quelque chose d'inhabituel. Nous allons voir exactement ce qui se passerait si, par hasard, vous aviez disparu. C'est-à-dire avant que vous ne disparaissiez pour de bon.

XV

Je n'avais plus rien à espérer ; ils m'avaient coupé toute possibilité de retraite. Maintenant qu'il était trop tard, je saisisais pourquoi Purvis s'était adressé à moi. Il avait compris que, tout seul, il ne pourrait pas les bluffer. Ils étaient trop marioles et trop dangereux.

La voix impassible de Tallant continuait :

— Votre voiture a été abandonnée à La Nouvelle-Orléans ; la cabane est fermée, votre attirail de pêcheur n'y est plus...

— Ecoutez, dis-je anxieusement, il se trouvera forcément quelqu'un pour savoir qu'elle s'y est rendue. Ou que vous y êtes allé vous-même. On vous a vu au volant de ma voiture. Vous dites que personne n'a tenté de me rechercher, mais vous vous êtes absenté assez longtemps pour aller jusqu'à La Nouvelle-Orléans. Dieu sait combien de personnes m'ont vu à Shreveport. Je me suis inscrit à l'hôtel...

Je m'interrompis.

— Sous le nom de John Abernathy, de Kansas-City, dit-il en souriant.

— Mais voyons ! J'ai téléphoné de là à George Gray...

— Gray ne savait pas d'où vous l'appeliez. Il a sans doute pensé que c'était d'ici. Personne ne sait qu'elle est allée à la cabane du lac. Personne ne vous a vu partir avec elle. Ce coin-là est le plus isolé de tout le pays. C'est de nuit que j'ai conduit votre tacot... après l'avoir fouillé et remis en état. Quant à m'assurer que personne n'était allé à la cabane pendant mon voyage à La Nouvelle-Orléans, c'était facile : j'ai fait des petits tas de poussière dans les ornières en bordure de la clairière. A mon retour, ils y étaient encore ; pas une voiture ne les avait écrasés. Ils y sont encore... ou du moins ils y étaient encore il y a quatre heures. Harlan, vous avez bel et bien disparu. Complètement volatilisé. Et le reste du monde s'en fout éperdument...

— George Gray...

— Et alors ? Vous ne lui téléphonerez pas jeudi. Vous vous figurez

qu'il va demander au gouvernement de mobiliser la milice ? Il vous a offert un emploi ; vous avez accepté, puis vous avez changé d'avis. Vous croyez qu'il va s'inquiéter pour si peu ?

Le silence se rétablit. Ils se regardèrent pendant que je m'efforçais de réfléchir ; vainement. Pourtant, il devait bien y avoir une issue. Mais était-ce bien sûr ?

— Ça ne peut pas réussir, dis-je. Ecoutez : vous avez été assez longtemps absent du patelin pour conduire une voiture à La Nouvelle-Orléans. Ils vont se demander pourquoi votre magasin est fermé. Tout ça ne tient pas debout. Vous vous êtes trahi en une douzaine de points...

— C'est samedi soir que j'ai conduit votre voiture à La Nouvelle-Orléans et je suis rentré dimanche en autobus, alors que j'étais censé me trouver à la pêche au lac Caddo. Donc mon magasin était fermé de toute façon. C'est de nuit que j'ai fouillé la cabane, en arrivant par une autre route, à l'autre bout du lac, et en faisant à pied les trois derniers kilomètres. Je suis dans ma boutique tous les jours ; je viens ici de nuit, par-derrière. Tout est parfaitement normal en apparence ; rien qui puisse éveiller les soupçons. Personne ne vous a vu venir ici et personne ne vous en verra ressortir. La bonne a une semaine de congé pour aller voir sa famille en Louisiane.

Une semaine. J'avais encore une semaine. Je me retins d'élever la voix.

— Mais, bon Dieu ! Dis-je, vous avez vraiment l'intention de vous lancer dans tout ce micmac rien que pour éviter de me payer et pour récupérer la bobine ?

— Il ne s'agit pas uniquement de la bobine. Nous pensons que vous l'avez cachée quelque part. Je l'ai cherchée sans parvenir à la trouver. Il y a des chances que personne ne la trouve jamais. Non. C'est de vous qu'il s'agit. Pour nous, ce serait beaucoup trop risqué de laisser filer dans la nature quelqu'un qui sait ce que vous savez. De votre côté, vous avez dû peser les risques que vous couriez en vous lançant là-dedans ; je ne vois pas de quel droit vous venez geindre, maintenant que la situation se retourne contre vous. Debout !

Il n'y avait rien d'autre à faire qu'à obéir. Je me levai. Il quitta son fauteuil sans lâcher son fusil et gagna à reculons la porte du couloir.

— Suivez-moi, mais à distance.

Dans le couloir, il fit de la lumière. Je passai devant la porte ouverte de la salle de bains et arrivai à la hauteur d'une nouvelle porte à ma gauche. Il s'arrêta et fit un signe de tête :

— Ouvrez la porte.

J'obéis.

— Tournez-vous et restez sur le seuil. N'essayez pas de bondir en rabattant la porte derrière vous ou je vous coupe en deux. Très bien. Entrez lentement.

Ils me suivirent tous les deux, Tallant le premier, le canon de son fusil dans mes reins. La pièce était déjà éclairée. C'était une seconde chambre, plus petite que l'autre. En face de la porte, une fenêtre ouvrait sur le patio, mais elle était hermétiquement cachée par de lourdes tentures. Juste sous la fenêtre, il y avait un lit d'une personne et une table de chevet. Le plancher était couvert de moquette grise et contre le mur de gauche, il y avait un fauteuil et un lampadaire.

— Couchez-vous sur le lit, ordonna-t-il.

Je me retournai pour le regarder. Il était près de la porte à plus de trois mètres de moi, l'arme braquée droit sur ma poitrine.

— Allons, dépêchez-vous ! Je vous préviens que je ne prendrai pas de risques avec vous, dit-il d'un ton sec.

Je me couchai. Elle passa devant lui, pour venir sur ma gauche. Elle se baissa et prit quelque chose qui pendait le long du lit. C'était une paire de menottes fixée au montant d'acier par une courte chaîne.

— Ne vous avisez pas de la toucher, dit-il en parlant de Julia.

Elle me prit le poignet gauche et l'encercla avec un bracelet. Puis elle passa de l'autre côté et en fit autant avec d'autres menottes pour mon poignet droit. Je pouvais remuer les mains, mais les chaînes étaient trop courtes pour que je puisse les joindre. Il posa son fusil, me ligota les pieds avec une corde qui était sur le fauteuil, puis les attacha au pied du lit. Après m'avoir forcé à ouvrir la bouche, il m'y fourra un mouchoir roulé en boule et me colla du sparadrap en travers de la figure pour le maintenir. Du seuil, elle observait la scène en silence, le visage totalement inexpressif, ne montrant ni pitié, ni regret, ni même haine. C'était un boulot nécessaire, ils l'exécutaient. Ils me tueraient de la même façon.

Finalement, il recula et s'épongea le visage. Malgré son calme apparent, on le sentait lui aussi contracté. Soudain, il l'étreignit sauvagement :

— Julia !

Aussitôt après, elle s'écarta de lui :

— Je t'en prie, Dan. Pas devant cette vermine.

Il me dévisagea un moment, les yeux farouches. Ils sortirent et refermèrent la porte. « Elle jouait une comédie, là-haut, à la cabane, me dis-je, mais pas complètement. »

Ils ne revinrent pas ; un silence de mort régnait dans la maison. Ils étaient sans doute dans sa chambre. Je m'attardai sur cette pensée, m'efforçant de ne pas céder à la panique. Ce n'était pas possible. Une chose pareille ne pouvait pas arriver ici, dans ce quartier résidentiel tranquille, habité par la bourgeoisie aisée, dans une petite ville où une aile de Cadillac un peu froissée constituait un événement. Dans la maison voisine, on devait jouer au bridge ; plus loin on regardait la télévision, ou on attendait que la fille de la maison rentre d'une « party ». Un crime ? Ici ? Impossible ! Il n'y avait jamais de crimes dans un endroit pareil.

On m'effaçait tout simplement. Personne n'en saurait jamais rien. A qui est-ce que je manquerais ? Qui lancerait l'alarme ? La police de La Nouvelle-Orléans mettrait ma voiture en fourrière et, au bout d'un certain temps, la vendrait pour couvrir les frais de garage. Un beau matin, George Gray marmonnerait dans son œuf à la coque qu'il ne comprenait pas que ce triste salopard de Harlan n'ait pas au moins retourné la clé de la cabane par la poste.

Dans six mois, le canard local publierait la nouvelle :

« Nous apprenons que le mariage de Mme Julia Cannon avec M. Daniel R. Tallant a été célébré dans la plus stricte intimité dans l'agréable demeure de la jeune épouse, Cherrywood Drive... », Etc.

Je contemplais le plafond et je me voyais disparaître. La sueur perlait à mon front. Pour l'essuyer, je ne pouvais que tourner la tête et me frotter la figure contre l'oreiller.

Peu de temps avant l'aube, il revint et me déchaîna pour me permettre de passer aux waters. Son fusil resta tout le temps braqué sur moi. Ensuite, ils m'enchaînèrent de nouveau et s'en allèrent. La

chambre s'éclaira. Je savais qu'il était parti pour la journée. Elle avait dû se recoucher. De temps à autre, j'entendais des voitures dans la rue, très faiblement, car toutes les fenêtres et portes étaient fermées à cause de la climatisation. Je contemplais le plafond en m'efforçant de ne penser à rien. Au bout d'un moment, je dus m'endormir. Et quelle ne fut pas ma surprise quand je me réveillai, de la voir debout près du lit, en train d'arracher le sparadrap qui me fermait la bouche.

Elle portait un peignoir de coton et un foulard noué sur la tête. Derrière elle, ronflait un aspirateur dont elle tenait d'une main le tuyau terminé par une brosse. Elle sourit, comme sourirait n'importe quelle jolie petite ménagère, n'importe où. « Peut-être est-ce voulu. » Je réfléchis, en tâchant de contenir la nausée qui me prenait. Tout cela était calculé pour m'amener à céder.

Le sparadrap vint d'un seul coup, avec le mouchoir. Dans le patio, une tondeuse à moteur faisait un tapage infernal et je me rendis compte que c'était ce boucan qui lui permettait de m'ôter mon bâillon. Il y avait peu de chances qu'on m'entende, même si je hurlais de toutes mes forces, même sans le bruit de la tondeuse à gazon. De ce côté de la maison, il n'y avait qu'une rue déserte et les bois.

— Le ménage ! fit-elle.

Avec un haussement d'épaules bon enfant, elle tendit le pied pour appuyer sur le bouton de l'aspirateur. Il cessa de ronfler. Elle s'assit dans le fauteuil, près du lit, et tira une cigarette de la poche de son peignoir. Je restai muet. Elle alluma sa cigarette :

— Vous en voulez une ?

— Vous pouvez la garder.

— Très bien. Si vous tenez à boudier. Euh... à propos, au cas où vous réussiriez à m'empoigner avec une de vos grosses pattes, les clés des menottes sont dans une autre pièce.

— Un jour ou l'autre, la veine vous lâchera, dis-je.

— C'est déjà fait, dit-elle d'un ton calme, mais cela, vous êtes incapable de vous en rendre compte.

— Quelle heure est-il ?

— A peu près une heure.

Je réfléchis. On était jeudi. Si je ne m'étais pas laissé prendre à leur piège à cons, j'aurais été en ce moment même en train de quitter Houston avec une fortune dans mes bagages et pas de souci à me faire. Alors qu'en fait, j'étais là sur un lit à attendre qu'ils se décident tous les deux à m'assassiner. Cela devait se voir sur ma figure, car elle me demanda en levant les sourcils :

— Eh bien ! Cette fameuse insensibilité, qu'est-elle devenue ?

Elle s'adossa pour m'examiner pensivement :

— Vous n'êtes pas vraiment un dur, au fond. C'est seulement une cuirasse, et pas épaisse. Et vous êtes un imbécile, malgré votre petit tour de passe-passe de l'autre jour. Vous vous êtes embarqué dans cette affaire sans même vous préoccuper d'apprendre qui étaient les futures victimes de votre chantage. Je me demande combien de temps aurait tenu votre dureté superficielle si vous aviez eu l'intelligence de vous rendre compte qu'un simple petit enchaînement de hasards d'apparence négligeables peut vous détruire complètement. Si je n'étais pas sortie de l'ombre pour me planter devant votre voiture sur le chemin du marais, un soir, il y a cinq mois, nous ne serions ni l'un ni l'autre dans cette situation. C'est évident, n'est-ce pas ? La voiture de Dan Tallant se trouvait là aussi et je vous ai pris pour lui. Mais cela aussi est évident. Pour que *vous* l'ayez compris, c'est que c'est bien une évidence, puisque vous ne saisissez que cela.

— Faites-en un roman, il se trouvera peut-être quelqu'un pour le publier.

Elle continua comme si elle ne m'avait pas entendu :

— Je ne crois pas que vous sachiez seulement de quoi je parle. Il ne s'agit pas de vous seul. Il s'agit de nous tous. Nous sommes tous perdus. Parce que nous désirons trop de choses et que peu nous importent les moyens de nous les procurer.

— Oh ! La ferme ! Je ne comprends rien à ce que vous déballez.

— Oh ! Je m'en rends compte. Peut-être ai-je seulement besoin de parler. Peut-être le spectacle de Son Excellence M. Harlan forcé de m'écouter me procure-t-il une certaine satisfaction. Pensez donc ! Vous voilà obligé d'écouter les ineptes bavardages d'une femme, et non seulement cela, les ineptes bavardages d'une femme avec laquelle vous n'avez pas le moindre espoir de coucher... ce qui est évidemment la seule chose à laquelle les femmes soient bonnes.

Mais pour en revenir aux innocents enchaînements de circonstances... mon mari, comme vous l'avez probablement deviné, était parti pour nous surprendre dans son chalet d'été. Il était allé à Houston, mais il était rentré plus tôt que prévu, sans doute pour cette raison même. Et il nous a trouvés. Ou plutôt, il a trouvé Dan. J'avais voulu m'isoler un moment pour réfléchir et je m'étais éloignée le long du lac. Sans être ivre, M. Cannon avait assez bu pour être de méchante humeur. Il s'est montré très insolent... il était capable de violence, à l'occasion. Dan a nié que je fusse avec lui. De toute évidence, quelqu'un avait dû l'accompagner, car il ne serait pas allé là tout seul, et il y avait des chances que ce soit moi, puisque Dan n'avait pas la clé du cottage. Dan a fait néanmoins de son mieux et a prétendu avoir emprunté la clé... Plusieurs camarades pêcheurs et chasseurs de M. Cannon en avaient des doubles. L'excuse n'avait pas grande valeur, car c'était aisément vérifiable, mais Dan était à court d'invention et souhaitait surtout que j'entende l'altercation pour que j'évite de me montrer. C'est ce qui s'est passé. J'ai fait le tour de la clairière qui entoure la cabane et me suis engagée dans le chemin, sachant que Dan me prendrait au passage. Il y a environ cinq cents mètres jusqu'à la fourche où ce chemin rejoint celui de la cabane de George Gray. J'ai dépassé la bifurcation... vous vous rappelez que vous m'avez vue quelque deux cents mètres plus loin. J'attendais que Dan passe. En voyant arriver votre voiture, j'ai naturellement pensé que c'était lui. Quand je me suis rendu compte de ma méprise, j'ai replongé dans les fourrés. Puis je me suis dit que Dan aurait peut-être du mal à me reprendre au passage. De toute évidence, soupçonneux comme il l'était, M. Cannon ne démarrerait pas le premier. Il laisserait partir Dan. Et M. Cannon allait le suivre de très près pour s'assurer qu'il ne recueillait personne en chemin. C'est exactement ce qui est arrivé. Lorsque Dan est passé, quelques minutes seulement après vous, il m'a vue, mais ne s'est pas arrêté. Il m'a fait signe de rester cachée. La Cadillac de mon mari le suivait de près. Vous avez sûrement pensé qu'il y avait quelque chose d'insolite dans le fait que la voiture de mon mari n'était pas la dernière de la procession ?

Je n'y avais même pas pensé. Et je m'en fichais. Qu'est-ce que cela pouvait changer, à présent ?

— Ça suffit, dis-je. Je savais que vous l'aviez tué, tous les deux, et c'était tout ce qui m'intéressait.

— Vraiment ?

— Bien sûr, tiens !

— Je vous ai dit que j'avais envie de bavarder, alors, même au risque de vous importuner, je continue. Ce qu'il est arrivé, évidemment, c'est que Dan a accéléré dans quelques virages et a pris suffisamment d'avance pour quitter la route et se cacher. Mon mari a continué tout droit et, quand il vous a rattrapé, au moment où vous vous engagiez sur la nationale, il vous a tout naturellement pris pour Dan. Une Chevrolet ou une Buick, à la nuit tombante et vue d'un bref coup d'œil, c'est pareil. Dan est revenu me prendre. Voilà l'ordre selon lequel s'est ordonné le désastre. Ce que vous ne saviez pas, c'est que nous avons assisté à l'accident.

— Vraiment ? Je ne croyais pas que vous étiez si près de nous.

— Moins de deux kilomètres en arrière, mais si vous vous rappelez, la route descend en pente longue jusqu'à la vallée où vous avez percuté. Elle n'est pas en ligne droite, mais de la crête on la voit franchir le fond de la vallée et le petit pont. Nous étions précisément à cet endroit quand le choc s'est produit. Bien sûr, vous aviez tous les deux vos phares allumés, et nous n'étions pas certains que c'était votre voiture que mon mari avait tamponnée... pas avant d'arriver sur les lieux... mais il était évident que l'accident avait été volontaire. Il avait près de deux autres kilomètres de route droite devant lui, et il n'y avait pas d'autres voitures en vue. La conclusion s'imposait.

— Et alors, vous comptez vous en tirer impunément ? Fis-je.

Son regard s'assombrit tandis qu'elle contemplait le bout de sa cigarette. Elle garda un instant le silence, puis répondit :

— S'en tire-t-on jamais ?

XVI

— Comment cela ?

— S'en tirer, comme vous dites, ce n'est peut-être qu'une illusion. On continue à retarder le désastre final, mais on n'arrive jamais à l'éliminer totalement.

Je sautai sur l'occasion :

— Alors, faites preuve d'un peu de bon sens. Relâchez-moi...

— Vous êtes vraiment un enfant. Je vous assure que nous avons la ferme intention de continuer. Nous avons commencé, et il n'y a plus de retour possible en arrière. Pour vous non plus, ajouterai-je.

— Alors pourquoi ? Pourquoi vous enfoncer encore plus ?

— Encore plus ? Fit-elle-en haussant les sourcils.

— Certes.

— Ne soyez pas ridicule. Il n'y a pas de degrés. C'est tout ou rien. On n'est pas plus ou moins mort, ou plus ou moins enceinte, n'est-ce pas ?

— Donc, vous êtes prêts à le faire parce que vous n'avez rien de plus à perdre ?

— Pas du tout. Nous le ferons parce qu'il le faut. Vous supprimer, vous et la menace que vous constituez, c'est encore une fissure bouchée, un recul de l'échéance inévitable. Futilité ? Peut-être. Mais que fait-on quand on voit la coque se défoncer ? On la renforce, même si on voit la tôle se déformer juste à côté. Mais peut-être que je vous fatigue ?

Je la regardai fixement :

— Mais bon Dieu, pourquoi avez-vous fait ça, si vous ne pensiez pas pouvoir gagner ?

— Eh bien ! Parce qu'évidemment nous espérions gagner... à ce moment-là. Cinq mois, ça a tout changé... pour moi, du moins. On a

trop le temps de réfléchir.

Une situation comme celle-ci comporte trop de possibilités, trop de facteurs imprévisibles, qui échappent totalement à votre contrôle. Purvis n'aurait pas dû concevoir de soupçons, et pourtant c'est arrivé. La possibilité que nos routes se croisent de nouveau était mathématiquement négligeable, mais c'est arrivé. Il n'y avait pas une chance sur un milliard que vous soyez chez Purvis au moment même où on le tuait ; il était même risible de penser que vous pourriez vous y trouver sans être vu, et pourtant...

Elle haussa les épaules et éteignit sa cigarette.

— Ainsi, vous pensez que la police vous rattrapera un jour ?

— C'est tout à fait possible.

— Alors je ne vois pas pourquoi vous continuez.

— Vraiment ? J'ai cependant l'impression que je viens de vous l'expliquer. (Elle se leva et me regarda.) Mais il y a encore un aspect de la question que vous réussirez peut-être à comprendre. J'aurais horreur d'être battue par vous, dans cette partie que nous menons. Je vous ai sous-estimé une fois, et vous m'avez ridiculisée. Cela ne se reproduira pas.

Je voulus dire quelque chose. Elle m'enfonça le mouchoir dans la bouche, recolla le sparadrap par-dessus et se dirigea vers la porte. Là, elle se retourna :

— Oh ! J'ai oublié de vous demander si vous voulez manger quelque chose.

Je me bornai à la regarder, sans même hocher la tête.

Elle sortit. Je me mis à penser à elle, tout en m'efforçant de trouver quelque chose. J'étais pratiquement mort, à moins d'émouvoir l'un d'entre eux, et il ne fallait pas être très malin pour voir qu'avec elle cela ne prendrait pas. Je ne la comprenais pas très bien, mais elle était sans contredit l'être le plus impassible et le plus dur que j'eusse jamais rencontré. Elle ne croyait pas qu'il leur restât une seule chance de gagner, mais elle continuait à jouer, aussi calmement qu'à une table de bridge. Il était inutile de chercher le défaut de sa cuirasse, elle était blindée partout.

Et lui ? Ce n'était pas le genre bonasse, mais il offrait cependant

plus de possibilités qu'elle. D'abord, il était salement mordu pour elle, et tout aussi jaloux. Peut-être pourrais-je lui faire perdre la tête en l'asticotant, mais à quoi cela m'avancerait-il, tant qu'il aurait le fusil ? Il ne m'en tuerait que plus vite. C'était sans espoir.

Il arriva dès la nuit tombée. Cette fois, il avait changé d'arme, un pistolet qui me parut être un Luger. Il le tenait à la main en me surveillant d'un air impassible pendant qu'elle débouclait mes menottes et me déliait les pieds. Je passai dans la salle de bains, avec Tallant sur mes talons. Pas le moindre défaut dans leur organisation. Un faux mouvement et je me faisais fracasser la colonne vertébrale. Ils me ligotèrent de nouveau.

Il se tint planté devant moi.

— Personne ne s'est encore manifesté, dit-il.

J'étais toujours bâillonné et je n'aurais pas pu parler même si j'avais eu quelque chose à dire.

— Je vais voir si quelqu'un s'est rendu à la cabane, fit-il. Priez le bon Dieu que oui.

Ils sortirent. Au bout d'un moment, j'entendis un faible murmure de voix, venant du living-room. Je voulus regarder l'heure, mais ma montre s'était, bien entendu, arrêtée. Le bruit de voix grandit. De temps à autre, j'entendais des rires et de la musique. Elle recevait. *Mme Cannon a reçu hier soir, dans la plus stricte intimité, quelques amis, dans sa charmante maison de Cherrywood Drive.* Ce sang-froid imperturbable me fit froid dans le dos. Tant qu'elle y était, elle aurait pu m'utiliser comme vestiaire, m'empiler les étoles de vison et les capes de soirée sur la figure.

Cela dura des heures, ou du moins c'est ce qu'il me sembla. Il devait être minuit passé quand le calme commença à se rétablir. Je me demandais s'il avait assisté à la soirée. Sans doute, car, lorsqu'il arriva, il avait la figure un peu rouge, comme s'il avait bu. Il y avait déjà une heure que la maison était redevenue silencieuse, aussi me dis-je qu'il avait dû partir en même temps que les autres invités, et revenir furtivement par derrière. Ils jouaient habilement, sans jamais commettre de fautes et sans laisser prise au soupçon.

Elle portait encore sa robe de soirée, et il était en costume sombre. Elle resta sur la porte quand il entra.

— Votre ami a dû vous oublier, me dit-il. Personne n'est allé là-

bas.

Je l'examinai. La boisson faisait son effet, visiblement, et il cherchait une mauvaise querelle.

Il s'avança et d'un seul coup, arracha le sparadrap de ma bouche. Il s'était collé aux poils de ma barbe et céda avec un bruit de papier déchiré. Il la regarda par-dessus son épaule :

— Le moment est peut-être venu de savoir où il a caché cette bobine ?

— Quelqu'un pourrait l'entendre, s'il crie.

Il ressortit son pistolet de sa poche :

— S'il ne la boucle pas, je lui en file un coup en pleine figure.

Je n'avais pas bu une goutte d'eau depuis vingt-quatre heures. J'avais la bouche si desséchée que je fus incapable d'articuler un mot, même une fois débarrassé de mon bâillon. Je m'efforçai de saliver, sans trop de succès.

— Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il brutalement.

Quand je voulus remuer la mâchoire, j'eus l'impression qu'elle était brisée. Je répondis d'une voix rauque :

— Je vous l'ai déjà dit, espèce d'idiot. Je l'ai postée.

— Curieux que l'homme ne se soit pas montré dans le coin, hein ?

Peu m'importait ce qu'il allait faire à présent. Si je devais encore passer vingt-quatre heures étendu là, je deviendrais fou. Mieux valait déclencher tout de suite quelque chose et prendre mes risques que de devenir louftingue.

— Pourquoi vous inquiéter de lui ? Demandai-je. Quand il s'amènera, elle pourra toujours coucher avec lui pour vous le livrer. Ça ne la gêne pas.

Sa réaction fut si vive qu'il ne pensa même pas à me frapper avec son arme. Il la prit de la main gauche pour me coller sa droite au menton. Les cloches se mirent à sonner dans mon crâne, mais je crus entendre le bruit sec d'une phalange qui casse.

— Ne fais pas l'idiot, Dan, dit-elle, exaspérée. Tu ne vois pas qu'il

cherche à te faire perdre la tête ?

— Peut-être qu'il est pressé. Pourquoi le faire attendre ?

— Cela ne fait encore qu'un jour.

— Sept en tout.

— J'ai trouvé les six premiers biens agréables, dis-je. Blague à part, c'était merveilleux, n'est-ce pas, chérie ?

Il me regarda et je vis les veines se gonfler sur ses tempes. Il était à moitié ivre, à moitié fou rien que de penser précisément à cela, et prêt à bondir à la moindre provocation.

— Dan ! Ne fais pas l'enfant ! Tu ne vas pas te laisser manœuvrer par ce stupide voyou ?

Il ne l'entendit même pas. Il me lançait des regards noirs, les yeux de plus en plus égarés. Il reprit son pistolet de la main droite et se mit à m'en marteler la figure. Elle bondit et lui saisit le bras.

— Pas ici, idiot ! murmura-t-elle, furieuse. Tu veux être obligé de le porter jusqu'à ta voiture, à deux blocs de la maison ?

Elle n'ajouta pas que je risquais de saloper son beau tapis, mais elle y pensait, ça se voyait.

— Tu préfères peut-être que je le libère ? demanda-t-il méchamment.

— Oh ! Assez d'idioties ! Mais si tu as l'intention d'en finir ce soir, au moins, fais-le proprement. Ne te conduis pas comme un dément. Il faut le faire sortir d'ici, comme prévu.

— Tu veux être sûre de n'y être pour rien ? C'est bien ça ?

— Mais non, quelle idée ! Ecoute, Dan ! fit-elle fébrilement. Je t'en prie, ne perds pas la tête, à présent. C'est très dangereux.

Il sembla se maîtriser et redevenir assez raisonnable pour reconnaître qu'elle avait raison. Il se redressa et recula d'un pas.

— Vous ne savez pas la dresser, lui dis-je. Quand elle commence à la ramener, soyez vache avec elle, elle adore ça.

Il virevolta, fonça sur moi, les mains tendues vers ma gorge, et

s'effondra sur le lit. Elle se précipita et se mit à le tirer par le bras.

— Arrête ! Arrête, Dan !

Il s'assit. Il était livide et couvert de sueur.

— C'est bon, c'est bon, fit-il en reprenant son souffle. (Il se retourna et s'attaqua à la corde qui me maintenait les jambes.) Je vais emmener cet enfant de salaud hors d'ici, comme ça tu ne seras témoin de rien, puisque c'est ça qui te tourmente. Je m'en charge. Ote-toi seulement de là...

La corde se détacha. Il passa rapidement à la gauche du lit et se mit à farfouiller dans sa poche. Il en ramena deux petites clés reliées par un bout de ficelle. Je l'observais, osant à peine respirer. Si je ne trouvais pas une ouverture dans les quelques secondes à venir, je ne la retrouverais jamais. Il déboucla la menotte de gauche et fit glisser la boucle de la chaîne hors du second bracelet. Je vis ce qu'il comptait faire. Il allait m'enchaîner les mains avec cette unique paire de menottes avant d'ouvrir celle de droite.

Elle se tenait au pied du lit, observant la scène en silence. Elle fit soudain un geste agacé :

— Remets-lui son bâillon. Tu ne peux pas le faire sortir d'ici comme ça !

— C'est bon ! fit-il, furieux.

Il prit le mouchoir et commença à me le pousser dans la bouche. Il recolla le sparadrap par-dessus. La gomme en était à peu près partie, et il ne tenait guère. Je demeurais parfaitement immobile, comme si j'avais oublié tout comme lui que j'avais maintenant le poignet gauche libre, avec la menotte à côté de ma main.

Il appuya fortement la main sur ma bouche pour faire adhérer le sparadrap. « Tiens, mon salaud ! »

Je reculai un peu le bras gauche. Mes doigts se refermèrent sur un des bracelets.

— Dan ! Attention ! hurla-t-elle.

Je cognai de toutes mes forces. La menotte l'atteignit à la tempe droite, mais je compris immédiatement que je n'avais pas eu assez d'élan pour l'assommer. Il se raidit en grognant et tomba sur moi. Je

voulus dégager mon bras pour le frapper une seconde fois, mais je ne pus libérer que mon avant-bras. Son poids me coinçait le bras et l'épaule. Je posai la main sur son cou et m'efforçai de le pousser vers la droite pour parvenir à l'atteindre aussi avec mon autre main. Son corps roula un peu et je réussis à glisser la main droite dans son col de chemise. Je refermai les doigts et tirai, mais il revenait à lui et commençait à se débattre. Je le lâchai de la main gauche et la plongeai vers la poche droite de sa veste qui contenait le pistolet.

A ce moment, elle se précipita sur nous. Il roula un peu en arrière sous son poids et retomba sur mon bras gauche. Ma main était encore à quinze centimètres de sa poche quand elle y enfonça la sienne et la retira armée du pistolet. Elle voulut prendre du recul. Je tendis le bras et réussis à saisir le bord supérieur de sa robe sans épaulettes. La couture céda. Elle abattit l'arme sur mon bras, qui en fut engourdi jusqu'à l'épaule.

Elle recula et se redressa, le pistolet toujours en main. Elle était échevelée, ses yeux luisaient farouchement, et sa robe déchirée menaçait de glisser sur ses hanches. Une vraie furie. Une vision de cauchemar. Appuyant une main sur ma poitrine, il se souleva, puis il leva l'autre pour me l'assener sur la figure. Je me détournai en bombant les épaules ; il perdit l'équilibre et s'affala de nouveau sur moi. Une fois de plus, je lui pris le cou entre mes deux mains. Je n'avais plus la moindre force dans la gauche, mais je réussis à me cramponner. Il était encore affaibli du coup reçu à la tête et, maintenant, je l'empêchais de respirer. Au milieu de cette scène sauvage, je levai les yeux sur elle et je vis qu'elle cherchait le cran de sûreté. Le pistolet était braqué droit sur ma figure.

Il fit un dernier effort, réussit à se dégager, et brusquement le coup partit. On eût dit une grenade éclatant dans une citerne. La vague de son roula sur moi, se réfléchit sur les murs et revint en un roulement de tonnerre. Il se convulsa, s'affala comme une loque dans mes bras, et sa tête s'abattit sur ma poitrine. Le bruit cessa d'un seul coup et, dans le silence, je n'entendis plus que le sifflement de mes oreilles.

Je la regardai, encore trop abasourdi pour bouger. Elle était pétrifiée et ses yeux horrifiés contemplaient l'arrière du crâne de Tallant. Le pistolet lui échappa des doigts et fit un bruit mat sur le tapis. Sa bouche s'ouvrit et elle y porta trois doigts, comme une personne bien élevée qui étouffe un bâillement, tandis que ses yeux s'écarquillaient de plus en plus, de terreur. Son visage blême prit une légère teinte verdâtre lorsqu'elle s'écroula, comme au ralenti, et tomba

la figure en avant, hors de ma vue, au pied du lit. Elle l'avait tué. Il gisait en travers de moi ; j'étais toujours enchaîné au lit et tout le quartier avait dû entendre la détonation. Et, finalement, elle couronnait le tout en s'évanouissant.

Qu'est-ce qu'il avait fait des clés ? Etaient-elles encore sur le lit ou les avait-il remises dans une poche ? Mon esprit se refusait absolument à tout effort. Toute cette violence et tout ce bruit m'avaient complètement abruti et, maintenant que le calme régnait, je restais là dans le silence absolu à tâcher de me secouer. Quelqu'un allait appeler la police. Si on ne leur répondait pas lorsqu'ils s'amèneraient, ils forceraient la porte. Il fallait que je la ranime pour qu'elle aille répondre et je n'arrivais même pas à la toucher.

J'écartai Tallant de moi et m'assis. Les clés n'étaient pas sur le lit. Où étaient-elles ? « Où ? Grouille ! Me dis-je. Pour l'amour du Ciel, trouve-les avant qu'on ne cogne à la porte. » Je me glissai à bas du lit. Je ne pouvais pas me tenir droit parce que la chaîne qui reliait la menotte au fer du lit était trop courte. Je ne pouvais pas atteindre le pied du lit, où Julia se trouvait. L'affolement me prenait.

— Arrête, bon sang ! Dis-je à haute voix, comme un homme pris de délire. Ressaisis-toi. Il avait les clés ici même ; il n'est allé nulle part, donc elles sont encore là.

Je le pris par une épaule et le repoussai. Il glissa un peu. Les clés n'étaient pas sous lui. A présent, il gisait sur le dos. Je plongeai la main gauche dans la poche droite de son pantalon et la retournai. Il n'y avait dedans qu'un peu de monnaie et un canif. Je tendis le bras et fouillai son autre poche. Elle contenait un mouchoir plié. Je le jetai de côté, puis j'ouvris de grands yeux. Les clés tombèrent du mouchoir sur le drap, juste sur le bord opposé du lit. Je m'allongeai vivement pour les attraper, mais le bout de mes doigts les fit choir sur le plancher, de l'autre côté.

C'était devenu un cauchemar. Je m'étirai le plus possible, je tendis les doigts vers le bas. J'effleurais tout juste le tapis. Impossible de savoir où elles avaient atterri. Je me repoussai en arrière et glissai du lit, m'allongeant sur le plancher. Elles étaient là. Sur le tapis, de l'autre côté du lit, vers le pied. En me roulant sur le dos, je me traînai sous le lit, aussi loin que me le permettait mon bras droit enchaîné. Dans cette position, je ne pouvais plus les voir, car mon corps interceptait la lumière, mais je me rappelais à peu près l'endroit où je les avais vues. De la main gauche, je tapotais frénétiquement le tapis. Rien. Il *fallait* qu'elles y soient. Je tâtonnais comme un fou en tirant

sur ma chaîne. Combien de temps cela faisait-il, maintenant ? « Arrête ! Me dis-je farouchement. Si tu flanches à présent, tu es fichu. Imagine qu'il ne s'agit que d'un petit jeu ; tu dois trouver la solution en cinq secondes. »

Elles devaient être plus loin vers le pied du lit, mais j'étais étiré à mon maximum. « Déplace le lit, imbécile. *Déplace le lit.* » Je le pris par en dessous, de la main gauche, et voulus le soulever. Il ne se passa rien, sauf que je dérapai moi-même sur la moquette. Tallant était sur le lit, et il pesait trop lourd. Déplacer le meuble sans point d'appui était chose impossible. Je balançai éperdument les jambes pour renverser ma position, de telle sorte que mes pieds s'appuyaient maintenant au mur, sous la tête du lit. Saisissant de la main gauche le bas du panneau, je tirai en arrière. Le lit glissa de cinq centimètres, puis s'arrêta. Je poussai de nouveau. Rien. Le pied du lit était maintenant coincé contre elle. C'est là qu'elle était tombée. Dans ma pénible position, il m'était impossible de déplacer le lit contre leurs deux poids combinés.

Tant pis. C'était peut-être suffisant, après tout. Je pivotai de nouveau pour reprendre ma position primitive et recommençai à tâtonner de la main gauche. Elles étaient là. Mes doigts allongés touchèrent le métal. Elles glissèrent un peu plus loin. Je me tendis en tirant sur ma chaîne. Le bout de mon majeur les effleura de nouveau. Je m'efforçai d'appuyer dessus pour les ramener à moi. Mon doigt glissa. Il s'en fallait de quelques millimètres.

Peut-être étais-je déjà en train de perdre la raison ? Je m'entendis débiter une cascade de jurons en une sorte de litanie, comme un phonographe qu'on aurait oublié d'arrêter. Je fermai résolument la bouche, tellement tendu que je m'attendais à ce que le ressort éclate d'un instant à l'autre.

Un silence absolu s'établit pendant une ou deux secondes, puis le téléphone se mit à sonner.

XVII

En entrant, ils avaient laissé la porte de la chambre ouverte et j'entendais clairement la sonnerie dans le living-room. Elle insistait avec ce bruit irritant et coléreux que fait toujours un téléphone auquel on ne répond pas. C'était sans doute une des commères du voisinage qui avait entendu la détonation. « Oh ! Madame Cannon, excusez-moi de vous déranger, mais j'ai entendu comme un coup de feu et cela m'a paru venir de chez vous. Je me demandais s'il ne vous était rien arrivé... » « Assez, me dis-je. Arrête, bon sang ! Fais quelque chose. Quand la vieille tortue qui téléphone verra qu'on ne lui répond pas, elle va appeler les flics. Eux, ils obtiendront une réponse. Ils enfonceront la porte. » Je tirai sur ma chaîne comme un animal pris au piège. Je ne pouvais même plus toucher les clés. Je m'immobilisai complètement, pénétré de ce calme qui va au-delà des bornes de la panique.

Et soudain la solution parfaitement évidente s'imposa à moi. Je pouvais les atteindre du pied. Maudissant ma bêtise, je me tortillai tant que je réussis à me mettre en travers, sous le lit. Je les voyais, maintenant que je n'interceptais plus la lumière. Je poussai le pied gauche en avant et passai la pointe de ma chaussure derrière les clés. Je les attirai lentement vers moi. A un moment donné, elles s'accrochèrent dans la laine du tapis et je dus répéter la manœuvre. Au bout d'un instant, je pus les attraper avec la main.

Le téléphone cessa de sonner juste comme je les ramassais.

A présent, la bonne femme allait appeler les flics. Peut-être quelqu'un d'autre l'avait-il déjà fait. J'étais en sueur, mes mains tremblaient. Elle n'avait pas bougé. Agitant frénétiquement les clés dans ma main, j'émergeai de sous le lit. La première était la bonne. Les menottes s'ouvrirent avec un déclic et je me redressai pour me précipiter vers elle. Elle gisait sur le dos, au pied du lit, les yeux fermés, un bras allongé derrière la tête. Elle avait le visage livide et ses longs cils ombraient ses joues. Je me laissai tomber à genoux près d'elle et la pris par son épaule nue pour la secouer brutalement. Pas de réaction.

Me relevant d'un bond, je courus dans la salle de bains. Là, je trempai le coin d'une serviette dans le lavabo et revins m'agenouiller pour lui frotter vigoureusement la figure avec l'étoffe mouillée. Elle

poussa un petit soupir, mais ne bougea pas. Ses yeux restaient clos. La maison était tout à fait silencieuse, maintenant que le téléphone ne sonnait plus. Je sentais le temps couler comme une cascade.

Pourquoi ne pas me sauver en la laissant là ? Filer, avant l'arrivée de la police ! Non. Il restait encore une chance. Dieu, si seulement j'arrivais à la ranimer... Elle bougea un peu la tête et ouvrit les yeux. Elle me regarda sans me voir. Sa bouche s'ouvrit. J'y appliquai la main. Je me penchai contre son visage et murmurai :

— M'entendez-vous ?

Pas de réponse. Rien que ce regard perdu. Je la pris de l'autre main par l'épaule et la secouai :

— Ne criez pas ! Ne faites pas de bruit ! Compris ? Une lueur de compréhension passa dans son regard. Elle était toujours sous l'effet du choc, mais j'allais peut-être réussir à me faire comprendre. J'ôtai ma main de sa bouche.

— Ecoutez, il faut vous réveiller. Quelqu'un a peut-être appelé les flics.

Le téléphone se remit à sonner. Des pneus grincèrent dans la rue et une voiture s'arrêta.

Elle remua les lèvres :

— Dan...

Le carillon de la porte d'entrée tinta.

« Oh ! Seigneur ! »

Je la saisis par les deux épaules :

— Ils sont là, les flics. Il faut que vous alliez répondre à la porte, autrement ils vont la défoncer. Quelqu'un leur a signalé la détonation.

— Dan ! Je l'ai tué...

Je l'assis et lui parlai à l'oreille :

— Taisez-vous ! Il faut aller répondre à la porte. Pouvez-vous vous tenir debout ?

Elle me regarda fixement:

— On ne peut plus rien faire. Je dus me retenir de hurler :

— Ecoutez, petite sottise... (Je m'interrompis en voyant sa robe du soir déchirée. Elle ne pouvait pas ouvrir dans cette tenue. En principe, elle devait dormir en ce moment.) Où est votre peignoir ?

Le carillon tinta de nouveau. Le téléphone sonnait toujours.

— Otez cette robe ! Dis-je en la secouant.

Il devait bien y avoir un peignoir quelconque dans le placard de sa chambre. J'y courus. Une robe de chambre bleue était jetée sur le dossier d'une chaise, et je vis une paire de mules sur le plancher. Quand je rentrai dans l'autre pièce, elle était toujours assise au même endroit, la tête entre ses mains.

Je m'agenouillai et lui donnai une gifle :

— Otez votre robe ! Ecoutez ! Ils vont entrer d'une minute à l'autre, et alors, vous êtes bonne pour la chaise électrique !

Enfin, elle parut comprendre. Elle se mit à tripoter fébrilement le haut de sa robe. Elle en avait pour une heure, de cette façon-là. J'attrapai la robe, pour l'aider. Nous n'avancions pas. Comment est-ce que ça s'ôtait, ce sacré machin ?... par en haut ou par le bas ? Je voulus l'arracher. C'était un tissu solide, à grosses mailles, qui ne se déchirait pas droit. C'était comme du grillage. Avec un juron, je pris mon couteau dans ma poche, j'insérai la lame sous la robe, le jupon et le reste, et me mis à scier le tout jusqu'à l'ourlet. Je la remis sur pieds, vêtue seulement de sa culotte, de son soutien-gorge et de son portebas, puis je raflai la robe de chambre. Elle réussit par je ne sais quel miracle à se tenir debout, passa le peignoir dont elle noua la ceinture.

— Appuyez-vous sur moi, dis-je sèchement.

Je m'agenouillai et lui ôtai d'une secousse ses chaussures à talons hauts, l'une après l'autre, et lui glissai les mules. Je la poussai devant moi vers la porte du couloir.

— Ça va, lui soufflai-je, à vous de jouer, maintenant. Répondez à la porte. Au diable le téléphone ! Vous dormiez. Quelque chose vous a réveillée, mais vous ne savez pas quoi. Tâchez que ce soit convaincant, autrement vous êtes cuite.

Elle vacilla un peu et tendit la main pour se dégager. Puis elle se raidit et avança. Je me glissai à sa suite jusqu'à l'angle du couloir et

m'aplati contre le mur, hors de vue du living-room. Ses mules ne faisaient pas de bruit sur le tapis, aussi ne pouvais-je savoir si elle continuait à avancer ou non. En tout cas, je ne l'avais pas entendue tomber. Enfin, la porte d'entrée s'ouvrit. Je poussai un long soupir de soulagement.

J'entendis une voix d'homme :

— Mme Cannon ?

— Oui, dit-elle. Qu'y a-t-il ?

— Désolé de vous déranger. Je suis Charlie Lane, du bureau du shérif. On nous a signalé quelque chose d'anormal dans le quartier. La personne pensait que c'était un coup de feu...

Elle dit très exactement ce que je lui avais dicté, avec juste ce qu'il fallait de sommeil dans la voix. C'était du beau boulot.

— Donc, vous n'avez pas entendu de détonation ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas. Je ne sais pas au juste ce qui m'a éveillée.

— Sans doute le téléphone, répondit-il. Mme Ives dit qu'elle a essayé de vous appeler avant de nous avertir. Elle dit que le bruit lui avait semblé venir de chez vous.

— Sans doute un raté de voiture, dit-elle d'une voix lasse, comme quelqu'un qui étouffe un bâillement.

« Quelle comédienne ! » me dis-je.

— Possible, convint-il. Mais elle prétend que c'était une arme à feu. Elle dit qu'elle était éveillée, en train de lire, et qu'elle n'a pas entendu de voiture. Je m'excuse de vous avoir dérangée, madame Cannon. Nous allons inspecter les alentours. Ne vous inquiétez pas.

— Je vous remercie, dit-elle.

La porte se referma. Le téléphone avait cessé de sonner. J'avais les genoux en flanelle. Je dus m'appuyer au mur pour m'éponger la figure.

Elle revenait. Je fonçai dans le couloir, puis dans la chambre où il était. Ramassant vivement le pistolet, je mis le cran de sûreté et le fourrai dans ma poche. Après un bref coup d'œil à Tallant, je retournai dans le couloir.

— Vous feriez mieux de venir dans votre chambre, dis-je en lui prenant le bras.

Elle s'immobilisa et leva sur moi des yeux de glace dans un visage de pierre.

— Merci, me dit-elle à voix basse. Merci infiniment pour tout, monsieur Harlan.

Elle passa devant moi l'échine raidie, entra dans sa chambre et se laissa tomber lourdement sur le lit. Elle se cachait la figure dans ses bras, mais je n'entendais pas de sanglots.

Je retournai dans l'autre pièce et j'examinai Tallant en essayant de réfléchir. Nous les avions lancés sur une fausse piste, pour l'instant, mais que faire, maintenant ? Je pouvais encore réparer les dégâts, à condition de le sortir de la maison. Mais comment ? Ils patrouillaient toujours dans le secteur ; une voiture qui partirait maintenant éveillerait drôlement leurs soupçons.

Eh bien ! Je pouvais m'en aller à pied. La laisser ici et m'en aller. Qu'elle aille se faire fiche. C'était son affaire à elle, pas vrai ?

Des clous. J'étais lié à elle. S'ils l'arrêtaient, elle parlerait. Désormais, j'étais mêlé à un meurtre, en plus du chantage. Et il y avait autre chose. Je n'allais pas tout lâcher après m'être engagé à ce point. Il me fallait cet argent, et je l'aurais. A condition de trouver un moyen de sortir de là...

Bien sûr. L'idée commençait à me venir. Il avait tout préparé lui-même. Personne ne savait que j'étais ici, et personne ne savait qu'il y était. C'était du sur-mesure. Pour tout le monde, elle était seule dans la maison ; la police venait de s'assurer qu'elle était bien en vie. Elle dormait. S'ils avaient encore des soupçons concernant la détonation, du moins devaient-ils admettre qu'elle ne venait pas d'ici. Et si sa voiture devait quitter la maison... pas cette nuit, mais demain, d'une façon tout à fait normale... sans autre personne qu'elle à l'intérieur, que diable pourrait-on y voir de suspect ? Bon sang, c'était parfait.

Mais de combien de temps dispositions-nous ? Il fallait que je sorte avant le jour et il y avait beaucoup à faire. Je consultai ma montre et me rappelai qu'elle était arrêtée. Je m'approchai vivement du lit pour consulter la sienne. Deux heures cinquante-cinq. Ce serait juste.

J'entendis du bruit dans la salle de bains, à côté. Elle commençait à reprendre ses esprits. Tant mieux, parce qu'il fallait qu'elle s'arrache

à son abrutissement pour me donner un coup de main, si elle tenait à sauver sa peau. Je me dirigeai vers la salle de bains pour lui passer la consigne.

La porte était ouverte. Plantée devant l'armoire à pharmacie, elle vidait les pilules d'un flacon de couleur brune. Elle en avait au moins une douzaine dans la paume de sa main, et je vis un verre d'eau posé sur le rebord du lavabo. Je lui bondis dessus. Elle m'entendit et se retourna tout d'une pièce. Je lui pris le poignet, lui ouvris de force la main et fis tomber les pilules dans la cuvette des cabinets. Après quoi je pris le flacon et lui fis suivre le même chemin. Ensuite, je tirai la chasse d'eau.

— Petite imbécile ! Lançai-je. Vous devenez folle ? Ce n'est pourtant pas compliqué. Il nous suffit de sortir d'ici. Je connais un moyen...

Elle se tenait toute droite, les mains appuyées au lavabo, le visage d'un blanc crayeux. D'une voix haletante, elle me dit :

— Vous ne me laisserez donc jamais en paix ? Vous ne pouvez même pas me laisser mourir avec un peu de dignité ?

— Mourir ? Vous déraisonnez ! Qui a envie de mourir ?

— Il y a des mois que j'ai ces comprimés. Je les gardais parce que je savais qu'il y avait de sérieuses chances que je doive m'en servir un jour ou l'autre...

— Taisez-vous !

—... On ne me prendra pas vivante. Je n'ai pas l'intention de servir d'attraction foraine...

Je la pris par les épaules et lui chuchotai rageusement :

— Ecoutez donc... ils ne vous prendront pas. Réfléchissez, petite gourde ! Personne ne sait qu'il a mis le pied ici. Si nous arrivons à le sortir, on ne vous soupçonnera jamais.

Elle me fixait d'un regard amer, désespéré :

— Boucher un trou de plus. A quoi bon ? J'en ai assez. Je suis finie.

— Et moi qui croyais que vous aviez du nerf ! Dis-je en la

secouant. Espèce de petite lavette, vous n'allez pas flancher et tout plaquer maintenant ? Rester plantée là comme une abrutie en attendant qu'ils vous passent à la rôtissoire !

— Insinuez-vous qu'il y aurait une autre possibilité ?

— Naturellement. Taisez-vous une minute et écoutez-moi. (Je lui exposai mon idée.) Ça marchera comme sur des roulettes.

— Vous croyez ?

— Mais qu'est-ce qui vous prend, bon Dieu ?

— Vous ne voyez pas ? fit-elle d'une voix lasse. On ne gagne jamais, en fin de compte. C'est impossible. On retarde simplement le moment de la défaite.

— Vous ne voulez même pas tenter un effort pour vous sauver ?

— A quoi cela m'avancera-t-il ?

Je l'aurais frappée. Je me sentais bouillir. Je la repris par les deux épaules, approchai mon visage du sien et grondai :

— Du nerf ! Pauvre petite pleurnicharde, petite morveuse, vous n'avez pas plus de cran qu'un lapin de choux ! Allez-y. Abandonnez. Restez là pour vous faire prendre. Vous aurez votre photo à la une dans tous les journaux du pays. Toutes les pleureuses professionnelles des hebdomadaires féminins viendront vous tripoter et larmoyer sur vous ; les photographes vous feront partir leurs flashes sous le nez et, à chaque transfert de la prison au tribunal, la foule des badauds vous dévorera des yeux. Ecoutez bien, dès le deuxième jour, on vous aura trouvé un surnom : La Veuve Noire (*Black widow* : araignée de grande taille dont la morsure est mortelle.).

— Pour quoi vous imaginez-vous que je gardais ces comprimés ?

— Ils ne sont plus là. De toute façon, je doute que vous ayez eu le courage de les avaler ; vous êtes une dégonflée. Pourquoi ne pas l'admettre ?

La colère commençait à monter dans ses yeux. C'était exactement ce que je cherchais.

— Qu'est-ce que vous voulez, au juste ? demanda-t-elle froidement.

— Rien d'autre que ce que je veux depuis le début. Je peux vous sauver la vie, mais vous n'avez pas assez d'intelligence pour le comprendre. Vous ne pouvez pas ressusciter Tallant, mais vous pouvez au moins éviter de voir votre nom étalé dans tous les journaux et d'aller finir sur la chaise électrique pour l'avoir tué. Qu'est-ce que vous préférez ?

— Et qu'est-ce qui vous fait croire que vous réussirez ?

— Je vais vous le montrer si vous voulez bien cesser de vous conduire comme un poussin malade – que voulez-vous que je fasse ?

— Rien, pour le moment. Donnez-moi simplement les clés de votre voiture et allez-vous coucher.

— Vous allez essayer de... de l'emmener ? fit-elle, les yeux écarquillés.

— Pas cette nuit, bien sûr. S'ils voyaient votre voiture sortir à cette heure, ils risqueraient de l'arrêter. Même si la police ne la voyait pas, il y aurait bien un glouton du voisinage pour la remarquer. Débarrassez-moi le plancher et, avant de m'en aller, je vous dirai tout ce que vous aurez à faire.

Elle passa dans sa chambre, prit ses clés de voiture dans son sac et me les remit, puis s'allongea sur le lit. Je retournai l'examiner. Il avait l'occiput en bouillie, mais n'avait pas trop saigné. La balle était entrée à la base du crâne pour ressortir au sommet. Ça, c'était un pépin ; il fallait que je la retrouve. Je mis environ cinq minutes. Il me suffit de me planter juste à l'endroit d'où elle avait tiré et de viser. La balle était entrée dans l'oreiller où ma propre tête avait reposé, à moins de dix centimètres de ma figure, et elle était encore dedans. Je la sentis sous mes doigts. Il y aurait un tas de plumes tachées de sang dans l'oreiller ; il faudrait donc que je m'en débarrasse, après avoir récupéré la balle. Je portai l'oreiller par la cuisine, ouvris le coffre de la voiture et le mis dedans. Ce qui faisait la beauté de la chose, c'est qu'il n'y avait pas du tout besoin de sortir. Je rentrai.

L'autre oreiller était en parfait état. Pas de sang dessus. Le drap était taché, ainsi que l'alèse, mais le matelas lui-même était intact. Je roulai le drap et l'alèse autour du corps, puis je lui enveloppai le torse et la tête dans une couverture et je l'attachai avec la corde qui m'avait lié les pieds. J'en arrivais à la partie pénible.

Il pesait plus de cent kilos. J'étais haletant et ruisselant de sueur quand je parvins dans le garage après l'avoir traîné et porté. Je dus me

reposer avant de le hisser dans le coffre. Dès qu'il fut plié à l'intérieur, je retournai dans la chambre de Julia.

— Qu'avez-vous fait de ma valise ? Lui demandai-je.

— Dans le placard, répondit-elle sans lever les yeux.

— Et l'argent ? Je pense que vous l'avez repris ?

— Non. Il y est toujours.

— Bon.

Ma chemise était tachée de sang. Je pris ma valise, me rasai et changeai de chemise. Je roulai l'autre dans un journal et la collai dans la malle de la voiture, après en avoir découpé la marque de blanchissage à l'aide d'une lame de rasoir et l'avoir jetée dans les cabinets. Je commençais à être pris de nausées et j'étais heureux d'en voir le bout. M'emparant des deux paires de menottes et des chaînes accrochées au lit, je les plaçai dans ma valise et la rangeai dans la voiture. C'était tout.

Je retournai la voir.

— C'est bon, lui dis-je. Tout est prêt, sauf qu'il faut refaire le lit. Je vous laisse ce soin.

Elle se leva sans rien dire, prit des draps propres dans un placard et fit le lit. Puis elle étendit le couvre-lit dessus. J'examinai la chambre. Les flics pourraient y tripatouiller pendant toute une semaine sans jamais trouver la moindre trace de mon passage, ni de celui de Tallant. Nous retournâmes dans sa chambre. Je consultai sa montre sur la coiffeuse et remis la mienne à l'heure : quatre heures quinze.

— Asseyez-vous, lui dis-je.

Elle s'assit sur le lit, me regardant avec des yeux vides. Je lui lançai ses clés et allumai une cigarette :

— C'est du tout cuit. Désormais, ça va marcher tout seul. Voilà ce que vous devez faire, et tâchez de bien vous rappeler le tout : rendez visite à une des commères du coin dans la matinée et, mine de rien, dites que vous allez passer le week-end chez des amis à Galveston. Sortez du garage en marche arrière et laissez votre voiture contre le trottoir pour revenir prendre votre valise. Mettez-la dans le

compartiment arrière. Arrêtez-vous à une station-service où on vous connaisse – aux Autos Cannon même – et faites faire le plein. Rien que de très naturel et très normal, vu ? Vous pouvez même les laisser épousseter la voiture, mais surtout, s'ils se mettent à vérifier la pression des pneus, ne lâchez pas vos clés. Si jamais quelqu'un ouvre la malle, vous êtes fichue.

Prenez la route de Breward. Calculez votre moyenne de façon à arriver à dix heures moins le quart au chemin qui branche vers le lac. Je vous attendrai sous les arbres en bordure du chemin et j'aurai la bobine sur moi...

Elle m'interrompt, le regard très froid :

— Ainsi, vous l'avez gardée tout le temps ?

— Naturellement. Mais c'est classé, à présent. Je ne suis même plus obligé de vous la remettre, mais j'aime autant. Je n'en ai que faire. Bref, soyez à la bifurcation vers dix heures moins le quart, comme je vous l'ai dit. S'il y a des voitures en vue, arrêtez-vous sur le bord du chemin et faites semblant de consulter une carte routière. Je ne veux pas qu'on me voie. Quand la route sera dégagée, j'embarquerai.

Nous sommes vendredi et je ne suis pas sûr que les banques de Houston soient ouvertes demain, mais nous pouvons y être en trois heures. Je vous déposerai à l'hôtel Carson. Vous prendrez une chambre, puis vous irez à la banque en taxi. Retirez quatre-vingt-douze mille dollars en espèces. Avez-vous une serviette ?

Elle fit un signe affirmatif.

— Bon. Emportez-la. (Je regardai ma montre et me levai.) Pas la peine d'aller la chercher maintenant. Il faut que je m'en aille. Je vous expliquerai la suite quand vous m'aurez rejoint.

— Mais, qu'est-ce qu'on fait de... ?

— Je m'en charge. Bornez-vous à conduire la voiture d'ici à la bifurcation, et je m'occupe de la suite. Vous me payez : je fais le boulot.

— D'accord.

— Vous êtes convaincue que c'est faisable et facile ? Demandai-je. Plus de coups de folie et de tentatives de suicide ?

— Tout va bien à présent. Je vous rejoindrai.

— Parfait.

Je passai boire un grand verre d'eau dans la salle de bains et jetai mon mégot dans la toilette.

— Au revoir. Eteignez la lampe comme si vous alliez vous coucher.

Je lui adressai un signe de la main avant de m'engager dans le couloir.

Je sortis dans le patio par la porte cachée par le rideau et m'arrêtai un moment pour m'accoutumer à l'obscurité. Dès que j'y vis un peu, j'escaladai le mur. Tout le quartier était plongé dans le silence et les maisons étaient sombres. Me coulant le long du mur, j'inspectai attentivement la rue avant de la traverser. Quand je me trouvai dans les bois, de l'autre côté, je respirai plus librement et j'accélérai l'allure.

Après avoir contourné la colline, j'aboutis à une rue déserte, à quatre blocs de distance. Au bout de dix minutes, j'arpentais la route de Breward. Je rencontrai deux voitures, mais je vis leurs phares de loin et m'enfonçai dans l'ombre pour les laisser passer. A l'aube, j'avais déjà franchi la vallée où avait eu lieu l'accident et je remontais la pente de l'autre côté. Je quittai alors la route et pris à travers le pays. Au bout d'un quart d'heure, je trouvai le chemin du lac. Au lever du soleil, je déterrai le ruban sous la vieille souche. Je le glissai dans ma poche et m'assis pour fumer une cigarette. J'avais tout mon temps. Il n'était pas encore neuf heures quand je rejoignis la route de Breward. Je m'assis à l'écart, sous les arbres, pour attendre. J'étais crevé, j'avais faim et je me sentais complètement abruti par cette galopade frénétique qui me paraissait durer depuis toujours, mais je bouillais d'impatience. Quelques heures encore et je serais sur le velours pour le restant de mes jours. Ils avaient bien failli me battre, mais, en définitive, c'est moi qui les avais rossés.

Dès neuf heures et demie, je commençai à lancer des regards inquiets sur la route et à me tracasser. Il avait pu arriver mille pépins. Et si elle avait perdu la boule encore un coup et qu'elle se soit suicidée ? Et si la police était revenue faire une fouille ? Elle avait peut-être raison : ils continuaient peut-être à enquêter, en douce, en attendant de réunir les preuves indispensables. Et s'ils l'avaient arrêtée ? Ma valise était dans la voiture avec le cadavre de Tallant. Et il devait y avoir dedans une demi-douzaine d'objets marqués à mon

nom.

A neuf heures quarante-cinq précises, elle passa et m'embarqua.
Tout marchait à merveille.

XVIII

Je roulais vite, mais sans courir de risques, conscient de ce que nous transportions dans la malle arrière et de ce qu'il arriverait si jamais nous avions un accident. Il était un peu moins d'une heure quand nous arrivâmes à Houston.

— Je vais vous déposer à l'hôtel, dis-je. Inscrivez-vous, sautez dans un taxi et faites-vous conduire à la banque. Retirez l'argent, revenez à l'hôtel et attendez mon coup de fil. Moi, je descends à l'hôtel Magill. Il sera un peu plus de minuit quand je rentrerai, et, à ce moment-là, la voiture sera vide et vous n'aurez plus aucune raison de vous inquiéter. Je vous remettrai la bobine quand nous nous rencontrerons, et ce sera dans le sac.

— Simple, n'est-ce pas ? fit-elle froidement.

— Comme bonjour, dis-je.

Je m'arrêtai devant l'hôtel. Des zèbres en uniforme vinrent l'aider à descendre et porter ses bagages. Je repartis et pris la route de Galveston. Arrivé là, je fis l'acquisition d'une bêche dans une quincaillerie et la mis dans la voiture. J'avais quelques heures à tuer. Quand la nuit fut tombée, je pris la route qui longe la grande plage. Je fis des kilomètres et, finalement, je me trouvai tout à fait seul au milieu d'une vaste étendue de dunes désertes parsemées d'arbustes. Après avoir garé la voiture loin de la route, je retournai en bordure des cèdres rabougris pour trouver un coin sablonneux, et je me mis au travail. Il me fallut plus d'une heure pour creuser un trou assez long et d'environ un mètre vingt de profondeur. Quelques voitures passèrent, longeant la mer, mais leurs conducteurs ne pouvaient voir que ma voiture.

Quand j'eus terminé, j'allumai une cigarette et j'attendis qu'il n'y eût plus de voitures en vue avant d'ouvrir le coffre et de l'en retirer. Je le laissai glisser dans le trou, j'y mis également l'oreiller, les vêtements tachés de sang et les menottes, puis je repoussai le sable dans la fosse. Quand le sol fut un peu tassé, du geste auguste du semeur, je répartis avec ma bêche un peu de sable aux alentours, j'allumai un instant les phares pour voir si ça pouvait coller. C'était parfait. Il se passerait peut-être un an avant que quiconque s'arrête en cet endroit précis. Personne ne reverrait jamais Tallant.

Je repris la route de la ville. Au bout de deux ou trois kilomètres, je m'arrêtai pour jeter ma bêche parmi des arbustes. Il était plus de minuit quand j'atteignis les faubourgs de Houston, mort de chaleur, de fatigue et de soif. J'entrai dans la lumière aveuglante d'un restauroute en plein air et commandai un citron pressé. Pendant que je le buvais dans la voiture, j'aperçus une cabine téléphonique à l'intérieur. Le besoin de savoir, de l'entendre me dire qu'elle avait l'argent et qu'elle m'attendait, devint insurmontable. Je pouvais même aller droit au Carson Hôtel pour l'empocher, prendre un taxi pour l'aéroport et filer cette nuit, si j'avais la chance qu'un passager se soit décommandé à bord d'un avion en partance pour l'Ouest. Je n'avais pas envie de dormir : je voulais me trouver en avion, avec enfin le fric sous le bras. Je pénétrai dans la cabine, cherchai le numéro du Carson et fis tourner le cadran.

Il faisait étouffant dans la cabine, malgré le petit ventilateur. Quand la standardiste répondit, je demandai :

— Mme Cannon, s'il vous plaît ?

— Un instant, monsieur.

Je l'entendis sonner la chambre. Cela dura un moment. Pas de réponse.

— Je regrette, monsieur. Elle ne répond pas, mais elle dort peut-être. Je vais continuer à appeler.

— S'il vous plaît. C'est très important.

Elle continua à sonner. Rien. Je commençais à m'inquiéter. Que diable fabriquait-elle ? Elle n'était tout de même pas sortie ?

— Elle ne doit pas être chez elle, me dit l'employée. Un instant ; je vais la faire demander dans le hall et au restaurant.

— Ne vous dérangez pas. Je rappellerai plus tard.

— Oh ! Cela ne me dérange pas. Cela ne demandera qu'une minute...

— Je rappellerai plus tard, répétai-je, m'apprêtant à raccrocher.

— Y a-t-il un message à lui transmettre ? demanda-t-elle vivement. Voudriez-vous me laisser votre numéro ? Euh... je peux encore essayer de sonner sa chambre, si vous préférez. Il est possible

qu'elle ait pris un somnifère et qu'elle ait du mal à se réveiller...

Je raccrochai et sortis, en songeant aux somnifères. Elle était folle... on ne sait jamais. Cependant, j'avais jeté ses comprimés. Cela ne voulait d'ailleurs rien dire : peut-être en avait-elle toute une réserve. Je payai ma consommation et partis.

Les rues étaient maintenant à peu près désertes. J'entendis gémir une sirène, loin derrière moi. En ville, je rangeai la voiture à un bloc du Carson, pris ma valise et me rendis au Magill. L'inquiétude me rongait. « Oh ! Zut, pensai-je, elle est tout simplement sortie. Je vais rappeler après avoir retenu ma chambre. » Mais une image me hantait : et si elle avait retiré l'argent et qu'il soit là, à côté d'elle, dans une chambre d'hôtel fermée au verrou et qu'elle soit en train de sombrer dans le sommeil, avec tout un flacon de comprimés dans l'estomac ? « Non, me dis-je. Elle est zinzin, mais pas à ce point-là. »

Le petit hall du Magill était désert ; seul derrière son bureau, le veilleur sommeillait vaguement. Je remplis ma carte. Il la retourna pour lire mon nom.

— Ah ! Monsieur Harlan, fit-il. Un instant. Il y a un message pour vous.

Il prit un bloc sur une étagère près du petit standard et l'examina un moment, avec une moue dubitative. « C'est peut-être du sanscrit, me dis-je, et il faut qu'il le traduise. » Je l'aurais étranglé.

— Alors ? Demandai-je.

— Hum... C'était une dame. Elle n'a pas donné son nom. Elle a téléphoné deux fois. Elle a dit qu'elle comptait rentrer tard, mais qu'elle téléphonerait entre-temps pour tâcher de vous joindre dès votre arrivée.

— Merci, fis-je en soupirant.

Il agita une sonnette et un noir surgit de quelque part. Une fois dans ma chambre, et le noir reparti, nanti de son pourboire, j'ôtai ma veste et regardai le téléphone. Devais-je rappeler le Carson ? Non. Elle devait encore être dehors, et puis elle devait me rappeler. Elle l'avait déjà fait deux fois, donc elle ne tentait pas de se sauver ni de me faire une entourloupette. Je défis ma valise et vérifiai l'enveloppe aux huit mille dollars. Par désœuvrement, je les recomptai. Toute la somme y était. Je me forçai à m'asseoir et allumai une cigarette, regardant fixement le téléphone, comme pour l'obliger à sonner. Cinq minutes

passèrent, puis dix.

La sonnerie ! J'empoignai l'appareil.

— Monsieur Harlan ?

C'était bien sa voix. J'entendais de la musique. Où diable était-elle ? Dans un boui-boui ?

— Oui, dis-je. Où êtes-vous ? Vous l'avez ?

— Je suis dans un bar de Fannin Street, répondit-elle.

Je repris lentement haleine et me passai la main gauche sur la figure.

— Est-ce... que... vous... l'avez ?

— Naturellement, répondit-elle sans s'émouvoir. Ici même, dans la cabine.

Je sentis mes nerfs se dénouer dans tout mon corps.

— Bon. Très bien. Voulez-vous que je vous rejoigne au Carson ?

— Non. J'arrive.

— Au nom du Ciel, dépêchez-vous. Vous n'avez pas bu, j'espère ?

— Mais non.

Elle raccrocha.

« Pas pour deux sous de bon sens, ces gonzesses, me dis-je. Se trimbaler dans les bars à une heure du matin avec quatre-vingt-douze mille dollars en billets sur soi ! » Je me mis à arpenter la pièce. Je serais devenu fou si j'avais dû rester immobile. Je songeai à tout ce que j'avais fait pour gagner cet argent. Toute une vie me semblait s'être écoulée depuis l'après-midi où Purvis était venu me parler dans le hall de l'hôtel à Galveston. Et voilà que, dans quelques minutes, j'allais enfin mettre la main dessus ! Elle l'avait. Elle me l'apportait. J'allumai une cigarette, en tirai deux bouffées et l'écrasai. Je me rendis soudain compte que je n'avais rien mangé depuis plus de deux jours. Qu'importe ? J'avais envie de chanter, ou de crier, ou d'escalader les murs.

On frappa légèrement à la porte. Je bondis pour l'ouvrir.

Elle était très chic avec sa jupe claire et son corsage paille, un bouquet de violettes épinglé à l'épaule. Elle portait la serviette et son sac à main. Et elle avait un journal plié sous le bras.

— Entrez, entrez, dis-je.

Je refermai la porte et voulus prendre la serviette. Elle la jeta négligemment sur le lit et s'assit dans le fauteuil, près de la table et du téléphone. Je l'oubliai, elle. Je m'assis sur le lit et ouvris brusquement la fermeture Eclair de la serviette. Mes mains tremblaient. Dieu ! C'était magnifique. L'argent était en liasses, entourées de bandes de papier estampillées. Je le fis glisser sur le lit, en petits tas.

— Vision charmante, fit-elle.

Je me retournai. Ce n'était pas l'argent qu'elle regardait. Ses yeux bruns observaient mon visage, avec une expression tranquillement moqueuse.

— Vous êtes satisfait, à présent ? demanda-t-elle.

— Mais oui, mais oui.

Elle secoua sa cigarette au-dessus du cendrier. Son corsage avait de longues et amples manches qui se resserraient étroitement au poignet.

— Tout va bien ? La roulette s'est enfin arrêtée et vous avez gagné ? Vous êtes heureux ?

— Qu'est-ce que vous croyez ? C'était ce que je voulais au départ et je l'ai obtenu.

— Le *self-made man* ! Vous avez droit à des compliments, monsieur Harlan. Je présume que de votre côté vous vous êtes acquitté de votre engagement ?

— Oui.

— Vous êtes un homme d'honneur. Le jour où j'ai fait votre connaissance sera marqué d'une pierre blanche...

— Vous m'écrirez tout ça... à la Noël. Une fois sur deux.

— Mais oui, mais oui. Téléphonez-moi. Mon nom est dans l'annuaire. Ecrivez-moi tout ça. Et si ça ne vous plaît pas, je m'en fous. Vous avez le fric, y a que ça qui compte. En cinq leçons, apprenez la

langue et les manières des vrais durs. C'est facile.

— Pardonnez-moi d'être en vie.

— Je regrette... je l'avais oublié, ce cliché-là.

Je ne dis rien. Elle resta un moment silencieuse. Puis, sans me regarder, elle me demanda :

— Je ne vous demande pas de détails, mais... ça s'est passé dans l'île de Galveston ?

— Oui. Cela a de l'importance ?

Elle hocha lentement la tête, les yeux toujours fixés sur le bout de sa cigarette.

— Non, sans doute.

— La bobine est là, sur la commode, dis-je.

— Merci.

Elle la regarda d'un air détaché et ne fit pas un geste pour la prendre.

— Vous ne la voulez pas ?

— Pas spécialement.

— Je ne vous comprends pas ?

— C'est sans importance, n'est-ce pas ? Je veux dire que cela n'a pas de valeur en soi, de même qu'un palet de hockey ou une balle n'ont de valeur que tant que la partie est en cours. La partie est finie, il n'y a donc plus à courir derrière la balle. D'autre part, il est évident que vous auriez pu en faire une vingtaine de copies, depuis tout ce temps.

— Vous êtes un peu braque...

— Sans doute. Vous vous donnez beaucoup de mal pour comprendre les gens, n'est-ce pas, monsieur Harlan ?

— Pas souvent.

— Est-ce que cela ne risque pas d'être dangereux, dans votre

métier ?

— Je n'en sais rien. Mais, dites-moi. Qu'est-ce qui vous a pris d'aller vous balader dans les bars avec tout cet argent sur vous ? Je croyais que vous deviez rester à l'hôtel.

— Mon Dieu... je n'ai pas remis les pieds à l'hôtel depuis que les journaux du matin sont sortis.

Je la regardai, intrigué :

— Pourquoi ?

Le journal qu'elle avait apporté était plié sur ses genoux. Elle me le lança.

— Ceci éclairera peut-être votre lanterne.

Je le dépliai. Et je pris en pleine poire la photo de Julia Cannon, sur deux colonnes, au beau milieu de la première page. *Recherchée par la police*, disait la légende.

J'écarquillai les yeux, l'échine soudain glacée. L'article couvrait deux colonnes entières. Titres et sous-titres me sautèrent aux yeux :

ON RECHERCHE UNE VEUVE... « CRIME PARFAIT »...
SIGNALÉE A HOUSTON... PROBABLEMENT RELIÉ AU MEURTRE DE
PURVIS... NOUVEAU MYSTÈRE...

Après des efforts tenaces, mais tenus secrets, au cours de cinq mois de travail, le bureau du shérif de Lucerne County vient d'annoncer qu'il est à peu près certain que Howard L. Cannon, négociant en automobiles à Wayles, a été assassiné en mars dernier, et non tué dans un accident d'automobile comme on le pensait. On recherche la veuve du défunt, MTM Julia Cannon, pour interrogatoire, ainsi que Daniel R. Tallant, négociant en articles de sport à Wayles. Ils ont tous les deux disparu. On craint en outre que Tallant lui-même ait été victime d'un meurtre.

L'affaire s'est éclairée d'un jour nouveau et enrichie d'un nouveau mystère lorsqu'on a appris d'une part que Tallant est recherché pour interrogatoire relatif à la mort de Wilton L. Purvis, ancien enquêteur d'assurances à Houston, lequel a joué un rôle important lors de l'enquête sur la mort soi-disant accidentelle de Cannon en mars dernier, et lorsqu'on a annoncé d'autre part que Tallant avait disparu après une mystérieuse détonation entendue dans le voisinage de la demeure des Cannon, la nuit

dernière. On a retrouvé sa voiture rangée près d'une zone boisée à deux blocs de là.

Après avoir perquisitionné dans la demeure des Cannon hier, la police a annoncé qu'elle avait relevé des traces de sang sur le sol du garage...

(C'était quand je l'avais posé sur le sol.)

... et qu'elle avait trouvé une douille vide dans une des chambres de la maison...

Oh ! Nom de Dieu ! Je n'y avais même pas pensé !

Elle était en train de me parler.

— Taisez-vous ! Lui dis-je. (J'avais l'impression que ma tête éclatait.) Il faut que je voie ce qu'ils racontent...

— Ce n'est pas indispensable. Je peux vous le dire. Ils sont sur l'affaire depuis cinq mois, et, depuis la mort de Purvis, ils travaillent de concert avec la police de Houston. Trois personnes ont reconnu une photo de Dan comme étant celle de l'homme qu'ils avaient aperçu dans le voisinage du logement de Purvis, cette nuit-là. Vous voyez ? Ils n'arrêtent jamais la roulette. Ils vous laissent seulement croire qu'elle est arrêtée. J'ai tenté de vous l'expliquer.

Ils savent que je suis à Houston. La banque leur a signalé que j'avais touché un chèque de quatre-vingt-douze mille dollars cet après-midi. Ils pensent que je vais tenter de me sauver avec l'argent, donc toutes les routes sont bloquées. On va m'arrêter d'ici quelques heures, quelques minutes peut-être. Si j'étais restée à l'hôtel, je serais incarcérée à l'heure qu'il est...

— Taisez-vous ! (Je m'efforçai de baisser le ton, car j'avais envie de hurler.) Laissez-moi lire...

— Moi, je lis en vous à livre ouvert. Il n'est nulle part question de vous dans l'article. Apparemment, personne n'a la moindre idée que vous y êtes mêlé le moins du monde.

Je soupirai faiblement. Tout s'arrangeait. J'étais toujours libre. Ils étaient au Carson quand j'avais téléphoné, et la standardiste m'avait fait traîner pour leur donner le temps de repérer d'où venait l'appel. Je frissonnai en songeant à ce qui serait arrivé si j'avais téléphoné d'ici

et non d'une cabine publique. J'étais tranquille. Ils ne pouvaient rien me faire parce qu'ils ne savaient rien de moi. Personne. Sauf...

— Personne sauf moi, monsieur Harlan, fit-elle en souriant.

Je la regardai d'un air ébahi. Elle hocha la tête.

— Vous ne pouvez pas me supprimer. Vous avez pris cette chambre sous votre vrai nom. Et vous auriez peut-être du mal à sortir mon cadavre d'ici.

— Que... Qu'est-ce que vous comptez faire ? Pourquoi êtes-vous venue ici ?

Elle tira une bouffée de sa cigarette :

— Je ne vais rien faire. D'ici une demi-heure, je serai morte. Je vous ai dit que je ne voulais pas servir d'attraction foraine.

— Où... ?

— Pas ici. Evidemment, ce serait de très mauvais goût, puisque cela vous causerait de l'embarras. Je vais m'inscrire dans un autre hôtel, sous un autre nom. Avant qu'ils aient fait le rapprochement avec mon signalement, je serai hors de leur portée. Bien entendu, j'ai fait renouveler mon ordonnance hier avant de quitter le patelin.

— Je ne vous pige pas, fis-je, éberlué.

— Est-ce donc si surprenant ? Vous n'avez jamais fait le moindre effort pour comprendre qui que ce soit. Vous n'écoutez même jamais. Et je vous ai dit que cela risquait d'être dangereux dans un métier comme le vôtre.

Je me penchai vers elle :

— Ecoutez. Vous voulez dire que vous allez sortir d'ici, sans rien dire à personne ? Et que vous serez morte quand on vous découvrira ?

— Exactement.

— Et l'employé d'en bas ? Lui avez-vous demandé le numéro de ma chambre ?

— Non. Il me l'a donné quand je vous ai téléphoné du bar. Je ne me suis pas arrêtée au bureau en montant et il m'a à peine jeté un coup d'œil. Il a dû me prendre pour une call-girl qu'un client avait

convoquée.

Je continuais à la dévisager :

— Ça alors, ça me dépasse. Pourquoi êtes-vous venue ici ?

— Mais, pour vous dire adieu et pour vous donner l'argent.

Jamais je ne comprendrais cette femme.

— Pourquoi ? Je veux dire... pourquoi m'avoir apporté l'argent ?

— Je vous l'avais promis, non ? Et qu'est-ce que je pourrais en faire ? J'avais déjà touché le chèque avant de savoir que j'étais prise au piège, sans espoir d'en sortir.

Je secouai la tête. C'était incroyable. Mais le fait était là. J'avais l'argent, et dès qu'elle aurait quitté l'hôtel, je serais libre de m'en aller sans avoir à craindre que personne me recherche.

— En réalité, reprit-elle, j'en ai offert une partie à une vieille amie, ce soir, mais elle n'en a pas voulu. Elle ne compte pas vivre très longtemps et l'argent n'a pas de valeur à ses yeux, m'a-t-elle dit. Encore une anormale, sans doute ? Alors que pouvais-je en faire, sinon vous l'apporter ?

Pris de faiblesse, je poussai un soupir.

— Merci, dis-je. Merci infiniment.

— De rien, monsieur Harlan. (Elle sourit et s'apprêta à se lever.) Il est vôtre et bien vôtre. Je pensais que cela vous ferait plaisir.

XIX

Je consultai ma montre. Je pourrais sans doute prendre un des premiers avions pour la côte.

— Eh bien ! Je ne veux pas vous retenir. Et il vaudrait peut-être mieux vous débiter tout de suite ? Vous ne pouvez pas traîner dans le coin pour vous faire cueillir, lui dis-je.

— Surtout dans votre chambre ? fit-elle en souriant. Je me demandais si vous oseriez le dire.

— Bon... bon... je l'ai dit.

— C'est tellement bien dans la note, monsieur Harlan, dit-elle en prenant son sac ; mais il reste encore une chose.

— Laquelle ?

— L'adieu, fit-elle calmement.

— Bon. Alors, adieu.

Elle m'examina pensivement :

— L'adieu comporte un legs.

— Quoi ?

— Je souhaitais vous laisser quelque chose.

Sans réfléchir, je portai les yeux sur l'argent.

— Non, pas cela ! C'est à vous, inconditionnellement, pour en faire ce que vous voudrez. On peut même dire que vous l'avez gagné ; en tout cas, vous vous êtes donné assez de mal pour l'obtenir. Non. Mon legs est quelque chose de totalement différent.

Elle tenait toujours son sac. Je fonçai pour le lui prendre des mains et l'ouvris.

— Je n'ai pas d'arme, fit-elle en souriant. A moins qu'un flacon de pilules en soit une.

Je secouai lentement la tête. Elle tendit la main et reprit son sac. Alors, je compris. Elle avait perdu la boule. Elle était tapée.

— Mais, qu'allez-vous me laisser de si important ? Demandai-je.

Il valait peut-être mieux dire comme elle et faire l'aimable pour qu'elle se taille avant que les flics ne la découvrent.

— C'est fort simple, monsieur Harlan. Ce que je vous lègue, c'est un sentiment, une émotion.

J'avais raison. Elle était timbrée.

— Vous menez une vie bien stérile, immunisé contre tout, insensible comme vous l'êtes. J'ai fait ce que je pouvais pour y remédier en prenant mes dispositions pour que vous éprouviez désormais un sentiment à l'avenir, une émotion permanente – la seule dont je vous crois capable, outre la cupidité : la peur.

— *Quoi ?*

Elle s'adossa à son fauteuil.

— Je ne vous aime pas beaucoup, monsieur Harlan. Cela vous a peut-être échappé jusqu'à présent, l'hypersensibilité aux sentiments d'autrui n'étant pas une de vos faiblesses, mais je vous assure que c'est tout à fait vrai. Toutefois, moi, je vous ai étudié. Et une des choses qui m'ont le plus intriguée, c'est votre goût prononcé pour les menaces du genre lettre-à-ouvrir-après-ma-mort, qui vous donnent barre sur les gens. Alors j'ai pensé que vous me seriez peut-être reconnaissant de ce que je vous ai préparé.

— De quoi diable parlez-vous encore ?

Elle se leva et écrasa sa cigarette :

— J'ai ici une amie qui est une très vieille femme en très mauvaise santé. C'est elle qui a refusé l'argent parce qu'elle ne pense plus avoir longtemps à vivre. Elle a été mon professeur, autrefois. Je l'aime beaucoup et j'ai plaisir à pouvoir affirmer que, pour je ne sais quelle inexplicable raison, elle m'aime bien aussi. Comme beaucoup de très vieilles femmes, il y a des tas de choses qui ne l'impressionnent plus guère, et elle a un sens de l'humour assez irrévérencieux. Il se trouve également qu'elle possède une licence de notaire.

J'ai passé à peu près deux heures chez elle aujourd'hui, après la

parution des journaux du matin. J'ai rédigé un compte rendu assez complet de toute l'affaire, et en particulier de votre participation, et je l'ai signé en sa présence. Elle y a apposé son sceau. Elle ne sait pas ce que contient le document, mais elle a validé la signature. Le document a été scellé et sera déposé dans le coffre de son avocat, à ouvrir après sa mort. Cela peut arriver le mois prochain, l'année prochaine, ou dans trois ans...

Je la fixai, incapable d'ouvrir la bouche.

— Monsieur Harlan, vous êtes coupable d'avoir tué ce que vous saviez de deux meurtres, et d'avoir été non seulement complice, mais participant actif d'un troisième.

Je finis par ouvrir la bouche. Rien n'en sortit.

Elle fit demi-tour et se dirigea vers la porte. Là, elle s'immobilisa, la main sur la poignée.

— Bien entendu, j'aurais pu tout simplement faire viser le document par un notaire et le laisser près de moi cette nuit, pour que la police le trouve demain matin, mais cela m'a paru manquer de subtilité. De cette façon, vous n'auriez pas eu le temps de jouir de votre fortune, ni de savourer pleinement votre émotion. L'émotion, cela croît, cela se développe, vous savez. Tout au moins celle-là. L'écoulement du temps et l'incertitude des jours et des nuits la conduisent si j'ose dire à maturation et lui confèrent un certain caractère pathétique que vous apprécierez, j'en suis sûre.

Je la pris par le bras :

— Vous ne pouvez pas faire ça ! Non... !

Elle ouvrit la porte en souriant, dégagea doucement son bras et me dit :

— Bonne nuit, monsieur Harlan. Et pensez à moi de temps en temps, voulez-vous ?

Elle me fit un petit geste d'adieu et prit le couloir qui menait à l'escalier. Je m'appuyai à la porte et la regardai partir. Elle marchait bien droite, sans se presser, comme si elle n'avait pas eu le moindre souci.

Je rentrai et refermai la porte. Un mois... un an... trois ans... Je m'assis sur le lit. Il était rembourré avec des noyaux de pêche. Je me

retournai et m'aperçus que j'étais assis sur l'argent. Je le fis tomber sur le plancher. Jamais je ne pourrais savoir... Le premier soupçon que j'en aurais, ce serait lorsqu'ils viendraient frapper à ma porte pour m'arrêter. Me sauver ? Où ? Ils finissent toujours par vous retrouver.

Je voulus allumer une cigarette. Mes mains tremblaient tellement que je la lâchai. Je ne fis pas un geste pour la ramasser. Je continuais à contempler le mur.

C'était cela le plus atroce.

Je ne saurais jamais quand...

M. Harlan ?

Un nommé John Harlan. Il habite ici ?

Un gros homme, un maigre, un homme avec une dent en or, un grand, un homme avec des touffes de poils dans les oreilles, un homme souriant, un homme aux paupières tombantes...

Un homme avec un panama rejeté en arrière, un homme avec un cigare à la bouche...

Un homme au visage éclairé par le soleil de printemps, un homme vêtu d'un imperméable contre les pluies de novembre...

M. Harlan ?

Vous êtes bien M. Joseph N. Carraday, John Harlan de votre vrai nom ?

Un homme en sueur sous le soleil de Floride, un homme avec la neige de Chicago sur les épaules de son manteau...

Il vous guigne par l'entrebâillement de la porte.

M. Harlan ?

Je viens relever le compteur à eau. Prendre votre abonnement au journal. Vous vendre une casserole en aluminium. Vous parler de notre assurance-maladie.

Vous arrêter pour meurtre.

Non !

Je me levai d'un bond. Le document était ici. Ici, dans la ville même. Il suffisait que je trouve la femme pour le lui prendre et le détruire. Bon sang, il serait facile de la découvrir. Elle était notaire. Une vieille femme malade. Combien pouvait-il y avoir de vieilles notaires malades dans cette ville de moins d'un million d'habitants ?

Je saisis l'annuaire du téléphone et en feuilletai au hasard les pages jaunes.

Neurologues... Nurses...

Notaires...

Colonne sur colonne de notaires.

La plupart n'avaient même pas de nom. Ils étaient classés selon les endroits où ils exerçaient : compagnies d'assurances, bureaux d'avocats, banques, agences immobilières.

Je tremblais. Je restai figé devant les colonnes jaunes. Engager des détectives privés. C'était la solution. J'avais des tas de fric. Engager tous les privés de la ville. Ils la découvriraient. Ils la découvriraient avant...

Avant quoi ?

Mais avant qu'elle meure, bien sûr.

Et alors, pourquoi la retrouverais-je ? Pour la tuer ? Si elle refusait de me dire où était la déposition, il faudrait que je la menace de la tuer pour la faire parler, et si je la tuais, ils ne m'en mettraient que plus vite la main au collet...

Et, de toute façon, elle ne l'avait plus. C'était son avocat qui la détenait.

Il fallait donc que je la trouve, pour tâcher de savoir qui était son avocat. Et si elle refusait de me le dire, il faudrait que je la menace de la tuer pour la faire parler, et si je la tuais...

Combien d'avocats peut-il y avoir dans une ville d'un peu moins d'un million d'habitants ? Les pages jaunes tourbillonnaient.

Avocats (voir Hommes de loi).

Diamantaires... Equipement agricole...

Hommes de loi.

Mes yeux s'écarquillèrent. Des pages et des pages d'hommes de loi. Des populations au complet. Un torrent, une cascade, tout un fleuve d'hommes de loi issus des sources inépuisables d'un millier d'écoles de droit et se répandant sur les pages plus vite que je ne pouvais les tourner.

« Non. Ne te laisse pas abattre. Tu peux y arriver. Tu as de l'argent. Regarde tout ce que tu as de fric. Engage des détectives. Trouve-la. Trouve son avocat. Trouve le coffre de son avocat. Ouvre le coffre. Comment ? Engage quelqu'un pour ouvrir le coffre. Un perceur de coffres forts. »

Perceurs de coffres...

Passementerie... Pâtisseries... Perforeuses... *Comment ?*

Ne perds pas la tête. Ecoute, cela ne prouve rien.

Ce n'était qu'une aberration passagère. Tu cherchais des tas de choses dans l'annuaire, et naturellement... »

Je m'assis et repris ma cigarette. Tout allait bien. Ce n'était qu'un problème comme un autre. La trouver, trouver l'avocat – c'est-à-dire l'homme de loi – faire ouvrir le coffre par quelqu'un. Elle vivrait sûrement assez longtemps. Ben voyons...

Eh bon Dieu quoi ? Ce n'est rien en comparaison de leur problème, à eux.

Je pensai soudain à Tallant. Il était mort. Et elle, en ce moment, elle s'endormait probablement pour la dernière fois. Pour eux, la roulette s'était arrêtée et ils étaient en paix. Ils reposaient.

Et pourquoi pas ? Puisqu'ils s'étaient levés pour me céder leur place à la roulette ?

Non, bon Dieu, me dis-je. Je les posséderai. Je leur ferai voir. Je n'ai qu'à la trouver, puis à trouver son homme de loi... Mais d'abord, je ferais bien de filer d'ici. L'endroit n'est plus sûr. Peut-être que l'employé l'a reconnue. Peut-être qu'il a prévenu la police. Voilà la solution : faire mes valises et filer ailleurs, où je pourrais réfléchir tout à loisir. « Grouille-toi. »

Table des matières

I
II
III
IV
V
VI
VII
VIII
IX
X
XI
XII
XIII
XIV
XV
XVI
XVII
XVIII
XIX